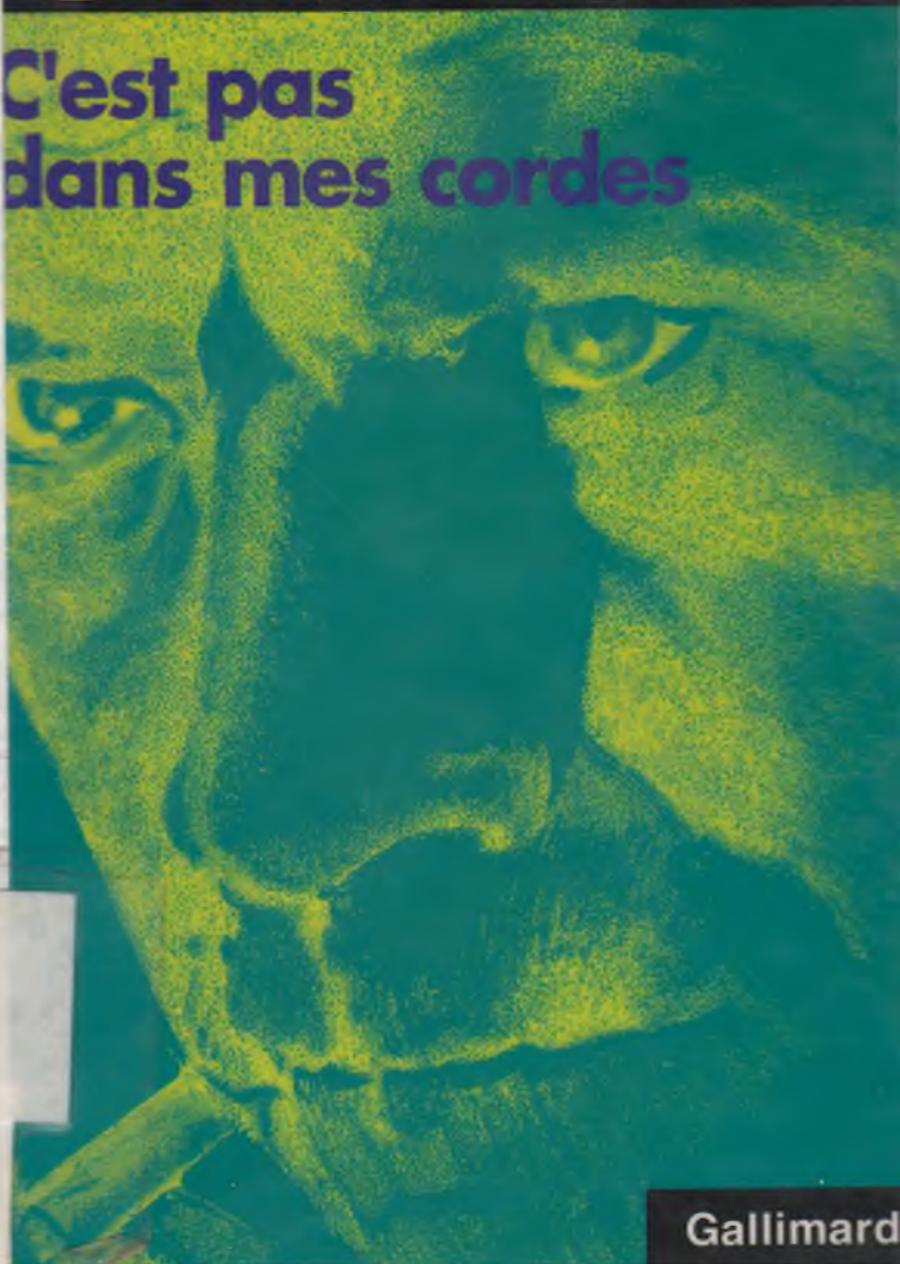


James Hadley

CHASE

C'est pas
dans mes cordes



Gallimard

Bibliothèque nationale du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

James Hadley

CHASE

C'est pas dans mes cordes

Traduit de l'anglais par F.-M. Watkins

Sherman Jamison, un milliardaire sans scrupules, insiste pour divorcer car sa femme ne peut lui donner d'héritier. Mais, catholique pratiquante, elle refuse d'envisager cette séparation. Jamison, fou de rage, trouve inconcevable, étant donné sa richesse et son pouvoir, de ne pas obtenir ce qu'il veut. Résolu à se débarrasser de sa femme, il embauche un tueur professionnel. Mais dans ce genre de combines, il est nécessaire de passer par des intermédiaires. Encore faut-il qu'ils soient à la hauteur...

VILLE DE MONTREAL



3 2777 0254 0532 0

Illustration de Jean-Claude Claeys
Texte intégral de la SÉRIE NOIRE



9 782070 498574



98-IX A 49857 ISBN 2-07-049857-3 catégorie 2

COLLECTION JAMES HADLEY CHASE

Parutions du mois

48. LA BLONDE DE PÉKIN

49. C'EST PAS DANS MES CORDES

JAMES HADLEY CHASE

*C'est pas
dans mes cordes*

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR F.-M. WATKINS

nrf

GALLIMARD

VILLE DE MONTREAL



3 2777 0254 0532 0

Titre original :

NOT MY THING

© James Hadley Chase, 1982.

© Éditions Gallimard, 1983, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

Un bel homme frisant la quarantaine, grand, aux cheveux bruns bouclés, s'arrêta sur le seuil du privé du casino de Paradise City. Impeccablement vêtu d'un complet blanc cassé, d'une chemise bleu marine avec une cravate rouge sang, il examina la salle.

Il était 22 h 30. Cette pièce, qui ne comptait que trois tables de roulette, était réservée aux gros joueurs. La mise la plus basse était de 500 dollars et les touristes, comme les petits flambeurs, s'en écartaient soigneusement. La salle luxueuse était bondée car Paradise City, en Floride, était le rendez-vous des milliardaires.

Connu dans la pègre sous le nom de Julian « Lucky » Lucan, l'homme hochait la tête avec approbation. Quelque part dans cette salle pleine, il devait y avoir une femme qui satisferait sa cupidité.

La spécialité de Lucan était les femmes assez mûres et les veuves âgées plus riches d'argent que de bon sens. Il menait une vie de luxe. S'il devait coucher avec une grosse vieille bonne femme, il couchait avec elle, il lui faisait connaître l'extase

sur ses vieux jours mais il veillait à ce que le prix soit juste, et toujours élevé.

Il était à Paradise City depuis trois jours. Quelles que soient les sommes qu'il recevait pour ses services, il était perpétuellement à court. Cela ne l'inquiétait pas. Lucan vivait bien et jouait aux courses. L'argent est fait pour être dépensé. Jusqu'à présent, il avait réussi à trouver de vieilles rombières généreuses mais ces trois derniers jours il n'avait rencontré personne d'assez riche pour être digne de ses charmes. Lucan était un optimiste. C'était une affaire de patience, d'entrée et de sortie d'argent mais il se rendait compte que son capital fondait. Pourquoi avait-il joué 5 000 dollars sur un canasson arrivé bon dernier ?

Ses yeux bleus vifs détaillèrent les femmes assises aux tables. La grosse, avec les cheveux bleutés et couverte de diamants offrait peut-être un certain intérêt. Il y avait aussi la maigre, qui avait dû se faire tirer la peau au moins cinq fois, parée de séduisants rubis et émeraudes. Toutes deux paraissaient s'ennuyer toutes seules, en poussant des plaques de 1 000 dollars sur la table. Pour leur sauter dessus, il fallait attendre qu'elles gagnent, car elles seraient d'humeur avenante. Il s'avança dans la salle, tira de sa poche un étui à cigarettes en or, cadeau d'une comtesse française, en prit une et l'alluma avec un briquet d'or incrusté de brillants, offert par un milliardaire roumain hors d'âge.

— Monsieur Lucan, je crois ?

Lucan se raidit. Une voix masculine, sèche et dure. Il se retourna vivement et se trouva nez à nez avec un homme solidement charpenté, de la

même taille que lui ; la cinquantaine, il avait des cheveux noirs grisonnants, coupés court, une figure carrée et des yeux gris très froids.

Par profession, Lucan était psychologue et physionomiste et il vit tout de suite que cet homme entraînait dans la catégorie des « Gros Pontes ». A part les traits figés et impitoyables, le complet foncé avait dû coûter chaud. Irrité, Lucan dut reconnaître que les vêtements de cet homme, la chemise blanche en popeline fine et la cravate foncée peinte à la main lui donnaient l'impression d'être lui-même plutôt miteux.

Il prit une expression arrogante, cherchant à rivaliser avec le regard pénétrant de l'inconnu, mais fut contraint de détourner les yeux.

— Je suis Lucan, oui. Je ne crois pas que nous nous connaissons.

— Monsieur Lucan, j'aurais une proposition bien rémunérée à vous soumettre, dit l'homme d'une voix basse et dure. Voulez-vous prendre un verre avec moi ?

Une proposition bien rémunérée.

Lucan dressa l'oreille. Il flairait l'argent suintant de cet inconnu mais il resta prudent.

— C'est intéressant, répondit-il en arborant le charmant sourire qui séduisait tant de vieilles dames mais qui ne parut faire aucun effet sur cet homme. Et vous ? Qui êtes-vous ?

— Voulez-vous que nous allions au bar, monsieur Lucan ? Nous pourrions causer tranquillement.

Tournant les talons, l'homme s'éloigna de la roulette et suivit un court passage vers le bar presque désert.

Lucan le suivit comme un chien bien dressé.

Une proposition bien rémunérée.

Il se disait qu'il pouvait toujours écouter. Cet homme, il en était sûr, ne gaspillait pas son temps.

L'inconnu choisit une table dans un coin sombre, à l'écart des quelques buveurs qui se consolaient de leurs pertes. Comme Lucan s'asseyait, le barman se présenta.

— Vous prenez... ?

— Un scotch, merci.

— Deux scotch, Charles. Doubles.

L'homme examina la salle, sans rien dire. Lucan, mal à l'aise, changea de position. Il écrasa sa cigarette.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom.

Sans répondre, l'homme continua de regarder dans le vague. Lucan, en l'observant, sentit son malaise s'accroître. Bon Dieu ! pensa-t-il, c'est un vrai dur. Il a la figure taillée dans du granit. Lucan se déplaça sur sa chaise et fut soulagé quand le barman arriva avec les verres.

Dès qu'il fut parti, l'homme se tourna vers Lucan. Ses yeux d'un gris métallique étaient pénétrants ; c'était très désagréable.

— Je n'ignore rien de vous, Lucan, dit-il de sa voix basse et dure. Vous êtes un vautour qui s'attaque aux vieilles femmes riches et stupides. Vous n'avez pas de scrupules. Vous ferez n'importe quoi si on vous paye assez cher.

Lucan se redressa en rougissant.

— Je ne sais pas qui vous êtes mais je n'accepte d'insultes de personne !

— Toutes ces conneries, ça ne prend pas avec moi. J'ai besoin d'un homme comme vous et le

salaire est coquet. Je parle de deux cent mille dollars.

Lucan retint sa respiration. Pour 200 000 dollars, il était prêt à accepter n'importe quelle insulte. Il se détendit et s'adossa à son siège.

— Ça me paraît intéressant, dit-il.

L'homme le regarda avec un mépris évident.

— Je veux vous embaucher pour me débarrasser de ma femme.

Lucan se sentit alors tout à fait détendu. Dans le passé, il avait organisé plus d'une douzaine de divorces et pour des haricots, à côté de ce que proposait cet homme.

— Pas de problème, assura-t-il. Vous voulez divorcer... Je vais vous arranger ça.

— Ecoutez ce que je vous dis ! gronda l'homme d'une voix qui paralysa de nouveau Lucan. Je n'ai pas parlé d'un divorce. J'ai dit que je voulais vous embaucher pour me débarrasser de ma femme.

Lucan regarda fixement la figure dure, impitoyable du type et éprouva de l'inquiétude.

— Je ne comprends pas très bien, murmura-t-il.

— Je veux que vous vous arrangiez pour que ma femme ait un accident mortel, pour lequel je vous paierai deux cent mille dollars en espèces.

Un accident mortel !

Lucan se demanda si ce type était cinglé. Il lui disait qu'il voulait faire assassiner sa femme !

— J'ai peur de mal vous suivre, fit-il d'une voix mal assurée. Je ne comprends rien à ce que vous dites.

L'homme le foudroya du regard.

— Je ne pourrais pas être plus clair. Je veux

que vous vous arrangiez pour que ma femme ait un accident mortel, en échange de quoi je vous donnerai deux cent mille dollars.

Lucan ravala sa salive.

— Vous... vous me proposez d'assassiner votre femme pour deux cent mille dollars ?

C'était incroyable !

— On dirait que vous comprenez enfin ce que je propose, Lucan.

La première réaction de Lucan fut de se lever d'un bond et de quitter le bar mais sa cupidité innée le retint.

Deux cent mille dollars !

Pas de précipitation, pensa-t-il. Ecoute ce que ce type a à dire. Il sera toujours temps de te défilier.

— Ma foi, je ne m'attendais pas à ça, marmonna-t-il en prenant son mouchoir pour s'éponger le front, puis il but tout son scotch. Vous parlez sérieusement ?

— Ne tournez pas autour du pot ! s'exclama l'homme avec impatience. C'est une proposition. Alors, c'est oui ou non ?

Rapide et rusé, Lucan fit marcher son cerveau. Ce serait un crime et il n'avait aucune intention de tremper dans ce genre de trucs. Les femmes riches et stupides, d'accord, mais l'assassinat, non ! Malgré tout, on ne pouvait négliger le salaire. Une telle somme réglerait ses dettes de jeu et lui permettrait de rester dans cette ville de luxe pour la saison, en oubliant les vieilles rombières assommantes.

— Oui ou non ? répéta l'homme.

Lucan hésita, puis il répondit prudemment :

— Je crois que je pourrais vous aider.

Pour la première fois, l'homme eut un sourire froid, ironique.

— C'est remarquable ce que l'argent peut acheter, murmura-t-il.

Lucan l'entendit à peine. Son esprit était maintenant passé en quatrième vitesse. Parmi ses nombreuses relations dans la pègre, il y en avait plusieurs qui n'hésiteraient pas à descendre quelqu'un si l'on y mettait le prix. Il servirait d'intermédiaire, il raflerait sa part du butin, et puis il oublierait toute l'affaire.

A présent détendu, il regarda l'homme qui l'observait attentivement.

— Vous devez comprendre que ce genre de choses n'est pas dans mes cordes, mais j'ai des relations. Ça peut s'arranger. Pouvez-vous m'accorder un jour ou deux pour me renseigner ?

— Et vous devez comprendre, déclara l'homme d'une voix menaçante, que ce doit être absolument parfait. Un accident mortel convaincant et pas de choc en retour. Oui, prenez deux jours. J'attends un plan sans faille, garanti. Où êtes-vous descendu ?

— Au Star Motel.

— Alors après-demain, nous nous retrouverons ici à onze heures du matin. J'espère que vous aurez tout organisé à ma satisfaction. (L'homme se leva.) Bonsoir, dit-il et il sortit rapidement du bar.

Lucan lui accorda trois minutes, puis il alla à la porte du casino. Le portier porta une main à sa casquette.

— J'appelle votre voiture, monsieur ?

Lucan tira de son portefeuille un billet de dix dollars, qu'il plia.

— Non, merci. Qui est ce grand monsieur qui vient de partir ? Il m'a semblé le reconnaître.

— C'est M. Sherman Jamison, répondit le portier, un œil sur le billet.

— C'est bien ce que je pensais.

Le billet changea de main, puis Lucan se dirigea en hâte vers le parking, monta dans sa Mercedes L 200 de location et s'engagea sur le boulevard.

Dans le parking réservé du casino, Sherman Jamison était assis dans sa Rolls Silver Spur et réfléchissait.

« J'ai fait démarrer l'opération, pensait-il. Reste maintenant à savoir si cet homme est capable de résoudre le problème. »

Il reconnaissait qu'il était inquiet d'avoir à traiter avec Lucan, un gigolo cupide, servile, mais il n'avait pas le choix. Il n'avait pas de rapports avec des tueurs à gages, tout en sachant qu'il devait en exister beaucoup. Il dépendait de Lucan, qui serait un intermédiaire assez sûr, et paraissait assuré de trouver l'homme qu'il fallait. Ce que lui avait dit une riche vieille femme frustrée : « Cette canaille ferait n'importe quoi pour de l'argent » semblait se confirmer.

Jamison se mit en garde : il devait être extrêmement prudent en traitant avec Lucan. Au moins, il avait un mois devant lui. Le plan devait être parfait : pas de police, un malheureux accident mortel bien franc. Pas de bavure. Dans deux jours, il saurait si Lucan était en mesure de mettre

au point le plan idéal et ensuite, bien sûr, il devrait être doublement prudent.

Il pensa alors à sa femme, Shannon. Ils étaient mariés depuis huit ans. A la rubrique crédit, elle était belle et séduisante, une excellente maîtresse de maison, ce qui était important pour ses relations d'affaires. Elle dirigeait ses deux résidences avec compétence, tenait son personnel bien en main, mais avec bonté. Elle était tendre et chaleureuse. Au lit, elle était satisfaisante, toujours consentante quand il la désirait. La colonne débit, cependant, pesait lourdement contre elle.

Jamison était obsédé par l'envie d'avoir un fils. Il avait épousé Shannon alors qu'il avait juste quarante ans. Il avait hérité de son père la Jamison Computer Corporation et avait largement contribué à son expansion. Il rêvait d'avoir un fils à qui transmettre cet empire que son père et lui avaient créé. « Garde toujours la société dans la famille », lui avait dit souvent son vieux. Jamison voulait un fils qu'il guiderait, instruirait, afin qu'il réussisse aussi bien que lui. Quand Jamison voulait quelque chose à ce point, il faisait en sorte de l'obtenir, par n'importe quel moyen.

Depuis six ans, Shannon avait fait trois fausses couches. Elle n'était responsable d'aucune. Elle avait fait très attention, mais les accidents étaient arrivés. Et à chaque fois, Jamison devenait plus hostile. Or, l'année précédente, on avait pu espérer qu'ils avaient réussi. Dans son septième mois de grossesse, Shannon avait fait un faux pas et elle était tombée dans un escalier. Elle fut transportée de toute urgence dans un hôpital. L'enfant était mort-né... un fils.

Jamison, en regardant le minuscule bébé mort, ressentit une terrible frustration, une déception furieuse. Il supportait à peine de regarder sa femme. Pendant deux semaines, il l'évita, il voyagea à Londres et à Paris pour affaires. Shannon avait consulté les meilleurs spécialistes ; ils affirmaient qu'il s'agissait d'un accident ; il n'y avait aucune raison qu'elle n'ait pas un fils. Ils étaient même certains qu'elle en aurait un. Avec des sourires bienveillants, ils lui disaient d'être patiente, d'essayer encore. Elle obtint qu'ils écrivent à Jamison, qui n'en fut pas impressionné.

C'était le premier mauvais point contre Shannon, qui présentait un danger certain.

Le deuxième, beaucoup moins grave mais un mauvais point quand même, c'était que Shannon était une catholique pratiquante. Jamison était agnostique et, quand ils s'étaient mariés, il avait accepté le fait qu'elle avait été élevée dans le catholicisme. Il avait haussé les épaules, mais quand il s'aperçut que Shannon se faisait un devoir d'aller à la messe tous les matins, sa piété l'exaspéra car elle le privait de sa présence à la table du petit déjeuner.

Il découvrit aussi qu'elle avait un considérable talent de musicienne, qu'elle jouait du violoncelle et tenait à assister aux nombreux concerts et festivals de musique de New York. Comme la musique assommait Jamison, Shannon allait seule au concert, l'abandonnant au perpétuel tourbillon de cocktails, de réceptions de magnats en visite et de boîtes de nuit. La fissure de leur mariage s'élargit rapidement.

Et puis un soir que Jamison assistait à un

cocktail d'affaires alors que Shannon était à un concert, captivée par un trio de Bach, il fit la connaissance de Tarnia Lawrence.

Il s'entretenait avec le président d'une banque importante, bâillant discrètement du laïus monotone du vieux monsieur, quand il aperçut une grande femme brune qui venait d'entrer. Comme elle s'arrêtait sur le seuil, avant que le maître de maison se précipite vers elle, Jamison l'observa avec un intérêt croissant.

Bon Dieu ! pensait-il. Quelle femme !

Elégamment vêtue d'une robe du soir très simple qui avait dû coûter un prix fou, elle était la plus belle femme qu'il avait jamais vue et ses formes lui échauffaient le sang.

— La conjoncture économique, disait le président, se détériore de plus en plus...

— Oui, interrompit Jamison avec brusquerie. Savez-vous qui est cette femme ?

Surpris, le président se retourna.

— Naturellement. C'est Miss Tarnia Lawrence, une de nos clientes.

— Vraiment ? (Jamison continuait de la dévisager, alors que l'hôte la conduisait à travers le salon vers un groupe d'invités.) Qui est-elle ? Que fait-elle ?

— Miss Lawrence est un de nos plus grands couturiers. Sa réussite est remarquable. Je ne cesse de la pousser à se constituer en société, mais jusqu'à présent elle hésite. Si jamais elle le fait, Jamison, je vous conseille d'acheter un paquet d'actions.

— Si extraordinaire que ça ? murmura Jami-

son, les yeux sur le long dos mince et la coiffure parfaite.

— Exactement, assura le président radieux. Elle possède trois boutiques qui marchent admirablement et une petite usine. Ses prix... (Il leva les yeux au ciel.) Ma femme me ruine.

— J'aimerais faire sa connaissance, dit Jamison le cœur battant.

— Pas de problème, répondit le banquier.

Il y en avait un, cependant, car la jeune femme causait avec un gros pédéraste aux cheveux roses pendant que le président et Jamison attendaient, et la conversation animée à voix basse semblait durer éternellement, de l'avis de Jamison.

— Miss Lawrence n'assiste à ces cocktails que pour ses affaires, chuchota le banquier. Ce serait un mauvais moment pour l'interrompre. Cet individu répugnant est un très important modéliste.

— Je peux attendre, marmonna Jamison en contemplant la jeune femme.

Il lui donnait à peine plus de trente ans. Il examina sa silhouette svelte et ses seins. De nouveau, il se sentit échauffé. Oui ! C'était une sacrée femme !

Le président parlait encore de la prochaine récession, mais Jamison n'écoutait pas. Il patientait, en se demandant quand il lui était arrivé d'attendre quelqu'un.

Enfin, la jeune femme donna une petite tape sur le bras du pédé et se retourna.

— Miss Lawrence, dit vivement le banquier, permettez-moi de vous présenter Sherman Jamison.

Le nom de Sherman Jamison, un des plus

grands et des plus riches industriels, était bien connu.

Pendant un instant, un nuage d'irritation voila le visage de Tarnia, puis elle sourit.

Dieu ! pensa Jamison, quel beau sourire !
Quelle femme !

Elle le regarda.

Pendant cet échange de regards, Jamison comprit que non seulement il était tombé amoureux d'elle mais qu'elle, à voir ses yeux s'illuminer soudain, tombait amoureuse de lui.

Très rarement, quand un homme et une femme se rencontrent, il arrive qu'ils comprennent immédiatement qu'ils ont trouvé un véritable partenaire. Cette singulière alchimie se produisit pour Tarnia et Jamison.

Il y eut un long silence, pendant lequel ils se dévisagèrent, puis elle murmura :

— Enchantée de vous connaître, monsieur Jamison. Je regrette mais je suis obligée de partir. J'ai tant à faire.

Jamison écarta le banquier qui en resta bouche bée.

— J'allais partir aussi, dit-il. Permettez-moi de vous conduire où vous voulez.

Il y avait un an de cela.

Tarnia venait deux fois par semaine de Paradise City à New York. Malgré ses réunions d'affaires, Jamison s'arrangeait pour la voir et dîner avec elle dans des restaurants discrets. Quand ils étaient à Paradise City, ils étaient encore plus prudents.

Jamison avait expliqué à Tarnia que sa femme était une catholique fervente et, bien qu'il eût discuté de la possibilité d'un divorce, elle s'y

refusait catégoriquement. Elle acceptait une séparation légale mais elle ne voulait pas aller à l'encontre des principes de sa religion et lui accorder un divorce.

Tarnia comprenait le problème. Elle savait qu'en restant avec Jamison elle ne pourrait que courir à la catastrophe, mais elle l'avait dans la peau. Il avait un attrait magnétique auquel elle ne pouvait résister.

Jamison la voulait. Il rêvait de l'avoir pour compagne constante. Quelle merveilleuse mère elle ferait pour son futur fils !

Tarnia refusait avec douceur mais fermeté de coucher avec lui et Jamison respectait cela. Il savait qu'à moins de l'épouser, cette excitante association clandestine devrait éventuellement prendre fin.

Ils se retrouvaient souvent dans le luxueux appartement de cinq pièces qu'elle possédait à Paradise City, dont la grande baie donnait sur la mer, les palmiers et la plage. Ils parlaient franchement d'eux-mêmes, entre eux. Pour Jamison, c'était une joie de se détendre en sa compagnie et de parler de lui et d'elle.

Il lui avait demandé pourquoi elle ne s'était pas mariée. Elle avait trente ans. Elle lui répondit qu'à son avis le mariage et une carrière n'allaient pas ensemble et il était d'accord.

— Je me débrouille bien, disait-elle. La lutte a été dure, difficile, mais j'ai réussi. J'ai eu quelques aventures quand j'étais jeune, des amours adolescentes. Maintenant, je travaille surtout avec des homosexuels, confia-t-elle avec son beau sourire.

Je n'ai pas eu de tentations, jusqu'à ce que vous surgissiez.

Et puis, trois semaines plus tôt, Jamison avait subi un choc. Ils venaient de terminer un excellent dîner dans un restaurant de fruits de mer quand Tarnia, plus ravissante que jamais au clair de lune, déclara :

— Sherry, nous devons affronter la réalité. Ça ne peut pas durer. Vous ne pouvez pas divorcer. Chaque fois que je vous vois, je souffre. (Comme il tentait de protester, elle leva une main.) Je vous en prie, écoutez-moi. Ce matin, j'ai reçu un coup de téléphone de Guiseppi, le plus grand couturier de Rome. La mode, à Rome, a pris une expansion énorme. Aujourd'hui, les femmes élégantes, riches, s'habillent exclusivement là-bas. Il veut que je sois sa première modéliste. C'est une occasion inespérée. Il m'offre un salaire astronomique et un appartement gratuit, si j'accepte d'aller à Rome. Il m'a donné un mois pour me décider.

Mal à l'aise, Jamison écoutait, le cœur battant.

— Je ne peux pas continuer comme ça avec vous, mon chéri, reprit Tarnia. Ça me déchire. Je ne peux même pas me concentrer sur mon travail car je ne pense qu'à vous. Alors, je vous en prie, soyez compréhensif. Nous ne pouvons pas nous marier et je dois songer à mon avenir. Je veux que nous nous séparions maintenant. Nous aurons de merveilleux souvenirs, mais nous devons nous séparer.

Jamison avait affronté bien des crises dans sa vie mais celle-ci était si inattendue, si terrible, que pendant un long moment il fut incapable de dire

un mot. Puis son esprit incisif, impitoyable, se mit au travail.

— Naturellement, je comprends, dit-il, la figure impassible. Vous avez une brillante carrière devant vous. Avant que nous prenions une décision définitive, il y a une question que j'aimerais poser. (Il se pencha, la regarda dans les yeux et lui prit la main.) Si j'étais libre de vous épouser, accepteriez-vous de renoncer à votre carrière, d'être la mère de mes enfants, de tenir mes maisons, de m'accompagner en voyages d'affaires tout en étant heureuse ?

Elle contempla longuement leurs deux mains jointes, puis elle le regarda en face et sourit.

— Oui, Sherry. Je renoncerais à tout et je serais heureuse avec vous. Et j'adorerais avoir des enfants de vous. (Elle dégagea sa main.) Mais voilà. Ça ne peut pas arriver. Alors je vous en prie, oubliez-moi comme je dois vous oublier.

Jamison hocha la tête.

— Accordez-moi un mois. J'ai l'impression que Shannon devient plus compréhensive. Je crois que je pourrais la persuader. Je vous en supplie, accordez-moi un mois.

— Vous rêvez, Sherry, vous le savez, dit Tarnia avec douceur. Les rêves ne se réalisent pas. Vous ne pourrez pas m'épouser et je dois penser à moi. Quittons-nous là.

— Voulez-vous me donner un mois ? insista Jamison en se levant.

Elle hésita et finit par acquiescer.

— Oui. Dans un mois à dater d'aujourd'hui, je partirai pour Rome.

— Entendu.

Il lui caressa tendrement la joue et partit.

En montrant dans sa Rolls, il savait qu'il n'avait pas le choix. Il devait s'arranger pour faire assassiner Shannon.

Lucky Lucan se gara devant les bureaux du *Paradise City Herald*. Bien qu'il fût plus de 23 h 30, il y avait de la lumière. C'était le moment où l'on bouclait le journal.

Il était en territoire familier. Il monta au cinquième, où Sydney Drysdale occupait un petit bureau au fond d'un long couloir.

Drysdale était le chroniqueur mondain du *Herald*. C'était un homme à l'affût de tout, qui avait le nez ou l'oreille collé au sol. Ce qu'il ignorait des habitants et des visiteurs de Paradise City ne valait pas la peine d'être su. Il avait cinq collaborateurs qui le tenaient continuellement au courant et sa rubrique de potins scandaleux était avidement dévorée.

Frappant un coup sec, Lucan ouvrit la porte et entra dans la pièce où Drysdale, installé à son bureau, contemplait un cure-dent qu'il venait d'utiliser. Satisfait d'avoir rempli une nouvelle rubrique, il songeait à son dîner et à son retour chez lui.

Bien souvent, dans le passé, Lucan lui avait fourni de petits potins croustillants et les deux hommes travaillaient d'un commun accord. Drysdale payait toujours bien les informations scandaleuses que Lucan lui apportait.

La soixantaine, obèse, à moitié chauve, Drysdale rappelait à Lucan une grosse limace se

promenant sur des feuilles de chou. Le journaliste, négligemment vêtu d'une chemise fripée à col ouvert, les yeux cachés derrière des verres épais, un nez couperosé par l'alcool, jurait par son aspect avec l'importance de la situation qu'il occupait au *Herald*.

— Salut, Syd, dit Lucan en refermant la porte.

Avec une attention exagérée, Drysdale examina son visiteur.

— Ça, par exemple ! Lucky ! s'exclama-t-il. Je te croyais en prison.

Lucan se força à sourire. L'humour de Drysdale l'exaspérait.

— Ça marche pour toi, Syd ?

— Qu'est-ce que tu as pour moi ? Je veux rentrer me coucher.

Lucan s'assit dans le fauteuil des visiteurs, ouvrit son étui à cigarettes en or et le présenta.

Drysdale était connu pour ne jamais rien refuser. Il prit une cigarette, la regarda d'un air méfiant et la rangea dans son tiroir.

— Je ne fume plus, annonça-t-il. Bel étui. Qui était la vieille qui t'en a fait cadeau ?

— Comme si j'allais te le dire, répliqua Lucan avec son sourire charmeur. Syd, un service.

Drysdale haussa ses sourcils broussailleux.

— Pas de services, déclara-t-il d'un ton ferme. Si c'est tout ce que tu veux, de l'air. J'ai faim.

— Est-ce que ça t'intéresserait d'apprendre que la fille d'un de nos plus riches concitoyens se fait avorter cette semaine ?

La physionomie de Drysdale s'éclaira. C'était le genre de nouvelles qui alimentaient sa chronique.

— Dis m'en plus long que ça, Lucky, pria-t-il en carrant sa masse dans son fauteuil à pivot.

— Un service, j'ai dit.

— Donnant donnant ?

— C'est ça.

— Quel service ?

— Je veux tout ce que tu sais sur Sherman Jamison.

Drysdale, sincèrement stupéfait, ouvrit des yeux ronds.

— Sherman Jamison ! Tu es complètement malade ! Ecoute, Lucky, je ne t'aime pas mais tu es utile. Si tu commences à fricoter avec Jamison, tu es certain de te retrouver en taule.

— T'occupe pas de ça. Je veux simplement des renseignements. Parle-moi de lui.

— Jamison ? C'est le grand patron de la Jamison Computer Corporation, héritée de son père. Il est dur, impitoyable et pourri de fric. Jamais je ne citerais son nom dans ma chronique. Il pourrait acheter le *Herald* comme toi tu achètes un paquet de cigarettes, alors je le laisse tranquille et tu dois en faire autant. Il a un immense appartement à New York. Une grande villa ici. Il appelle le Président par son prénom et il est à tu et à toi avec tous les gros bonnets de la Maison-Blanche. Il est un personnage très important et bougrement dangereux.

Lucan, qui écoutait attentivement, demanda :

— Riche comment ?

Drysdale haussa les épaules.

— Va savoir. Si tu veux une comparaison, je dirais que la fortune de feu Onassis, c'était des haricots à côté de la sienne.

Dieu de Dieu ! pensa Lucan, c'est vraiment le gros morceau ! Et cet homme l'avait abordé et voulait qu'il assassine sa femme ! Un homme avec un fric pareil !

— Parle-moi de sa femme, Syd.

Encore une fois, le chroniqueur ouvrit des yeux ronds.

— Sa femme ? Bon Dieu, tu n'as pas l'intention de te la sauter, j'espère ? Je connais ton racket mais ça, faut pas y toucher. Ça risque de te plonger dans la merde jusqu'au cou.

— Parle-moi d'elle, insista Lucan.

Drysdale fit un geste vague.

— Shannon Jamison ? Elle est musicienne. Elle s'occupe des maisons de Jamison et elle est catholique pratiquante. Pas grand-chose d'autre à te dire. A mon avis, ça ne marche pas bien entre eux. Pas d'enfants. Chaque fois qu'elle est enceinte, quelque chose va mal. Je sais pertinemment que Jamison rêve d'avoir un fils. Elle va toute seule au concert. Jamison n'est pas mélomane, faut croire. Bof... Pour moi, c'est zéro. Pas de scandale. Pas de petits amis.

— Jamison ? Il la trompe ?

Drysdale tirailla son nez couperosé.

— S'il le fait, c'est sous le manteau. Il paraît qu'il voit beaucoup Tarnia Lawrence, la modéliste. Un beau châssis. Malgré de nombreuses occasions, je n'ai rien pu trouver contre elle. Elle est travailleuse et réussit bien. (Drysdale déplaça sa masse dans le fauteuil.) C'est tout ce que tu veux ?

Et plus qu'assez, pensa Lucan. De quoi réfléchir pas mal. Il déclencha son sourire charmeur.

— C'est parfait, Syd. Merci infiniment. Je ne retarderai pas davantage ton dîner.

Il se leva et alla à la porte.

— Hé ! aboya Drysdale. Une minute. Qui est la même qui se fait avorter cette semaine ?

Lucan le regarda d'un air innocent.

— Des dizaines, probablement, répondit-il enjoué. Comment veux-tu que je le sache. Allez, salut.

Et il partit.

En retournant au Star Motel, Lucan fit travailler ses méninges.

Ainsi, un homme aussi riche et influent que Jamison voulait se débarrasser de sa femme ! Il offrait deux cent mille dollars. Lucan renifla. C'était de la gnognotte. La somme l'avait séduit, mais il comprenait maintenant que si Jamison entendait réellement traiter, ça allait lui coûter bien plus. Un demi-million, peut-être. Lucan fredonna joyeusement. Ça, oui, c'était de l'argent ! D'après ce qu'il venait d'apprendre par Drysdale, Jamison ne pouvait pas divorcer et il s'était fort probablement trouvé une petite amie. Un dur comme Jamison se foutait de ce qu'il payait, du moment qu'il obtenait ce qu'il voulait.

Un personnage très important et bougrement dangereux, avait dit Drysdale.

Lucan le croyait aisément. Il lui faudrait s'y prendre prudemment. Malgré tout, en lui faisant une telle proposition, Jamison prêtait le flanc à un chantage subtil.

De retour dans sa chambre confortable du Star Motel, Lucan prit une douche, se mit en pyjama,

puis se coucha. Son cerveau ne cessait pas un instant de travailler.

Maintenant, se dit-il, il faut que je trouve un tueur. C'est le boulot pour lequel Jamison me paie.

Un accident mortel, avait dit Jamison. Ce doit être absolument parfait. Pas de police, pas de bavure, un accident mortel convaincant.

Il considéra les quelques assassins professionnels qu'il avait connus à New York. Grossiers, aucune finesse. Puis il songea à Ernie Kling. Il hésita. Kling était plus qu'un professionnel. A en croire les bruits qui couraient, Kling avait assassiné au moins vingt personnes encombrantes. Il semblait avoir un flair magique ou plus probablement le génie de l'organisation. Il n'avait pas de casier. Il vivait bien, dans un appartement de trois pièces du centre de Washington. Lucan s'avoua qu'il était un peu inquiet de traiter avec un homme comme Kling. Il l'avait croisé plusieurs fois dans ses boîtes de nuit de New York. De temps à autre, ils avaient pris un verre ensemble. A son avis, Kling était un danger mortel. Cet homme était à cent coudées au-dessus de Lucan mais pourrait être le meilleur pour réussir cette affaire avec Jamison.

Après avoir hésité un moment, Lucan se releva, chercha son carnet d'adresses, trouva le numéro de téléphone de Kling, hésita encore et l'appela.

— Le médecin m'assure que nous pouvons avoir un enfant, annonça calmement Shannon

Jamison. Les quatre derniers accidents étaient un caprice de la nature.

Jamison contemplait d'un air sombre la vaste pièce luxueuse. Il pensait à Tarnia. Il avait entendu Shannon dire ça si souvent qu'il en était malade.

— Navré, Shannon, dit-il, d'une voix dure. Je veux divorcer.

— Mais, Sherman, nous avons abordé ce problème, je ne sais combien de fois, dit-elle avec de la détresse dans sa voix mélodieuse. Ce n'est pas possible. Je t'en prie, n'insiste pas.

— Je veux un divorce et un fils ! gronda Jamison.

— Il y a une autre femme ?

— Naturellement ! Je veux divorcer !

— J'ai tant de peine pour toi, Sherman. Tu as près de cinquante ans. Si souvent, les hommes de ton âge regardent ailleurs. J'ai été une bonne épouse et une bonne maîtresse de maison. Si tu veux une séparation, je serai d'accord, mais ma religion m'interdit de divorcer.

— Ta religion, j'en ai rien à foutre ! Je veux un divorce !

Pâle, les traits tirés, Shannon le dévisagea.

— Je prie pour que tu ne penses pas ce que tu dis. Enfin j'espère. Il ne peut pas y avoir de divorce. Vis avec cette femme. Si tu veux une séparation légale, dis-le-moi, mais le divorce est impossible.

Jamison continua de la foudroyer du regard.

— Tu parles sérieusement ?

— Voyons, Sherman chéri, tu le sais bien.

Allons nous coucher. Nous pourrions réussir. Viens, mon chéri, essayons.

Jamison vida son verre et le posa rageusement. Il ne pensait qu'à Tarnia.

— Coucher avec *toi* ? Disparais de ma vue ! J'en ai assez ! Je veux divorcer.

Un long silence suivit, puis Shannon se dirigea vers la porte.

— Quand tu voudras que je parte, dis-le-moi, murmura-t-elle. Je prierai pour toi.

Jamison entendit la porte se refermer doucement, puis le pas lent de sa femme dans l'escalier.

Si violente était sa colère, si grande sa frustration qu'il dit presque tout haut :

— C'est bon, espèce de conne, Grenouille de bénitier, tu viens de signer ton arrêt de mort !

CHAPITRE II

Ernie Kling ressemblait de manière si frappante à la vedette de cinéma Lee Marvin que, souvent, des jeunes femmes rougissantes l'arrêtaient dans la rue pour lui demander un autographe. Sa réponse était toujours la même :

— Je ne signe que les chèques.

Et, les écartant sans ménagement, il repartait.

Kling aimait la bonne vie. Il avait acheté un petit appartement luxueux dans le centre de Washington qui était son quartier général. Il vivait comme un tigre affamé, tapi dans son repaire, attendant sa proie. Longtemps en cheville avec la Mafia, comme tueur à gages, il recevait l'ordre d'avoir à se rendre dans quelque ville lointaine, parfois au Mexique ou au Canada, pour descendre un type devenu gênant. Au cours des ans, il s'était taillé une réputation d'homme de confiance, un vrai professionnel.

Quand il effectuait un travail, il n'y avait pas de retombées. La Mafia l'aiguillait souvent sur la clientèle privée : une femme riche voulait se débarrasser de son mari, un homme bourré de fric de sa petite amie qui le faisait chanter. « C'est un

service que je vous demande, Ernie », disait une voix au téléphone.

Jamais Kling n'acceptait de contrat de moins de cent mille dollars plus tous les frais, et comme il en exécutait en moyenne trois par an, il pouvait se permettre de mener la grande vie.

Il dépensait son argent en costumes et restaurants de luxe. Les femmes ne l'intéressaient pas. Quand il en avait besoin d'une, ce qui était rare, il faisait appel aux services d'une call-girl de grand standing. Il les aimait rousses, un peu potelées et sa manière de les traiter, passablement brutales, les laissait souvent en larmes.

Kling n'avait aucun respect pour la vie humaine, à part la sienne. Homme, femme ou enfant n'étaient pour lui qu'une source de bénéfices, du moment que le prix était honnête.

La Noire qui faisait son ménage, sa lessive et préparait de sinistres déjeuners lui fit comprendre qu'il devait chercher ailleurs. Il commençait à en avoir assez de dîner tous les soirs au restaurant. Amateur de bonne cuisine, il faisait partie des heureux de ce monde qui, quoi qu'ils mangent, n'engraissent jamais. Il voulait maintenant quelqu'un de toute confiance, capable de s'occuper de son appartement, qui n'écouterait pas quand il répondrait au téléphone, qui ne bavarderait pas quand il se reposait et qui lui servirait des repas convenables.

Dix-huit mois plus tôt, il avait rencontré Ng Vee, un jeune Vietnamien affamé, en jean loqueteux et sweat-shirt crasseux. Le gosse lui avait demandé l'aumône en disant qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours. Kling était par hasard

d'excellente humeur après un dîner succulent copieusement arrosé de scotch. Le gosse lui plut, malgré sa crasse. De taille moyenne, maigre comme un clou, il avait de grands yeux noirs intelligents. Kling prit une décision sur-le-champ et, avec le recul, il se disait que c'était la meilleure décision instantanée qu'il avait jamais prise.

Il emmena Ng dans un restaurant vietnamien minable et le regarda manger comme un loup famélique. Ng l'observait constamment avec inquiétude, sans rien comprendre à cet homme grand et maigre aux cheveux gris, élégant, dont la forte personnalité imposait immédiatement le respect.

Après avoir dévoré plusieurs plats vietnamiens substantiels, Ng marqua une pose. Jusqu'à présent, cet homme n'avait pas dit un mot. Il fumait, il examinait Ng de ses yeux gris ardoise pénétrants.

Ng dit enfin d'une voix basse :

— Excusez-moi, monsieur, vous êtes très gentil avec moi, mais je ne suis pas homosexuel et je ne me drogue pas. Je cherche simplement du travail.

— Parle-moi de toi.

L'histoire de Ng fut brièvement racontée. Sa mère était vietnamienne, son père inconnu un sergent américain qui avait disparu quand elle avait été enceinte. Elle gagnait chichement sa vie en vendant des plats chauds dans les rues de Saigon. Finalement, elle décida de se joindre au flot des réfugiés partant pour les Etats-Unis. Ng avait alors seize ans. Il avait une certaine éducation et avait eu la chance d'avoir été aidé par un prêtre catholique américain qui lui avait appris à

lire et écrire en anglais. Ng, brillant élève, avait travaillé dur pour parfaire son éducation. Sa mère et lui espéraient que tout irait bien quand ils seraient aux Etats-Unis, mais ils y avaient mené une vie très difficile. Sa mère trouva un emploi sous-payé dans une blanchisserie vietnamienne. Ng avait cherché et cherchait encore du travail mais personne ne voulait de lui. Après un an de cette misère, avec sa mère se tuant comme une esclave pour les nourrir tous les deux et payer le loyer de l'unique chambre qu'ils avaient eu la chance de trouver, Ng comprit qu'il était pour sa mère un fardeau inutile, sans espoir ; il voyait qu'elle commençait à dépérir car elle se privait pour le nourrir. Il comprenait qu'elle vivrait mieux s'il ne restait plus à sa charge. Sans rien lui dire, il était parti par les rues. C'était le troisième jour de sa recherche désespérée pour trouver un emploi, n'importe quelle basse besogne, et sans succès. Il avait l'impression, dans sa détresse, d'être arrivé au bout du rouleau.

En écoutant et en observant Ng, Kling jugea que ce garçon avait des possibilités, pour être formé et devenir l'esclave dont il avait besoin : pour entretenir son appartement, s'occuper des tâches ménagères et être fidèle.

— C'est bon, petit, j'ai un emploi pour toi, dit-il et il tira de son portefeuille deux billets de cent dollars ainsi que sa carte. Va te laver. Achète-toi des frusques et viens te présenter à cette adresse après-demain à onze heures du matin.

Il ne fallut que quelques jours à Kling pour expliquer à Ng ce qu'il voulait et attendait de lui. Ng apprenait vite. Il semblait né pour être un

parfait valet de chambre : discret, toujours à la disposition, il restait dans la cuisine quand Kling traitait une affaire ou parlait au téléphone. L'appartement était immaculé. Et puis Kling fut appelé par un contrat à se rendre à la Jamaïque. Il resterait absent trois semaines. Sans la moindre hésitation, il laissa à Ng le soin de veiller sur l'appartement. Il expliqua qu'il ne reviendrait pas tout de suite.

Ng hocha la tête.

— Aucun problème, monsieur. Je prendrai soin de votre maison.

Ng payait le gamin cent dollars par semaine, nourri et logé. Kling parti, Ng alla voir sa mère. Il lui parla de son coup de chance et lui donna cent dollars.

— Rends-toi indispensable, mon fils, dit-elle. Prends des leçons de cuisine. Je t'apprendrai à laver et repasser.

Voyant la sagesse de ce conseil, Ng s'inscrivit à un cours de cuisine du soir. Sa mère lui montra comment repasser les luxueuses chemises de Kling. Là encore, il apprit vite. Même en l'absence de Kling, Ng ne s'asseyait jamais dans le magnifique salon. Il restait dans la cuisine, où il étudiait l'anglais, ou le soir, dans sa chambre, il regardait la télévision.

A son retour, Kling fut heureux et surpris de trouver un dîner chaud, un excellent rôti qui l'attendait. Il fut aussi ravi de constater que son appartement n'avait jamais été mieux tenu.

— Dis donc, petit ! s'exclama-t-il. Tu es devenu un sacré cuisinier !

— Merci, monsieur, dit Ng. J'ai pris des leçons.

S'il vous plaît, commandez ce que vous aimeriez manger demain.

Kling sourit aux anges.

— Je te laisse faire, petit, du moment que ce sera aussi bon que ça. (Il tira de sa poche une épaisse liasse de billets de cent dollars, en détacha trois et les jeta sur la table.) Voilà pour la maison. Arrange-toi comme tu veux.

— Oui, monsieur, murmura Ng en regardant le grand type maigre d'un air admiratif.

Quand il eut desservi et retourna dans la cuisine, Kling alluma une cigarette et se détendit dans son fauteuil. Il s'était bien attaché ce petit morveux, pensait-il. Bon Dieu ! J'ai eu un sacré flair en l'engageant ! Il est exactement ce que j'avais toujours espéré !

Deux semaines plus tard, il comprit à quel point Ng était précieux pour lui.

Kling était allé dîner avec des amis, laissant Ng seul à l'appartement, en lui disant de ne pas l'attendre car il rentrerait vers minuit. Cela, naturellement, était inconcevable pour Ng. Quelle que soit l'heure du retour de Kling, il trouvait toujours Ng qui l'attendait avec du café prêt ou une boisson glacée.

Vers onze heures et demie du soir, on sonna. Ng alla ouvrir et reçut immédiatement une violente poussée qui le fit reculer en chancelant.

Un homme trapu, en veste de sport miteuse et chapeau graisseux, entra rapidement et referma la porte derrière lui. Il avait un .38 automatique dans la main droite.

Reprenant son équilibre, Ng le regarda, la figure impassible.

— Où est Kling ? gronda l'homme.

— Il est sorti, monsieur.

— Quand est-ce qu'il rentre ?

— Je ne sais pas, monsieur.

L'homme l'examina avec un sourire mauvais.

— Ainsi, il en pince pour les garçons, maintenant. J'attendrai. Fous-moi le camp. Ne te mêle de rien et il ne t'arrivera pas de bricoles.

— Oui, monsieur. (Ng observa le pistolet, puis la figure congestionnée de l'homme.) Avant de partir, puis-je vous servir à boire, monsieur ?

L'homme se laissa tomber lourdement dans un des grands fauteuils, face à la porte.

— Oui, pédale... Un scotch.

— Bien, monsieur.

Ng alla à l'armoire à liqueurs et prépara un whisky bien tassé, avec du soda et de la glace.

— Est-ce ainsi que vous l'aimez, monsieur ?

L'homme prit le verre, goûta et hocha la tête.

— Tu sais pourquoi je suis là, petit suceur de bite ?

— Non, monsieur.

— Ce fumier de Kling a tué mon frère. Alors je suis venu pour coller quatre balles dans son ventre puant. Maintenant fous-moi le camp d'ici.

— Oui, monsieur.

Ng s'inclina et se retira silencieusement dans la cuisine.

Le gros homme trapu se détendit dans le fauteuil et contempla l'appartement.

On peut dire que cette ordure sait vivre, pensait-il. Bon, pour lui, c'est bientôt la fin. Dès qu'il entrera, je l'aurai.

Il vida son verre et, d'un geste brutal, il l'envoya

se briser contre le mur. Ça sera chouette de voir sa gueule quand il me verra !

Il resta là une vingtaine de minutes, puis il entendit le léger bourdonnement de l'ascenseur. Il se redressa et se pencha en avant, le pistolet braqué sur la porte.

Une clef grinça dans la serrure et Kling, détendu après un bon dîner, entra.

— Bouge pas, salaud ! aboya l'homme qui tenait fermement l'arme dans sa main. T'as tué mon frère ! Maintenant c'est ton tour !

Kling, blindé contre ce genre de surprises, avança dans la pièce et claqua la porte du talon.

— Salut, Louie, dit-il calmement. Ne t'énerve pas. (Il avait les yeux sur le pistolet.) On peut discuter.

Louie savait combien Kling était dangereux. Il esquissa un sourire.

— Y a rien à discuter, ordure. Voilà pour toi et va-t-en pourrir en enfer !

Comme le pistolet se levait, Kling, se sachant impuissant, rassembla son courage. Louie ne put résister à la tentation de savourer sa victoire.

— T'as jamais donné une chance à mon frère. Il n'a même pas su ce qui lui arrivait. Je...

Des doigts semblables à des grappins d'acier saisirent le poignet de Louie. Il sentit une douleur fulgurante remonter le long de son bras, et poussa un cri. Le pistolet tomba de sa main paralysée. On lui tordit le bras. Les grappins d'acier s'enfonçaient dans un nerf qui irradiait dans tout son corps des élancements atroces. Il n'avait plus aucune résistance. Il eut vaguement conscience que son bras se cassait et hurla.

Kling, immobile, observait.

Ng s'était glissé dans la pièce, silencieux comme une ombre, derrière Louie.

Kling fit une petite grimace en entendant craquer l'os. A moitié évanoui, Louie retomba dans le fauteuil, en gémissant.

Ng ramassa le pistolet. Il regarda Kling qui l'observait avec stupéfaction sachant que ce petit Vietnamien lui avait sauvé la vie.

— Puis-je le tuer, monsieur ? demanda Ng.

Les yeux de Kling s'arrondirent de surprise.

— Tu veux le tuer, petit ?

— Oui, monsieur. Il m'a insulté.

— Ça, par exemple ! Il va falloir qu'il disparaisse, alors si ça te fait plaisir, vas-y. Mais attends, petit, pas ici. Nous ne voulons pas salir ce bel appartement, pas vrai ?

— Non, monsieur. Je pensais au garage.

— C'est ça. Transportons-le.

Louie se rendit vaguement compte qu'on le traînait dans l'appartement, puis dans l'ascenseur. Tous les nerfs de son corps étaient en feu. Il n'arrêtait pas de gémir, aveuglé par la douleur.

Ils le tréboulèrent dans le vaste garage souterrain abritant quelque trois cents voitures.

— Ça ira comme ça, petit, dit Kling en collant Louie contre un véhicule.

— Oui, monsieur.

Kling, encore un peu sidéré, demanda :

— Tu as déjà tué quelqu'un, petit ?

Ng tira de sa poche le pistolet de Louie.

— Oui, monsieur. La vie était dure, à Saigon. Pour apprendre à survivre, j'ai dû me défendre.

Il s'approcha de Louie, qui se débattait pour se redresser.

Fasciné, Kling regarda Ng appliquer le canon de l'arme contre la tempe de l'homme et presser la détente. La détonation se répercuta dans tout le garage. La tête de Louie tressauta et le corps lourd retomba.

— Bien tiré, petit. Donne-moi le pistolet.

Ng le tendit à Kling qui l'essuya avec son mouchoir ; puis, accroupi près du mort, il le fourra dans la main inerte.

— Et voilà, petit. Maintenant, allons nous coucher.

— Oui, monsieur. Voulez-vous un whisky ou du café ?

Kling éclata de rire.

— Sacré même, va ! Tu m'as sauvé la vie. C'est une chose que je n'oublierai pas.

— Vous m'avez sauvé la vie, monsieur, répondit paisiblement Ng. C'est une chose que je n'oublierai jamais.

Dans l'ascenseur, en remontant, Kling demanda :

— Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Ah ça ? Le corps est plein de nerfs. Il faut savoir où les toucher. La douleur paralyse.

Kling gonfla ses joues et souffla.

— Alors, ce salaud t'a insulté, tu dis ?

— Oui, monsieur. Il nous a traînés dans la boue, vous et moi.

Kling se gratta la nuque.

— Alors, du coup, tu devais le tuer, hein ?

— Oui, monsieur.

La porte de l'ascenseur coulissa et ils rentrèrent dans l'appartement.

— Un verre ou du café, monsieur ?

— Rien. Va te coucher, petit, et merci.

Ng s'inclina.

— Bonne nuit, monsieur, dit-il, puis il se retira.

Kling s'approcha de l'immense baie et contempla la circulation, tout en bas.

Il se disait qu'il n'avait pas seulement trouvé un valet de chambre précieux mais un partenaire inestimable, aussi impitoyable et possédant autant de sang-froid que lui-même.

Totalement détendu, Ng, allongé dans son petit lit confortable, regardait au plafond la lumière tamisée de sa lampe de chevet.

Son esprit se reportait à huit ans en arrière, au temps de la jungle incertaine de Saigon.

Il songea à sa mère, assise toute la journée sous le soleil écrasant au bord du trottoir, entourée de divers récipients de cuisine vietnamienne, devant un petit brasero pour chauffer le plat demandé.

Des paysans, chargés de lourds fardeaux, s'arrêtaient fréquemment pour manger de sa cuisine. Elle avait souvent une dizaine de vieux hommes en sueur, accroupis en cercle autour d'elle. Ils lui donnaient quelques pièces en échange de deux ou trois bouchées de nourriture.

Quand elle retournait enfin dans leur petite chambre unique, elle s'estimait heureuse si elle avait gagné l'équivalent de quatre dollars. Elle gardait toujours les restes et le fond de ses divers récipients pour Ng et elle.

A cette époque, Ng avait treize ans et il travaillait avec acharnement à ses études, guidé par le prêtre américain. Le soir, il courait au minuscule cabinet du D^r Chi Wu, un vieil acupuncteur qui avait eu une clientèle florissante. Mais maintenant, à cause de ses mains tremblantes, il perdait beaucoup de patients.

Chi Wu avait 89 ans ; c'était un petit type parcheminé à longue barbiche blanche. Ng faisait le ménage de son bureau et de son cagibi de consultation.

Chi Wu, un homme solitaire et bavard, aimait bien Ng. Souvent, il lui parlait de sa science et, voyant l'intérêt du jeune garçon, il finit par aller plus loin, il lui montra les diverses planches détaillées du corps humain montrant les veines et les extrémités nerveuses.

— Il y a tant d'effusion de sang inutile, expliquait le vieillard. Un homme veut en tuer un autre. Que fait-il ? Il se sert d'un fusil ou d'un couteau. S'il possédait ma science, il lui suffirait de pincer telle ou telle veine et l'homme serait mort. De même, si un homme mérite d'être puni, si quelqu'un presse cette extrémité nerveuse, l'autre ressentira une grande douleur.

Il montrait la planche, tout en parlant. Puis il remarqua le scepticisme poli de Ng et poursuivit :

— Donne-moi ta main.

Ng obéit.

— Il y a un nerf, là, dit Chi Wu en montrant du doigt. Je vais appuyer dessus tout doucement... comme ça...

Ng sentit une vive douleur picotante remonter

le long de son bras jusqu'au cerveau ; la souffrance était assez pénible pour le faire reculer.

— Tu vois ? Si j'avais appuyé brutalement sur ce nerf, tu aurais souffert le martyre.

Ng était fasciné et, tous les soirs, il écoutait et soutirait des connaissances au vieux médecin, jusqu'à ce qu'il fût bien versé dans l'art de tuer et d'infliger la douleur. Ce n'était pas de la curiosité morbide. Ng avait un problème pressant et comprenait que ce problème pourrait être résolu par ce que l'acupuncteur lui enseignait.

Depuis trois semaines, le samedi soir, il trouvait Won Pu, un adolescent solidement bâti, qui l'attendait quand il quittait le cabinet du médecin. Le garçon lui ordonnait de remettre son salaire. Le vieillard donnait à Ng deux dollars par semaine pour s'occuper de son ménage. Sachant que Won Pu était capable de lui flanquer une sérieuse trempe, Ng obéissait et, en rentrant, il disait à sa mère qu'on lui avait volé ses gains. Elle le regardait avec détresse. Sans ces deux dollars, comment pourrait-elle aller au marché et faire des provisions pour son pitoyable restaurant en plein vent ?

Le samedi suivant, Ng trouva Won Pu à sa place habituelle, un sourire méchant aux lèvres. D'un mouvement rapide, Ng pivota et s'élança dans une longue ruelle obscure. Avec un rugissement de rage, Won Pu le poursuivit. Sachant qu'il pouvait aisément distancer la brute, Ng s'arrêta après avoir attiré son ennemi dans le recoin le plus sombre. Won Pu arriva en grondant :

— Donne-moi l'argent ! Sinon je vais bousiller

ta gueule de branleur et te l'enfoncer dans le crâne !

A la pâle clarté de la lune, Ng vit la main tendue. Ses doigts se refermèrent sur le nerf et Won Pu hurla en tombant à genoux. Ng bondit sur lui comme un tigre et pressa une artère vitale. En quelques secondes, Won Pu était mort.

Désormais, Ng n'eut plus de problèmes pour remettre à sa mère les deux dollars bien gagnés, en se demandant ce qu'elle dirait s'il lui racontait comment il s'était débarrassé du voleur.

Il garda sa précieuse parade mortelle pour lui. C'était une chose trop inestimable pour être partagée.

Deux fois, au cours des deux années suivantes, Ng fut obligé d'avoir recours au meurtre pour protéger sa mère de la lubricité de deux hommes. Cela fut très simple. Il suivit chacun d'eux, leur sauta dessus dans un coin isolé et, sans difficulté, les tua.

Quand cet homme trapu s'était introduit dans l'appartement et avait annoncé ses intentions à Ng, le jeune Vietnamien avait su que ce type devait être supprimé. Il n'avait pas eu de mal à le mettre hors d'état de nuire mais il comprenait la répugnance de son maître à laisser tuer l'individu dans l'appartement.

Dans la pensée de Ng, Kling était toujours son « Maître ». Il n'y avait rien au monde qu'il ne ferait pas pour lui.

Cependant, il avait tué cet homme avec le pistolet car il ne voulait pas que son Maître, même lui, connaisse le pouvoir mortel qu'il possédait dans ses doigts.

Au bout de plusieurs mois, Ng avait fini par comprendre comment son Maître gagnait sa vie. Le fait que Kling soit un tueur à gages ne dérangeait pas Ng. C'était un métier comme un autre, pensait-il.

Maintenant, son Maître savait que lui aussi était un tueur. Qui sait ? se dit-il. Son Maître pourrait le trouver encore plus utile.

Il éteignit sa lampe et s'endormit paisiblement.

Deux soirs plus tard, Kling buvait un cognac après un excellent dîner de steak au poivre nappé de crème quand le téléphone sonna.

Il étendit un long bras et décrocha.

— Ouais ? fit-il.

— C'est vous, Ernie ? demanda une voix d'homme.

— Ma foi, à moins qu'un salaud porte ma chemise...

Un rire.

— C'est Lucky Lucan.

Kling fit une grimace.

— Ah oui ? Le mec qui embobine les vieilles femmes riches, hein ?

Il y eut un nouveau rire au bout du fil, quelque peu forcé.

— A chacun son métier, Ernie.

— Alors qu'est-ce que tu veux ?

— Vous êtes toujours dans les affaires ?

— Sûr.

— On dirait qu'une affaire se présente, Ernie. Elle a besoin d'être étudiée en profondeur. Ça vous intéresserait ?

— Ça m'intéresse toujours de gagner de l'argent.

— Quel est le tarif actuel ? Il faut que ce soit un travail parfait, Ernie. Sans la moindre bavure.

Kling tira sur son cigare. Un gigolo comme Lucan ne lui inspirait guère confiance.

— Pour ce genre de boulot, trois cent mille plus les frais.

— Merde, Ernie ! C'est cher !

— Sûr, mais ce serait un travail parfait et ce genre de boulot nécessite une sérieuse mise au point. A prendre ou à laisser, Lucky. Je ne suis pas à court d'argent et je n'ai pas besoin de travailler. A toi de voir.

Un silence, puis Lucan dit :

— Bon, je vais en parler. Vous seriez prêt à descendre à Paradise City d'ici deux jours, pour me voir ?

— Paradise City, hein ? C'est au sud de Miami. D'accord. Tous frais payés, je viendrai.

— Je vais voir ce que je peux arranger. Si j'ai le feu vert, je vous retiendrai une chambre au Star Motel, où je suis. Ça vous va ?

— D'accord, mais deux chambres, Lucky. J'ai un associé, maintenant, dit Kling.

Et comme Lucan commençait à protester, il raccrocha en gloussant d'un rire ironique.

Charles Smyth était le maître d'hôtel et major-dome des Jamison. Il était à leur service depuis leur mariage.

Proche de la soixantaine, Smyth, un grand échalas au crâne dégarni, avait des joues creuses

et un grand nez. Il adorait Shannon et détestait Jamison qui ne faisait guère attention à lui, lui donnait des ordres secs de temps en temps, et laissait Shannon et Smyth diriger les deux maisons avec la totale compétence qu'il exigeait.

Tous les matins, à 8 heures précises, Jamison descendait pour le petit déjeuner. Smyth l'attendait. Le déjeuner de Jamison se composait invariablement de jambon grillé, de toasts, de confiture, de café et de jus d'orange.

— Bonjour, monsieur, dit Smyth quand Jamison entra dans la petite salle à manger.

Un bref coup d'œil lui apprit que Jamison, à son air dur, était de méchante humeur.

Jamison grogna, s'assit et parcourut les journaux financiers que Smyth plaçait toujours à portée de sa main.

Smyth servit le jambon grillé et versa le café. Il avait observé la lente détérioration du ménage Jamison et s'en attristait.

Shannon était partie quelques minutes plus tôt pour aller à la messe. A son retour, il la consulterait pour les menus du déjeuner et du dîner. La veille au soir, il avait entendu les éclats de voix furieux de Jamison et, un peu alarmé, il avait quitté son petit salon personnel pour écouter. Il avait entendu Shannon dire : *Si tu veux une séparation légale, dis-le-moi, mais le divorce est impossible.* Il avait regagné sa chambre à la hâte. Pour lui, écouter aux portes était un péché impardonnable.

Que son patron souhaitât un héritier, c'était compréhensible. Il comprenait aussi que sa patronne avait fait tout ce qui était possible.

C'était un problème navrant et douloureux et Smyth les plaignait tous les deux.

— Smyth, dit sèchement Jamison en coupant son jambon. Je veux une voiture Hertz ici à dix heures et quart. Arrangez-vous.

Surpris, Smyth s'inclina.

— Certainement, monsieur. Ce sera tout, monsieur ?

— Oui ! Occupez-vous de la voiture, grommela Jamison, et il continua de déjeuner.

Le repas terminé, il alla dans son bureau, emportant les journaux. Smyth, un peu éberlué, s'arrangea avec l'agence de location Hertz pour qu'une Mercédès soit amenée à la villa à 10 h 15 précises.

Jamison s'installa à son bureau et hocha la tête. Ce matin, il reverrait cet homme, Lucan. Pas question de se rendre au motel de cet individu dans sa Rolls, avec la plaque d'immatriculation révélatrice, S.J. 1. Il tenait à garder l'anonymat. Bien entendu, il ne se doutait pas que Lucan s'était renseigné et savait maintenant qui il était. Si Lucan ne lui apportait pas une proposition sérieuse, se disait Jamison, il irait chercher ailleurs.

Alors que Smyth desservait la table, il vit arriver la voiture de Shannon. Il se dépêcha d'aller à la cuisine lui préparer son déjeuner très simple, deux toasts, de la confiture de cerises et un jus d'orange. Il attendit quelques minutes, puis monta par l'ascenseur à l'appartement de Shannon, un vaste salon, une chambre, une salle de bains et une grande véranda donnant sur la mer.

— Bonjour, madame, dit Smyth en entrant

dans le salon. J'espère que vous avez passé une bonne nuit.

Shannon regardait par la porte-fenêtre ouverte. Elle se retourna et Smyth fut interloqué en voyant sa mine ravagée. Il se rendait compte qu'elle avait pleuré. Elle était pâle et avait de grands cernes sous les yeux.

— Merci, Smyth, dit-elle d'une voix morne en s'approchant de la petite table. Ponctuel, comme toujours.

Smyth posa le plateau.

— Pour aujourd'hui, madame. Déjeuner ? Dîner ?

— Non, dit Shannon en s'asseyant. J'aimerais un déjeuner léger, s'il vous plaît. Une salade peut-être. Nous ne dînerons pas. (Elle leva les yeux, avec un sourire forcé.) Occupez-vous du personnel, Smyth, s'il vous plaît. Je vous laisse vous arranger.

— Naturellement, madame. Alors un déjeuner léger pour vous à treize heures.

— Oui, s'il vous plaît.

Smyth retourna à la porte et s'arrêta.

— Excusez-moi, madame, mais je crois que vous allez jouer le concerto de Saint-Saëns, ce soir ?

Shannon, étonnée, releva la tête.

— En effet, dans une petite salle. Comment le savez-vous ?

— Si monsieur ne dîne pas ici, madame, j'aimerais beaucoup assister à votre concert.

Shannon fut encore plus surprise.

— Je ne savais pas que vous vous intéressiez à la musique, Smyth.

— Depuis des années, et chaque fois que c'est possible, je vais écouter vos récitals. J'ai un billet pour le concert de ce soir. Pourrai-je y aller, ou monsieur aura-t-il besoin de mes services ?

— Il doit dîner à son club. Accompagnez-moi donc dans ma voiture, Smyth. Vous pourrez m'aider à porter mon violoncelle. Disons à sept heures et demie, ce soir ?

Smyth s'inclina.

— Ce sera un grand plaisir pour moi, madame. Encore une fois, il se tourna vers la porte mais fit une fausse sortie.

— Puis-je me permettre une liberté, madame ? Elle sourit.

— Je vous considère comme le parfait majordome et aussi comme un ami. Voilà huit ans que nous nous connaissons. Je compte beaucoup sur vous, depuis le temps.

— Je voulais simplement dire que des choses imprévisibles peuvent arriver. J'aimerais que vous sachiez, madame, que je serai toujours à votre service si vous avez besoin de moi.

S'inclinant une dernière fois, il sortit du salon.

Shannon repoussa le plateau du déjeuner et, laissant tomber sa tête dans ses mains, elle se mit à pleurer.

Ted Conklin, le chauffeur de Jamison, recula pour admirer la Rolls Royce, un gros plumeau à la main.

Conklin avait suivi des cours approfondis à l'école des chauffeurs de la maison Rolls, avant

d'être embauché par Jamison. Comme Smyth, il était à son service depuis son mariage.

C'était un petit homme trapu de quarante-cinq ans. Il avait des cheveux blonds, une bonne figure poupine, et Smyth et lui étaient de bons amis. Il habitait un agréable petit appartement de trois pièces au-dessus du garage de cinq voitures et préférait manger seul ; il retrouvait rarement le reste du personnel pour le déjeuner ou le dîner.

Conklin était amoureux fou de la Rolls. Il passait des heures à la laver, à la lustrer, à régler le moteur, à vérifier constamment les circuits électriques ; il adorait ce travail tout en le sachant superflu.

Il s'occupait aussi de la Cadillac de Shannon et de la Porsche, mais sans amour. Toute sa passion était pour la Rolls.

En voyant arriver Smyth, il donna un dernier coup de plumeau et prit du recul pour admirer la carrosserie étincelante.

— Salut, Charlie, dit-il quand Smyth s'approcha. C'est pas une beauté, ça ?

La vénération que portait Conklin à cette voiture agaçait Smyth.

— Très jolie : Elle te fait honneur. M. Jamison n'aura pas besoin de toi ce matin, Ted.

— Il ne sort pas ?

Conklin était déçu. Rien ne lui faisait plus plaisir que de conduire la somptueuse Rolls le long des boulevards, en remarquant les regards envieux des autres chauffeurs.

— Je viens de lui commander une voiture de location chez Hertz, révéla Smyth, en lâchant sa

bombe avec autant de ménagements qu'il le pouvait.

Conklin fut outré.

— Pour quoi faire ? Une bagnole de location ? Qu'est-ce qu'il reproche à la Rolls ou à la Porsche ?

En se dirigeant vers le garage, Smyth aussi s'était étonné de cet ordre bizarre. Malin comme un singe, il avait conclu que les deux voitures de Jamison immatriculées S.J. 1 étaient trop voyantes. De toute évidence, Jamison se rendait quelque part où il ne voulait pas être reconnu. Il expliqua cette hypothèse à Conklin, qui hocha la tête.

— Ouais. Tu dois avoir raison. Dans le fond, c'est son affaire. Alors j'ai ma journée ?

— Oui. Il n'a pas dit s'il aurait besoin de toi ce soir, alors tu ferais mieux de ne pas t'éloigner.

— C'est bien de lui ! maugréa Conklin. Aucune considération. J'aurais pu passer toute la journée à la plage.

— Tu le pourrais encore. Je vais lui demander s'il a besoin de toi ce soir.

La figure de Conklin s'éclaira.

— Fais ça, tu veux, Charlie ? Préviens-moi. Il y a une poupée qui vend des glaces sur la plage et qui me fait de l'œil. On ne sait jamais.

— Ted, je crois que leur ménage s'en va à la dérive, murmura Smyth. Garde ça pour toi. Je l'ai entendu hier soir qui réclamait le divorce.

— Ça fait deux ans que je le sens venir. Dommage. Il veut un fils. Je comprends ça. Attention, elle, je l'aime bien, pas lui, mais quand

un type a un fric pareil, c'est normal qu'il veuille un fils.

— Elle ne lui accordera pas de divorce.

— Ça aussi, je l'ai senti venir. Vu qu'elle est catholique et tout.

— Oui. J'ai entendu qu'elle lui offrait une séparation légale.

— Ça ne lui servira à rien. Il veut se trouver une femme qui lui donnera un fils, pas vrai ? Il voudra l'épouser. Que tout soit bien régulier.

— C'est ça le problème.

Les deux hommes contemplèrent sombrement la grande villa, puis Conklin marmonna :

— Je ne vois pas le patron accepter un refus ; c'est impensable. C'est un vrai fumier.

— La patronne est une catholique pratiquante. Il sera bien obligé de s'incliner, dit Smyth avec inquiétude. Je crois qu'il vaudrait mieux pour elle qu'elle fasse la malle et le quitte. Qu'elle obtienne la séparation de corps et le laisse se débrouiller.

Conklin se gratta la tête.

— Tu vois le patron accepter ça ?

— Ecoute, Ted, voilà huit ans que nous sommes bons amis. Si M^{me} J. s'en va, je partirai avec elle. Je ne voudrais pas rester ici avec le patron. Et toi ?

Conklin regarda fixement le majordome.

— Partir avec elle ? Voyons, Charlie, ça va pas ? Qu'est-ce qu'elle aurait à foutre d'un maître d'hôtel ? Elle ira s'installer dans une petite maison et jouera du violoncelle. Elle ne voudra ni de toi ni de moi.

— Elle aura besoin de moi, déclara calmement Smyth. Elle aura bien assez d'argent, si c'est ça

qui t'inquiète, Ted. Elle aura besoin d'un type comme toi pour s'occuper de sa voiture et de son jardin. Je veux que tu viennes avec moi.

— Et que je quitte cette beauté ? s'exclama Conklin en se tournant vers la Rolls. Je ne pourrais pas, Charlie. Franchement, je ne pourrais pas. D'ailleurs, il n'y a qu'à attendre et voir. Il y a peut-être une autre solution à laquelle nous n'avons pas pensé. Attendons voir.

CHAPITRE III

A 10 h 15, Sherman Jamison, une serviette de cuir sous le bras, descendit du perron de sa villa, vers la Mercédès SE 350 de location qui l'attendait.

Smyth était là et ouvrit la portière.

— Si j'ai bien compris, monsieur, dit-il alors que Jamison s'installait au volant, vous ne rentrez pas pour le déjeuner ni pour le dîner.

Jamison fronça les sourcils.

— Vous avez mal compris, dit-il sèchement. Est-ce que madame sera là pour dîner ?

— Non, monsieur. Elle joue à un concert.

— Je ne rentrerai pas déjeuner. Je serai là pour dîner. Vous m'apporterez un plateau de viande froide dans mon bureau à huit heures et dites à Conklin de retourner la voiture chez Hertz dès mon retour.

Smyth dissimula sa déception. Il ne pourrait pas assister au concert, pas plus que Conklin n'aurait sa soirée libre. Le buste raide, il s'inclina légèrement et referma la portière.

— Très bien, monsieur.

Jamison se rendit à sa banque.

Derrière son guichet, le caissier le salua de la tête quand il posa la serviette devant lui.

— Bonjour, monsieur. Que puis-je pour vous ?

Jamison était le client le plus riche et le plus important de la banque. Il avait toujours droit aux plus grands égards.

— Mettez cinq mille dollars en billets de cent là-dedans, lança Jamison, et plus vite que ça !

Le caissier prit la serviette.

— Certainement, monsieur.

Il remplit un formulaire de retrait et le donna à signer à Jamison, puis il se dépêcha de mettre l'argent dans la serviette.

Quelques minutes plus tard, la serviette enfermée dans le coffre de la voiture, Jamison roulait sur la corniche. A 11 heures précises, il se gara devant le Star Motel, le plus luxueux de tous les établissements de cet ordre construits en bordure de mer.

Depuis une demi-heure, Lucky Lucan se tenait devant son bungalow, en se demandant avec anxiété si Jamison n'avait pas changé d'idée. Il avait pris des précautions qu'il jugeait nécessaires, au cas où Jamison viendrait. Caché dans le salon du motel, il y avait un magnétophone qui se mettait en marche au son de la voix. Lucan se disait que s'il allait être mêlé à une histoire de crime, il devait pouvoir prouver qu'il n'était que l'intermédiaire, si jamais l'opération tournait mal. Avec un enregistrement de la conversation, Jamison serait aussi compromis que Kling.

Il fut soulagé, bien que toujours mal à l'aise, quand il vit Jamison s'arrêter devant le motel.

Ainsi, pensa-t-il, Jamison se méfiait. Une voi-

ture de location. Il devait encore s'imaginer que Lucan ne savait pas qui il était.

Il se hâta vers la voiture.

— Bonjour, monsieur, dit-il en ouvrant la portière. Entrez, je vous prie. Nous pourrions parler tranquillement, sans risque d'être dérangés, dans mon bungalow.

— Nous parlerons où je voudrai, répliqua durement Jamison. Montez.

— Mais...

— Vous avez entendu ?

Lucan contourna la voiture et s'installa à côté de Jamison. Il claqua violemment la portière, pour passer son dépit, bien caché, à la pensée qu'il n'y aurait pas d'enregistrement.

Jamison démarra.

— Eh bien, monsieur, j'ai...

— Taisez-vous ! aboya Jamison. Nous parlerons plus tard.

Bon Dieu, pensa Lucan. Ce salaud est vraiment un dur ! Il se rappela ce qu'avait dit Sydney Drysdale : *Un personnage très important et bougrement dangereux*. Il s'aperçut qu'il avait les mains moites et les essuya sur son pantalon.

Jamison, sa figure dure, impassible, roula le long de la corniche, puis il tourna dans un étroit sentier conduisant à une vaste étendue de sable, des dunes et la mer.

Au bout du chemin, il y avait un terre-plein. Il s'arrêta et descendit de voiture. Il examina la plage déserte. A quatre cents mètres environ, là où le sable était ferme, il y avait des nageurs et des gens qui prenaient des bains de soleil. Leurs cris lointains parvenaient à peine aux deux hommes.

Jamison hocha la tête et remonta en voiture.

— Maintenant nous causons. Qu'est-ce que vous avez goupillé, Lucan ?

De nouveau, Lucan essuya ses mains sur ses genoux.

— J'ai trouvé l'homme qui fera le travail, monsieur.

— Qui est-ce et qu'est-ce qu'il est ? demanda Jamison en dévisageant Lucan d'un œil dur et froid.

— Il s'appelle Ernie Kling. Il a des relations avec la Mafia. Quand le prix lui convient, il travaille pour la clientèle privée. Je lui ai demandé s'il était libre et il l'est. Avant d'aller plus loin, j'ai jugé préférable de vous consulter, monsieur.

Tout en réfléchissant, Jamison pianota du bout de ses doigts spatulés sur le volant, puis demanda :

— Où est-il ?

— Il habite à Washington.

— Vous lui avez téléphoné ?

— Oui, monsieur, mais je ne lui ai pas donné de détails. Je lui ai dit qu'il y aurait peut-être un boulot et demandé s'il était libre pendant les trois prochaines semaines. Il m'a dit oui. Alors si vous voulez l'employer, il est à votre disposition.

— On peut avoir confiance en lui ?

— Je vous assure, monsieur, que vous ne pourriez pas trouver mieux pour ce genre de boulot. Il a travaillé pour la Mafia pendant des années et il n'y a jamais eu de retombées. A ma connaissance, il a exécuté six ou sept commandes privées, comme la vôtre. Pas le moindre ennui. Il

n'a pas de casier judiciaire. On peut avoir entière confiance en lui.

— Quelles sont ses méthodes d'opération ?

— Je ne sais pas, monsieur. Ce n'est pas ma partie. Il faudra que vous lui parliez personnellement.

Jamison se raidit.

— Je n'aurai rien à voir avec lui ! C'est à vous de découvrir quelles sont ses méthodes. Vous êtes mon intermédiaire. Compris ?

Lucan, mal à l'aise, changea de position.

— Ce serait plus satisfaisant si...

— Voyez cet homme ! Dites-lui ce qui doit être fait, écoutez ce qu'il a à dire et faites-moi un rapport ! C'est clair ?

C'était précisément ce que Lucan ne voulait pas ; il comptait présenter Kling à Jamison, prendre son argent et se barrer.

— Je pensais que si je vous le faisais rencontrer, monsieur, dit-il, je pourrais me retirer. Ce n'est pas ma partie.

Jamison le foudroya du regard.

— Pas question, Lucan. Si vous voulez cet argent, il faudra le gagner ! Compris ?

Lucan hésita mais sa cupidité eut raison de sa prudence.

— Je comprends, monsieur. Si vous voulez que je sois votre intermédiaire, vous pouvez compter sur moi.

Jamison ricana durement.

— Très bien. Alors il est convenu que pour deux cent mille dollars, cet homme organisera un accident mortel sans bavures et que vous serez mon intermédiaire.

Voilà le hic, pensa Lucan, et il passa la langue sur ses lèvres sèches.

— Eh bien, monsieur, j'ai demandé à Kling son tarif pour un travail parfait, dit-il en essuyant encore une fois ses mains moites sur ses cuisses. Il exige quatre cent mille, à prendre ou à laisser.

— Vous n'essayez pas de me faire une entourloupette, j'espère, Lucan ? Parce que vous vous en mordriez les doigts !

La violence de la voix de Jamison fit trembler Lucan.

— Je vous répète ce qu'il a dit. Quatre cent mille plus les frais et un boulot parfait.

Jamison regarda la mer par le pare-brise poussiéreux, tout en réfléchissant.

Pour se débarrasser de Shannon, il n'hésiterait pas à payer un million, voire deux millions de dollars. Il songea à Tarnia. Avec elle comme femme, qui lui donnerait un fils, comme la vie serait différente !

— Qu'est-ce que ça veut dire, les frais ? demanda-t-il.

— Pour faire un travail parfait, Kling devrait passer deux ou trois semaines ici. Je pense qu'un ou deux mille suffiraient.

— Je paierai quatre cent cinquante mille dollars pour un boulot parfait. Pas plus, déclara Jamison. C'est bien compris ?

Lucan poussa un profond soupir. Cela voulait dire qu'il aurait cent mille pour lui.

— C'est compris, monsieur.

— Quand pouvez-vous commencer cette opération ?

— Je vais m'arranger pour que Kling vienne

demain. Nous parlerons de l'opération. Je vous ferai part de son point de vue après-demain.

— Bien. Donc, après-demain, j'irai vous chercher à votre motel à 11 heures du matin, et nous réglerons tout ça définitivement.

— Oui, monsieur.

Jamison retira les clefs du tableau de bord et les remit à Lucan.

— Ouvrez le coffre. Vous trouverez une serviette. Prenez-la. Elle contient cinq mille dollars pour les premiers frais.

Lucan se détendit. Il s'apprêtait à demander de l'argent pour faire venir Kling à Paradise City.

Il descendit, alla ouvrir le coffre et s'empara de la serviette. Quand il revint vers la portière, en la serrant contre lui, Jamison lui dit :

— Maintenant écoutez-moi bien, Lucan. Ne cherchez jamais à jouer au plus fin avec moi. (Il se pencha et, avec le pouce, il écrasa un insecte qui bourdonnait contre le pare-brise.) Je vous écraserais comme ça, Lucan, comme je viens de le faire avec ce moustique. J'ai le bras long. Ne l'oubliez jamais.

Lucan regarda au fond des yeux glacés et eut peur.

— Oui, monsieur. Il n'y aura pas de problème. Je vous l'assure.

En silence, Jamison ramena Lucan au Star Motel.

— Après demain à 11 heures, dit-il.

— Oui, monsieur.

Lucan descendit de voiture et se précipita dans sa chambre pour téléphoner à Kling.

En roulant sur la route ensablée vers le Golf Club, Jamison pensait à sa conversation avec Lucan.

Il s'était attendu à ce que Lucan augmente le prix, et n'était pas déçu. En fait, si Lucan avait accepté l'offre initiale de deux cent mille, Jamison l'aurait laissé tomber. Un homme incapable d'être dur en affaires ne lui était d'aucune utilité.

Enfin, pensa-t-il, le premier pas est fait. Tout dépendait maintenant de ce que ce tueur professionnel avait à proposer. S'il n'imaginait pas une méthode convaincante, sans la moindre faille, de se débarrasser de Shannon, s'assura Jamison, il pourrait toujours renoncer. Puis il songea à Tarnia. Elle lui avait accordé un mois. Le temps pressait. Il devait être libéré de Shannon d'ici là.

Au moment où il se garait dans le parking du club, Jay Wilbur s'approcha.

— Salut, mon vieux ! s'exclama Wilbur. Le temps idéal pour un bon parcours de golf !

Jay Wilbur était président de la National & Californian Insurance Corporation. Petit, bedonnant, du même âge que Jamison, il était assez riche sans entrer dans la catégorie de Jamison. Il venait à Paradise City en saison, surtout pour jouer au golf. Jamison et lui se connaissaient depuis plusieurs années et s'entendaient bien. Tous deux jouaient + 4 et ils étaient à égalité sur le terrain.

— Salut, Jay, répondit Jamison en descendant de voiture. Ça va ?

— Je n'ai pas à me plaindre. Et vous ? Vous gagnez encore plus d'argent ?

— Je ne me plains pas non plus. Si on se tapait un hamburger en vitesse pour aller sur le parcours avant la cohue ?

Wilbur examinait la Mercédès de location.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Où est votre Rolls sensationnelle ?

— Mon chauffeur la bricole, grommela Jamison, puis il se dirigea vers le club.

Le bar était désert. Tous les membres se trouvaient sur les trois parcours entourant le pavillon.

Tout en mangeant des hamburgers et en buvant de la bière, les deux hommes parlèrent affaires. Comme ils jouaient tous deux à la Bourse, ils échangèrent des tuyaux.

— Nous allons droit à une sacrée récession, Sherry, dit Wilbur. C'est fatal, avec tout ce que ces imbéciles dépensent pour l'armement, depuis le changement de gouvernement.

— Vous avez sans doute raison, dit Jamison.

Il n'écoutait qu'à moitié ce que disait Wilbur. Il pensait qu'il téléphonerait à Tarnia dans l'après-midi, pour voir si elle pourrait dîner avec lui.

Les deux hommes allèrent au vestiaire, pour se mettre en tenue de golf.

— Vous serez au concert ce soir, Sherry ? demanda Wilbur en chaussant ses souliers.

— Le concert ?

Jamison s'immobilisa, alors qu'il remontait la fermeture de son blouson de sport. Puis il se souvint que Smyth lui avait dit que Shannon jouerait de son foutu violoncelle quelque part.

— Je ne crois pas. La musique m'assomme. J'ai un boulot fou à abattre ce soir.

— Meg et moi y allons. Vous savez, Sherry, vous avez une femme merveilleuse. Elle est aussi douée que la plupart des artistes professionnels. Nous adorons l'écouter jouer.

— Comment va Meg ? demanda Jamison avec brusquerie.

Il était jaloux des trois fils de Wilbur.

— Très bien.

— Et les garçons ?

Wilbur haussa les épaules.

— Gary sera à la hauteur. Il entre dans l'affaire l'année prochaine. Il est épatant mais les deux autres... (Il gonfla ses joues et souffla.) Meg me dit d'être patient. Après tout, ils n'ont que quinze et seize ans. Ils ne fichent rien en classe, ils courent après les filles. Charlie joue de la guitare, maintenant, et il a l'air d'un hippy.

Jamison prit son sac de golf. Quand j'aurai un fils, pensait-il, il n'y aura rien de tout ça. Je formerai mon fils à mon image. Pas de guitare ni de cheveux longs, pas de filles. Je le rendrai digne de me remplacer le moment venu !

— Vous avez de la chance d'avoir trois garçons. Je ne sais pas ce que je donnerais pour en avoir seulement un ! dit-il avec tant de fureur que Wilbur, saisi, le dévisagea.

— Vous avez le temps, Sherry, fit-il car il était au courant des fausses-couches. Les gosses viendront.

Jamison grogna, sortit du vestiaire et se dirigea vers le premier tee.

Wilbur le suivit en secouant la tête. Un véritable drame, pensait-il. Sa femme et lui avaient souvent évoqué le malheur de Jamison. Ils

aimaient beaucoup Shannon. Meg s'était demandé si elle ne devrait pas suggérer à Shannon d'adopter un enfant mais Wilbur l'avait vivement déconseillé. « On ne fait pas ce genre de suggestions aux Jamison, avait-il dit fermement. Cela ne nous regarde pas, Meg. »

Les deux hommes ne se montraient pas bavards quand ils jouaient au golf. Ils préféraient fixer leur attention sur le sport. Cet après-midi-là, Jamison manquait de concentration. Il pensait sans cesse à Lucan, puis à Tarnia. Il s'aperçut à peine qu'il avait quatre de moins au neuvième trou.

— On dirait que vous n'avez pas la tête au jeu aujourd'hui, Sherry, fit observer Wilbur.

— Ça va et ça vient, grommela Jamison et, avec une rage contenue, il envoya sa balle dans les broussailles.

Wilbur, remarquant la tension de Jamison, ne dit rien. Il se tint coi. Au dix-huitième trou, Jamison fit quatre putts, puis il expédia sauvagement sa balle dans un remblai de sable.

— Navré d'avoir été un aussi mauvais adversaire, Jay, dit-il en faisant un effort. J'étais distrait.

— Ma foi, comme vous dites, ça va et ça vient.

Wilbur remit son putter dans son sac et, en traversant le green avec Jamison, il dit :

— Une seconde, Sherry. Vous et moi sommes de très bons amis, de longue date. Il me semble qu'un gros problème vous préoccupe. (Voyant Jamison se crispier, il se hâta de poursuivre :) Je ne peux pas vous aider ? Meg dit toujours que pour un problème deux têtes valent mieux qu'une.

Jamison regarda le pavillon du club, sans

aucune expression. Il se demandait quelle serait la réaction de Wilbur s'il lui apprenait qu'il projetait de faire assassiner Shannon, et avait déjà fait un pas décisif en ce sens. Comme ce gros homme aimable serait choqué ! Il secoua la tête.

— Un ennui d'affaires, Jay. Vous n'y pouvez rien. J'arrangerai ça. Merci quand même.

— Eh bien, allons boire un scotch.

— Navré, Jay. J'ai ce boulot qui m'attend. Il faut que je rentre.

Les deux hommes repartirent vers le club.

— Vous serez libre demain, Sherry ? Je n'ai plus qu'une petite semaine à rester ici, mais je laisserai Meg.

— Impossible. Non, je suis vraiment dans le travail jusqu'aux yeux. Quand revenez-vous ?

— Ah, flûte ! J'espérais que nous pourrions jouer pendant au moins cinq jours encore. Je ne sais pas quand je reviendrai. Combien de temps restez-vous ?

— Jusqu'à la fin du mois.

— Vous serez là en septembre ?

— Possible. Je vous le ferai savoir.

Ils étaient maintenant retournés dans le vestiaire. Jamison se changea rapidement.

— Il faut que je me sauve. (Il serra la main de Wilbur.) Je vous ferai signe.

Comme il partait précipitamment, Wilbur le suivit des yeux, la mine soucieuse. Il ne se souvenait pas d'avoir vu Jamison aussi tendu.

A 13 heures précises Smyth, portant sur un plateau une salade de crevettes et de homard,

s'arrêta à la porte du salon de musique de Shannon. Il écouta le violoncelle avec une satisfaction attristée. Quelle justesse de ton ! pensa-t-il. Elle faisait réellement chanter cet instrument ! Il frappa discrètement, entra et posa le plateau sur une petite table.

— Le déjeuner est servi, madame. Un verre de chablis ou de champagne, peut-être ?

Shannon quitta le violoncelle et vint s'asseoir à la table.

— Non, je ne bois rien, Smyth. Cette salade paraît délicieuse. J'ai encore beaucoup à travailler cet après-midi, avant que je me sente capable de bien jouer ce soir.

Quand elle fut assise, Smyth lui étala une serviette sur les genoux.

— Je comprends, madame. Vous êtes une perfectionniste.

Elle le regarda en souriant.

— Vous aussi, Smyth.

Il s'inclina, alla à la porte et se retourna.

— Je regrette d'avoir à vous dire que je ne pourrai pas aller avec vous au concert.

Shannon, qui entamait son repas, posa sa fourchette et redressa vivement la tête.

— Pourquoi donc ?

— M. Jamison veut dîner ce soir à huit heures.

Ils se regardèrent.

Shannon éprouva un petit pincement au cœur provoqué par un sentiment de solitude. Elle s'était fait une joie d'avoir Smyth en sa compagnie. D'être attendue après le concert. Elle aurait été si

heureuse qu'il la reconduise à la villa, qu'il lui dise ce qu'il pensait de son récital.

Elle en était malade de déception, au point que la salade de homard ne lui dit plus rien du tout.

— Je suis vraiment désolée, Smyth.

— Moi aussi, madame, dit-il et, s'inclinant une dernière fois, il sortit de la pièce.

Shannon se leva et marcha de long en large dans le salon ensoleillé.

Ça ne peut pas durer, se disait-elle. Sherry et moi devons nous séparer. Je sais qu'il me déteste. Je le sens. Mon amour pour lui se meurt. Ah, Dieu! Pourquoi ne puis-je lui donner un fils? Nous devons nous séparer.

Pendant qu'elle marchait ainsi, Jamison, dans une cabine téléphonique, parlait à Tarnia.

Comme d'habitude, elle était un peu haletante mais le son de sa voix remonta immensément le moral de Jamison.

— On dîne ce soir? demanda-t-il après les amabilités d'usage.

— Certainement. Cela me ferait grand plaisir.

— Parfait! Nous pourrions nous retrouver au Stone Crab à huit heures et demie. Ça va?

Le Stone Crab était un petit restaurant discret spécialisé dans les fruits de mer, à environ huit kilomètres de Paradise City, où ni Jamison ni Tarnia ne risquaient de rencontrer des personnes de connaissance.

— J'y serai, Sherry.

— A tout à l'heure, mon amour.

Jamison raccrocha et poussa un profond soupir. Il avait à réfléchir avec soin. Ce serait l'occasion

ou jamais de convaincre Tarnia qu'ils pourraient bientôt se marier.

Il passa le reste de l'après-midi au bar presque désert de l'Athletic Club, assis dans un profond fauteuil, dans un coin. Personne ne s'approcha de lui. Il envisagea son avenir, pensa à Lucan et mit au point les propos qu'il tiendrait à Tarnia dans la soirée. Finalement, satisfait d'avoir tout préparé, il alla au salon de bridge et disputa trois parties avec des membres âgés, en jouant mal car il ne cessait de penser à Tarnia.

Il retourna à sa villa peu après 20 heures.

Smyth avait vu partir Shannon dans sa voiture pour aller au concert, et préparé un repas de viande froide pour Jamison.

Sachant combien Conklin tenait à avoir sa soirée libre, Smyth dit tout de suite en ouvrant la porte à son patron :

— Bonsoir, monsieur. Désirez-vous que Conklin retourne la voiture à l'agence de location ?

— Non. Dites-lui de la mettre au garage.

— Très bien, monsieur. Avez-vous besoin de lui ce soir ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? rétorqua sèchement Jamison. Il n'a rien à faire ?

Et il s'engagea dans l'escalier.

— Le plateau de votre dîner est prêt, monsieur. Dois-je le servir dans le bureau ?

— Quel plateau ? Je dîne dehors, aboya Jamison et il monta dans sa chambre.

A ce moment Smyth, ulcéré, fut sur le point d'affronter Jamison et de lui donner son congé. Il en avait assez de cet homme égoïste, incapable de

la moindre attention, puis il pensa à Shannon. Tant qu'elle resterait, il resterait aussi. Refoulant son ressentiment, il retourna à la cuisine.

Après s'être changé rapidement, Jamison descendit dans le vestibule.

— Je veux la Rolls ! glapit-il. Vite !

Smyth apparut.

— Dans deux minutes, monsieur. Avez-vous besoin de moi ce soir ?

Jamison le toisa d'un air furieux.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Vous êtes payé pour assurer votre service ! Je peux avoir besoin de vous. Trouvez à vous occuper !

— Très bien, monsieur, répondit Smyth en voyant s'envoler son dernier espoir de se précipiter au concert.

Quelques minutes plus tard, Jamison partit au volant de la Rolls.

A 20 h 50, il la laissa dans un coin obscur près du Stone Crab et, en entrant dans le restaurant, il fut accueilli par Mario, le maître d'hôtel, un petit homme rebondi au sourire perpétuel. Mario reconnut immédiatement Jamison qui était déjà venu dans cet établissement.

— Quel grand plaisir de vous voir, monsieur Jamison.

Jamison hocha froidement la tête. Il se refusait à toute familiarité avec les maîtres d'hôtel et les garçons de salle.

— Une table tranquille pour deux, dit-il.

— Certainement, monsieur.

La salle n'était prévue que pour quarante couverts et chaque table disposée de telle façon que

les dîneurs ne pouvaient observer les autres clients.

Mario se dirigea vers une table, dans le fond, près de la grande fenêtre ouverte dominant la mer.

— Dès que mon invitée arrivera, dit Jamison en s'asseyant, vous nous servirez deux martinis-vodka très secs.

— Certainement, monsieur.

Mario quitta la table.

Jamison savait par expérience que Tarnia était toujours en retard et c'était pourquoi il était arrivé tard lui aussi.

A 21 h 15, elle apparut. Jamison, en l'apercevant, se leva. Leurs salutations furent prudentes, de simples sourires et une poignée de main rapide. Si quelqu'un se trouvait pour assister à ce rendez-vous, ils auraient l'air de deux personnes venant traiter d'affaires.

Un sommelier vint poser les verres devant eux.

— Vous organisez tout si merveilleusement, dit Tarnia. Quelle joie de vous revoir !

Jamison la contempla. Quelle femme ! se dit-il. Son tailleur-pantalon blanc, avec un rien d'écarlate au cou était d'un chic ! Ses cheveux lustrés et sa beauté semblaient illuminer le restaurant aux lumières tamisées.

— Et vous ne pouvez savoir combien je suis heureux de vous voir. Je suppose que vous êtes très, très occupée ?

— Comme toujours.

Elle s'interrompit quand Mario vint présenter les menus ; elle jeta à peine un coup d'œil au sien.

— Choisissez, Sherry.

— Vous avez faim ?

— Ah oui ! J'ai eu tant à faire que je n'ai pas déjeuné.

— Alors commençons par du crabe et ensuite la paëlla. Elle est excellente, ici.

— Magnifique.

Ils attendirent que Mario soit parti, puis Jamison murmura :

— Vous êtes ravissante, Tarnia. Chaque fois que je vous vois, mon cœur devient fou.

Elle sourit.

— Merci. Et vous ? Vous avez un bronzage superbe.

— Le golf. C'est tout ce que je fais, à part mes affaires et penser à vous.

Le crabe à la mayonnaise fut servi.

— C'est bien appétissant, dit Tarnia et elle se mit tout de suite à manger.

Jamison n'avait pas d'appétit. Il grignota du bout des dents. Son esprit se concentrait sur le moment où il devrait parler sérieusement à Tarnia.

Pendant plusieurs minutes, ils mangèrent en silence. De temps en temps, Jamison la regardait furtivement, et remarquait qu'elle était un peu crispée. Il attendit que le garçon ait desservi pour demander :

— Quelque chose ne va pas, Tarnia ?

— Rien ne vous échappe, n'est-ce pas ? (Elle s'appuya contre son dossier.) Oui. J'ai reçu un coup de fil de Rome cet après-midi. Guiseppi m'invita à présenter ma collection en même temps que la sienne. C'est une occasion en or. Il veut que

je sois là-bas après-demain. C'est trop beau pour laisser passer ça.

Avant que Jamison puisse répondre, on apporta la paëlla. Il fut heureux de ce répit. Son cerveau travailla rapidement. Ce serait la solution du problème qui l'inquiétait.

— Vous serez absente longtemps ?

— Quinze jours au moins. J'espère que vous n'êtes pas fâché, Sherry. Vous devez comprendre que je ne puis manquer cette occasion. Montrer mes modèles à Guiseppi... eh bien !

— Vous risquez d'être retenue plus longtemps, hasarda-t-il.

— C'est possible. Je pars avec mes dessins. La présentation n'a lieu qu'à la fin de la semaine prochaine. Il y aura beaucoup de choses à discuter.

— Trois semaines ?

— Sherry, n'essayez pas de me retenir, implora-t-elle en souriant. Oui, ça risque de durer trois semaines.

C'était la solution ! Tarnia à Rome pendant l'assassinat de Shannon, c'était la solution ! Il avait eu peur que Tarnia soit à Paradise City quand Shannon mourrait.

Il lui adressa son plus charmant sourire.

— Tarnia, je suis enchanté. Vous le méritez ! Bien sûr, vous devez sauter sur cette occasion. J'attendrai. Ne vous faites pas de souci pour moi. Il se pencha vers elle, toujours souriant.) Mais vous ne signerez pas de contrat avec ce couturier avant la fin du mois ? C'est bien compris, n'est-ce pas ?

— J'ai promis de vous donner un mois pour

divorcer, dit-elle calmement. Une promesse est une promesse.

— Mangeons, nous causerons plus tard.

Jamison la regarda dévorer, alors qu'il touchait à peine à son assiette. Il parla de tout et de rien, sans trop savoir ce qu'il disait. Tarnia répondait. Elle paraissait très heureuse et il voyait que son esprit s'égarait souvent vers son prochain triomphe à Rome.

Le repas terminé, ils commandèrent du café. Tous deux allumèrent des cigarettes.

— Et maintenant, j'ai des nouvelles pour vous, ma chérie, annonça Jamison.

Tarnia leva les yeux.

— De bonnes nouvelles ?

— Je crois. Vous avez bien dit que vous m'accorderiez un mois pour me libérer de Shannon et puis que nous nous marierions. C'est bien ce que vous avez dit, n'est-ce pas ? Vous m'avez promis que vous renonceriez à votre carrière prometteuse pour élever mes enfants et tenir mes maisons ?... Vous avez dit ça, n'est-ce pas ?

Il la dévisagea. Surprenait-il une légère hésitation dans les yeux bleus profonds de Tarnia ?

— Vous avez dit ça, n'est-ce pas ? répéta-t-il.

Elle le regarda, sourit et hocha la tête.

Etait-ce un sourire gêné, forcé ? se demanda-t-il anxieusement.

— Oui, j'ai dit ça, Sherry.

— Bon, alors voilà la bonne nouvelle. Shannon et moi avons eu une longue conversation sérieuse. J'ai finalement réussi à la convaincre que je désirais un fils. Je lui ai dit que j'étais amoureux d'une autre femme. Naturellement, je ne lui ai pas

révélé qui vous étiez et elle n'a pas posé de questions. (Il prit un temps, souriant à Tarnia qui s'était redressée et l'écoutait avec grande attention.) J'ai dit que je comprenais ses sentiments à l'égard du divorce, mais qu'elle pouvait voir mon problème. (Il s'interrompit pour tourner son café, sans regarder Tarnia.) Et puis, subitement, elle m'a annoncé qu'elle m'accorderait le divorce. Je n'avais guère d'espoir, mais c'est ce qu'elle a dit. Elle a ajouté qu'elle arriverait peut-être à s'y résoudre après avoir parlé à son confesseur. En fait, elle a dit que ça s'arrangerait. Quand vous reviendrez de Rome, ma chérie, je suis absolument sûr que notre problème sera résolu. Soyez patiente. Dans six mois, nous serons mariés. (Il lui sourit encore.) Mais en attendant, continuez à travailler. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas signer un contrat à long terme avec Guiseppi. Qu'en pensez-vous ?

Tarnia regarda fixement son café intact. Elle réfléchit en silence. Elle aimait cet homme. Elle voulait lui donner un fils. Pourtant, se rappela-t-elle, elle sacrifierait un talent exceptionnel si elle l'épousait. Elle était excitée, folle de joie à l'idée de travailler pour le plus grand couturier de Rome. Mais pour combien de temps ? Avec Sherry, son avenir serait assuré.

— Si nous attendions un peu ? dit-elle avec un sourire. Si le divorce est accordé, et quand il aura été prononcé, alors nous pourrions faire des projets.

— Mais, Tarnia, nous connaissons déjà nos projets. Dès que je serai libre, nous nous marierons, dit Jamison d'un ton sec.

Tarnia se détourna et sursauta aussitôt.

— Avez-vous vu qui vient d'entrer ? demanda-t-elle à mi-voix.

Jamison, fronçant les sourcils, se retourna vers la salle et vit arriver Sydney Drysdale, du *Paradise City Herald*. Le journaliste fut accueilli avec obséquiosité par Mario, et conduit à une table éloignée de celle de Jamison.

Drysdale avait terminé son article et l'avait laissé sur son bureau. En dehors de la chasse aux scandales, son unique intérêt était la bonne cuisine. Il avait décidé de se payer un repas de crustacés et quel meilleur endroit que le Stone Crab ?

— Beaucoup de crabe, en masse, Mario. Et de la bière, commanda-t-il.

— Certainement, monsieur Drysdale.

Mario s'inclina et s'éloigna. Drysdale, de ses petits yeux fureteurs, regarda les tables à demi cachées, guettant toujours un petit potin supplémentaire pour sa chronique.

Il aperçut Tania et Jamison et, en s'asseyant, il se gratta le nez d'un air songeur. Tiens, tiens, pensa-t-il. Par exemple !

— Vous n'avez pas à vous inquiéter de cette ordure, dit Jamison. Je le tiens, et bien. Un jour il a publié un petit article sur moi. Du genre « mon petit doigt m'a dit ». Je le lui ai fait regretter. Mon avocat l'a averti que si jamais il citait encore une fois mon nom dans son torchon, il perdrait sa place. Ne vous faites pas de souci à cause de lui.

— Il pourrait parler de moi, murmura Tarnia fort agitée.

Elle prit son sac à bandoulière, l'ouvrit et en

retira divers papiers qu'elle étala sur la table. C'était des reçus et des bordereaux de douane.

— Nous sommes ici pour affaires, Sherry. Je ne puis me permettre aucun scandale.

Irrité, Jamison hocha la tête. Il prit plusieurs documents et fit semblant de les examiner, conscient d'être observé par Drysdale.

— Je vais partir, dit Tarnia. Nous nous serrons la main. Restez ici encore un moment. Il faut que cela ait l'air d'un repas d'affaires.

Jamison replia les papiers et les rendit à Tarnia.

— Détendez-vous. Il n'osera rien publier sur nous. Je vous téléphonerai demain. Dans six mois, nous serons mariés.

Tarnia fourra les papiers dans son sac. Elle ne semblait pas avoir entendu. Il voyait qu'elle n'avait qu'une idée : quitter le restaurant. Elle se leva et tendit la main.

Une rapide poignée de main. Le contact de ses doigts fit courir un frisson dans le dos de Jamison mais il resta impassible.

— Demain, murmura-t-il, puis elle lui adressa un petit sourire impersonnel et sortit de la salle.

Il se rassit et fit signe à Mario qui arriva précipitamment.

— Un cognac, Mario, commanda-t-il tout en allumant une cigarette.

Drysdale observait la scène. Il était trop expérimenté dans la chasse aux potins sordides pour se laisser abuser.

Tiens, tiens, se dit-il. Ainsi, S. J. se tapait la belle Lawrence. Veinard ! Repas d'affaires ! Quelle blague !

Trois magnifiques crabes assaisonnés furent

posés devant lui. Tout en attaquant son plat, il continua de réfléchir. Rien à en tirer pour moi. Ce salaud pourri de fric est trop dangereux.

Malgré tout, pensa-t-il, le moment viendra où je l'aurai !

Pendant qu'il terminait son premier crabe et buvait sa bière fraîche, Jamison demanda l'addition, paya, laissa un généreux pourboire et passa près de la table de Drysdale sans le regarder pour aller reprendre sa Rolls.

Ernie Kling raccrocha le téléphone et se hissa hors de son fauteuil. Il alla à la cuisine, où Ng surveillait une casserole dont l'arôme lui chatouilla agréablement le nez.

— Ça sent bon, dit-il en s'accotant contre la porte. Qu'est-ce que c'est ?

Ng lui sourit.

— Je crois que ça vous plaira, monsieur. C'est un plat national que ma mère m'a appris à faire. Du riz au safran, du bœuf tendre, des poivrons et beaucoup d'herbes aromatiques.

— Si le goût est aussi bon que l'odeur, ça m'ira tout à fait.

— Merci, monsieur. Je suis sûr que vous ne serez pas déçu.

Kling regarda Ng tourner le contenu de la casserole. Bon Dieu, pensait-il, quelle chance j'ai eue de le trouver !

— Un boulot se présente, petit, annonça-t-il. Je t'emmène avec moi. Tu t'amuseras bien. Nous allons en Floride, à Paradise City. Le soleil, la

mer, la natation. Ce sera de vraies vacances pour toi et tu pourras peut-être m'aider. Ça te dit ?

Ng commença à servir le plat alléchant sur deux assiettes.

— Je suis toujours à votre service, monsieur.

— Bien sûr... bien sûr. Mais je veux que tu prennes des vacances, que tu te paies du bon temps.

— Quand je suis avec vous, monsieur, c'est toujours du bon temps pour moi, répondit doucement Ng. Êtes-vous prêt à manger ?

Portant les deux assiettes servies, Ng alla dans le living-room et les posa sur la table.

Un sacré numéro, se dit Kling. Haussant les épaules, il rejoignit Ng à table.

CHAPITRE IV

Quelques minutes avant 22 heures, l'inspecteur Tom Lepski entra dans la salle des officiers de police et trouva le sergent Joe Beigler, doyen des policiers de Paradise City ; il parcourait le registre du jour, un carton de café à portée de la main et une cigarette au coin des lèvres.

— Salut, Tom, dit Beigler en levant les yeux.

— Vous avez quelque chose pour moi ? demanda Lepski qui alla s'asseoir à son bureau.

Il aimait bien prendre le service de 22 à 4 heures. Cela se produisait une fois par semaine et il y avait généralement plus d'animation pendant cette période-là.

— Rien pour toi, Tom. La routine habituelle. Des trucs de gosse, surtout, vols de voitures, fauches à l'étalage. Pour le moment, c'est calme.

Lepski renifla bruyamment.

— Des fois, Joe, je me demande si je vais rester dans ce patelin. Regarde, moi qui suis le meilleur inspecteur de la boîte, j'ai rarement l'occasion de déployer mes talents.

Beigler réprima un sourire.

— On ne sait jamais, Tom. Quelque chose peut se présenter et alors tu auras du boulot.

— Je veux un bon crime bien sanglant. Un enlèvement. Un gros hold-up. Quelque chose de bien juteux.

Beigler avait entendu ça si souvent qu'il fit une grimace.

— J'étais en train de parcourir la liste des visiteurs indésirables. J'ai vu que Lucky Lucan est en ville.

Lepski laissa échapper un reniflement qui aurait fait sursauter un bison.

— Ce fumier ! Merde ! Ce que je voudrais l'épingler ! Où est-il descendu ?

— Au Star Motel. Il ne se refuse rien.

— J'aimerais le coller au trou pour dix ans !

— Ecoute, Tom, ne gaspille pas ton énergie. Lucan a un racket en or. Il traque les vieilles femmes riches et il les escroque. Nous ne pouvons absolument rien faire à moins qu'une de ces vieilles connes qui ont le feu au cul porte plainte. Tu les vois faire ça ?

Nouveau reniflement de Lepski.

— Il pourrait faire un faux pas. Je vais le surveiller. S'il y a un salaud dans cette ville qui mérite d'être jeté au placard, c'est bien Lucan.

Beigler commençait à en avoir assez. Pour changer de conversation, il demanda des nouvelles de la femme de Lepski.

— Comment va Carroll ?

Lepski repoussa son chapeau sur sa nuque et hurla de rire.

— Ha ! Je vais te raconter ça, Joe. Cet après-midi, Carroll dit qu'elle me fera du poulet pour

dîner mais avant, fallait que je tonde la foutue pelouse et que je lave la bagnole. Bon, d'accord. J'aime bien le poulet, doré à la broche à s'en lécher les doigts, délicieux. Mais Carroll a dégotté une nouvelle recette. Où elle dénêche ces désastres, va savoir. Pas de poulet à la broche. Elle va me faire un *vrai* dîner. Elle m'a expliqué la recette. On découpe le volatile en morceaux. On colle du vin rouge dans une casserole. On ajoute des oignons et Dieu sait quoi, et puis on fait cuire le poulet là-dedans. Elle disait que ce serait formidable. Bon, d'accord, mais j'aime mieux le poulet à la broche. Alors je tonds la pelouse, je lave la bagnole, pendant qu'elle passe tout l'après-midi dans la cuisine à chanter avec la radio à plein volume. Je dois avouer que lorsque je suis entré dans la cuisine — tu aurais vu ce foutoir — ça sentait rudement bon. Là-dessus, j'ai fait une connerie. Nous manquions de bière et de cigarettes alors je suis allé en chercher. J'ai rencontré Max et nous avons discuté le coup, ça fait que je ne suis rentré qu'au bout d'une heure bien sonnée. (Lepski soupira.) Carroll a deux gros problèmes. D'abord la télé. Elle regarde les petits points blancs sur l'écran si le poste est en panne. Complètement intoxiquée. Et puis elle ne peut pas résister à un coup de téléphone. Ses copines l'appellent tout le temps. Alors quand je rentre, Carroll est en train de bavasser avec une amie qui lui demande conseil pour son mal au ventre. S'il y a un sujet de conversation que Carroll adore, c'est les questions de santé. Elle lit tous les magazines féminins, en se spécialisant dans la rubrique santé. Ses amies l'appellent docteur Lepski. On lui pose

une question, elle a la réponse. Alors voilà Carroll au téléphone et de la fumée qui sort de la cuisine.

— C'est des choses qui arrivent, dit Beigler qui aimait bien Carroll.

— Tu as raison. Pas de poulet pour dîner. Nous avons eu droit aux croque-monsieur. (Lepski pouffa.) Carroll était vexée. Je lui ai dit de ne pas s'en faire. Je lui ai dit, comme toi, que c'est des trucs qui arrivent. Et puis j'ai voulu faire le malin. Pendant que nous nous tapions ces foutus croque-monsieur, j'ai voulu lui remonter le moral, la faire rire un peu. Je lui ai dit que ce serait chouette, une fois que j'aurais pris ma retraite, si nous ouvrions tous deux un restaurant. Elle ferait la cuisine et je serais à la réception. (Il éclata de rire.) Carroll a marché. Elle m'a demandé si je parlais sérieusement. Je lui ai dit qu'on pouvait toujours essayer et que j'avais un nom épatant pour le restaurant. (De nouveau, il se tordit de rire. Quand il fut calmé, il poursuivit son histoire :) J'ai dit qu'on devrait appeler le restaurant L'Etape Brûlée.

Beigler plaqua une main sur sa bouche pour ne pas rire. En s'efforçant de prendre une mine grave, il remarqua :

— Je parie que Carroll n'a pas aimé ça.

— Tu l'as dit, répliqua Lepski en se tordant. L'Etape Brûlée. Pas mal, hein, Joe ?

— Quelle a été sa réaction ? demanda Beigler qui savait le caractère de Carroll.

Lepski grimaça.

— Ma foi, tu la connais. Elle a piqué une colère. Un autre des problèmes de Carroll, elle ne comprend pas mon sens de l'humour. Elle est partie en trombe, en criant qu'elle me quittait

définitivement, elle est montée dans sa voiture et elle a filé comme une fusée.

Beigler, qui ne ratait jamais une occasion de mener Lepski en bateau, prit un air inquiet.

— C'est mauvais, ça, Tom.

Lepski sursauta, puis il parut alarmé.

— Tu ne veux pas dire qu'elle le pensait, dis-moi, Joe ?

— Tu sais, ce genre de plaisanterie n'est pas du meilleur goût. Elle n'a pas fait sa valise ?

Lepski se mit à transpirer. Il s'épongea la figure avec son mouchoir.

— Elle est simplement partie en trombe.

— Bien sûr, une fois qu'elle sait que tu es de service, elle peut faire ses bagages et te quitter pour de bon.

— Elle ne ferait pas ça, gémit Lepski en s'essuyant le front. Nous nous aimons.

Beigler poussa un soupir dramatique et eut l'air très affligé.

— Tu sais, Tom, suis le conseil d'un célibataire. C'était une plaisanterie vraiment vacharde. Si tu ne veux pas qu'elle te fasse la tête pendant des mois, il faut réparer ça. Tu dois expliquer à Carroll que c'était une blague idiote, méchante, que tu as honte. Et tu ajoutes à ça des fleurs, des roses à longue tige, une grosse boîte de bonbons et un grand flacon de son parfum préféré. Fais ça, et tu te tireras peut-être d'affaire...

Lepski resta bouche bée.

— Des fleurs ? Des bonbons ? Du parfum ? Ça coûte cher, tout ça !

— Oui, c'est sûr, dit Beigler avec un sourire satisfait car il adorait dépenser l'argent des autres.

Mais tu as voulu rigoler, maintenant faut payer. Ecoute, Tom, en quittant le service, tu vas à l'aéroport, tu fais ces achats et quand Carroll se réveillera, elle trouvera tous ces cadeaux luxueux qui l'attendent. Tu piges ? Tu lui diras que tu regrettes. Je parie qu'elle te pardonnera et qu'elle te refera la cuisine.

— Des fleurs... des bonbons... du parfum, marmonna Lepski. Pourquoi est-ce que je ne peux pas fermer ma grande gueule ?

Il se leva et, traînant les pieds, il sortit de la salle.

Quand Beigler fut certain que Lepski ne pouvait pas l'entendre, il explosa de rire.

— L'Etape Brûlée ! s'exclama-t-il. J'adore ça ! C'est trop beau pour garder ça pour moi ! Faut que j'aïlle le raconter aux copains ! Ils vont se bidonner !

D'humeur aigre et mauvaise, Lepski se rendit au casino et se gara. C'était l'endroit où des choses risquaient de se passer. Il avait une furieuse envie de flanquer une trouille bleue aux arnaqueurs et aux tricheurs qui fréquentaient l'établissement à cette heure. Il n'eut pas longtemps à attendre. Bientôt, il aperçut Johnny Quatre As, un Italien tiré à quatre épingles à la réputation de tricheur notoire. Lepski lui foncea dessus et l'effraya tellement que l'homme reprit sa voiture et s'en alla. Le flic trouva plusieurs autres victimes qu'il réussit à faire fuir.

Puis il vit Lucky Lucan descendre du perron du casino.

Le cri triomphant que poussa Lepski dispersa dans la nuit les oiseaux, qui s'envolèrent des

palmiers, en pleine panique. Il s'approcha de Lucan, qui ouvrait la portière de sa voiture de location.

— Qu'est-ce que tu fous par ici ? demanda Lepski de sa plus belle voix de flic.

Le cœur de Lucan fit un bond. Il se retourna et regarda Lepski. Il le connaissait, il savait que c'était un policier dur, dangereux. Ce n'était pas le moment d'avoir des histoires avec lui.

— Tiens, bonsoir, monsieur Lepski. Ravi de vous revoir, dit-il avec un sourire forcé. Vous avez une mine épatante.

— Fais-moi grâce de ces conneries, gronda Lepski. Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Moi ? Je profite un peu du soleil, je me détends, je passe de brèves vacances.

— On ne veut pas des salauds comme toi par ici. Va passer tes vacances ailleurs !

Lucan se ressaisit. Il était sûr qu'au cours des trois prochaines semaines, alors qu'il travaillerait avec Kling, il rencontrerait encore ce sale flic.

— C'est officiel, monsieur Lepski ? Vous voulez que je m'adresse au maire ? Ecoutez voir, monsieur Lepski, tant que vous n'aurez pas une plainte contre moi, ne me cherchez pas de crosses. Ça ne me plaît pas.

Il monta dans sa voiture, démarra et partit.

Lepski le suivit des yeux ; il crispait et desserrait les poings, en émettant tout bas des grognements qui auraient fait honneur à la bande sonore d'un film d'épouvante.

A 5 h 50, Lepski rentra chez lui. Il prit dans sa voiture le flacon de parfum dans un paquet cadeau, une énorme boîte de chocolats et douze

roses à longue tige. Il était encore horrifié par le prix de tout ce bazar. Ouvrant sa porte, il écouta, puis entra sur la pointe des pieds dans le living-room. Il trouva un vase, y disposa les roses, puis il posa les chocolats et le parfum sur la table, là où Carroll les verrait dès qu'elle descendrait. Il examina le décor. Tout lui parut très bien. Ma foi, se dit-il pour se consoler, c'est de l'argent bien dépensé.

— Tom ? C'est toi, mon chéri ?

La voix de Carroll.

Lepski sursauta, puis courut dans le vestibule. Carroll était là, en haut de l'escalier, en chemise de nuit transparente.

— Pauvre Tom, tu dois être fatigué. Monte vite. Couchons-nous. Nous avons tout notre temps. Laisse tomber le café. Viens vite !

Lepski la contempla, en pensant qu'elle était vraiment la plus belle fille qu'il avait jamais connue. Médusé, il monta et Carroll le prit dans ses bras pour l'embrasser.

— Tu me pardonnes ? roucoula-t-elle. Je regrette de m'être fâchée hier. Je suis désolée.

— Je... je croyais..., marmonna Lepski.

Il fut traîné dans la chambre.

— Prends une douche, trésor. (Carroll se remit au lit.) Dépêche-toi.

Lepski se déshabilla en vitesse.

— Je devrais te faire des excuses, dit-il. Je... Carroll éclata de rire.

— Bon, j'étais en colère. Je suis allée à mon club et j'ai raconté ça aux filles. Elles se sont tordues. L'Etape Brûlée. Elles ont beaucoup apprécié. Elles ont dit qu'elles n'avaient jamais

rien entendu de plus spirituel, et elles avaient raison. Tu es très drôle, Tom. Qui d'autre aurait pu trouver ça ?

— Ouais.

Toujours éberlué, Lepski alla prendre une douche. Sous le jet, il songea à l'argent qu'il avait dépensé pour les cadeaux.

Mais il oublia tout ça quand il se glissa dans le lit. Puis Carroll le prit dans ses bras.

Ernie Kling était étalé de tout son long sur le confortable canapé de son élégant bungalow du Star Motel.

A côté de lui, Lucky Lucan était assis dans un fauteuil. Au fond de la pièce, sur une chaise, il y avait Ng Vee, dont les yeux impassibles surveillaient Lucan.

Kling et Lucan avaient fini de parler du voyage depuis Washington et de l'opinion qu'avait Kling de Paradise City. Il disait que ça avait l'air d'être un coin idéal.

— Oui, dit Lucan, vous allez l'adorer. Eh bien, Ernie, d'abord l'argent, hein ? (Il ramassa par terre la serviette que lui avait donnée Jamison.) Je vous ai obtenu quatre mille dollars en espèces pour vos frais immédiats. Ça va ?

Il avait pris soin de retirer mille dollars pour lui.

— Si c'est pour les frais *immédiats*, je ne me plains pas.

— C'est en effet pour ça, assura Lucan et il remit la serviette à Kling.

— Tiens, petit, va ranger ça quelque part, fit Kling.

— Bien, monsieur, répondit Ng et, prenant la serviette, il quitta la pièce.

— Qu'est-ce que c'est que ce Chinetoque ? demanda Lucan en baissant la voix.

— Pas de gourances, Lucky. Il est Vietnamien et c'est mon associé.

Lucan fronça les sourcils.

— Je ne savais pas que vous aviez un associé.

— Maintenant, si, et je m'en vais te dire une bonne chose. Il a cinquante fois plus de valeur que toi. Ne l'oublie pas. Ne lui cherche jamais d'histoires. Il est très dangereux.

Lucan s'agita un peu, mal à son aise.

— D'accord.

— Bien. Alors, qu'est-ce que c'est que ce coup ?

— Un homme riche veut se débarrasser de sa femme. Elle est catholique pratiquante et refuse de lui accorder le divorce. Ils ne peuvent pas avoir d'enfants. Lui en veut un à tout prix. Il a trouvé une autre femme et maintenant il veut l'épouser, alors il a décidé que sa femme devait disparaître. Voilà toute l'histoire.

Kling ne bougea pas ; il avait l'air d'un serpent redoutable, assoupi au soleil. Il hocha la tête.

— Ça me paraît aller. Alors, comme ça, ce mec me paiera trois cent mille pour le débarrasser de sa femme ?

— C'est ça, dit Lucan, l'air gêné. Il y a des conditions.

Kling eut un sourire mauvais.

— Il y en a toujours. Alors... ?

— Un travail parfait. Pas de bavures. Pas de flics. Un accident mortel.

— Il n'y a jamais de bavures quand j'effectue un boulot. D'accord, dis à ce mec que je lui parlerai. Je lui expliquerai comment je compte m'y prendre. Je veux des renseignements sur sa femme.

Lucan s'épongea le front.

— Non, Ernie. Il insiste pour n'avoir affaire qu'à moi, comme intermédiaire. Je n'y tiens pas du tout, mais l'affaire ne se fera pas à moins qu'il traite avec moi.

— Tu as cherché pourquoi ? demanda Kling, l'esprit maintenant alerté.

— Eh bien, il tient à rester dans l'anonymat complet jusqu'à ce qu'il soit sûr que vous proposiez la méthode parfaite.

— Méfiant, hein ?

— Oui.

— Qui est ce type, Lucan ?

— Je me suis renseigné et grâce à mes relations qui me coûtent cher, Ernie, je...

— Pas de conneries, Lucky ! Qui est-ce ?

— Sherman Jamison.

Kling s'assit brusquement et laissa tomber ses longues jambes du canapé.

— Quoi... le grand Sherman Jamison ?

— Y en a un autre ?

Kling se rallongea, alluma une cigarette et contempla le plafond. Il resta immobile pendant quelques minutes, puis il sourit.

— Ainsi, Jamison veut se débarrasser de sa femme. Merde ! Ça, c'est un bon petit plat bien juteux !

Lucan ne dit rien. Il attendait.

Kling réfléchit, puis il déclara :

— Tu sais que ce mec vaut des milliards.

Lucan humecta ses lèvres sèches.

— Je crois, oui.

— Bien. Je vais le rencontrer. Ce genre de truc, ça te dépasse, Lucky. C'est une affaire d'hommes. Tu dois maintenant t'arranger pour me faire rencontrer Jamison. Il faut que tu trouves où il va, pour que je puisse le voir. Dis-lui que j'ai besoin de renseignements sur sa femme. Organise un rendez-vous, et puis j'irai à ta place.

— Ça ne marchera pas, Ernie. Il est trop malin. *Il vient ici, il m'emmène dans sa voiture à la plage pour causer. Ce mec est très important et très dangereux.*

— Bon, d'accord, il est dangereux, dit Kling en riant. J'aime les types dangereux. Combien il te paie, Lucky ?

— Je touche sur votre part, répondit Lucan avec gêne. Il est près de ses sous.

Kling sourit.

— Alors c'est moi qui te paie, hein ?

— Je pensais que dix pour cent, ce serait honnête.

Kling éclata de rire.

— Alors, là, tu me scies ! Tu es le vrai minable. Tiens, tu me fais de la peine. Bon, d'accord, dis-lui que j'ai un plan parfait mais que j'ai besoin de renseignements sur sa femme. Et puis organise un autre rendez-vous. Cette fois, je prendrai la relève.

Il se leva du canapé et alla prendre du papier et un crayon sur la table. Il écrivit rapidement pendant que Lucan l'observait, le cœur battant. Finalement, Kling lui remit le bout de papier.

— Voilà les questions auxquelles j'exige des réponses. Ensuite, tu lui diras que dans deux jours tu lui communiqueras les conditions dans lesquelles je me débarrasserai de sa femme. Un boulot parfait. Arrange un rendez-vous et je prendrai la relève. Compris ?

— J'aimerais mieux me tirer de tout ça, Ernie, dit Lucan en prenant le feuillet qu'il plia sans le lire, et fourra dans sa poche. Si vous me payiez, simplement, ensuite vous vous occuperiez de Jamison ? Vrai, ce n'est pas dans mes cordes.

Kling se leva de la table et tapota l'épaule de Lucan.

— Du calme, Lucky. Tu es maintenant dans le gros business. Si tu veux trente mille dollars, faut les gagner. File, et arrange tout ça. Il n'y aura pas de problèmes.

La main toujours sur l'épaule de Lucan, il le pilota hors du bungalow.

— Allez, salut, dit-il en poussant Lucan sous le soleil brûlant.

Ng revint de la cuisine.

— Cet homme ne m'inspire pas confiance, monsieur.

— Tu n'es pas le seul, répliqua Kling. Mais il aime le fric. Viens, allons nous baigner.

— Oui, monsieur.

En maillot de bain, ils descendirent ensemble vers la mer.

— Si Lucan fait le malin, nous pourrions toujours lui régler son compte, pas vrai, petit ?

Ng regarda Kling avec un sourire d'adoration.

— Oui, monsieur, murmura-t-il.

Le tueur et le jeune homme coururent dans les vagues.

Jamison, au volant de sa Mercedes de location, s'arrêta devant le Star Motel à 11 heures précises. Il ne fit pas attention au grand homme maigre grisonnant, étendu dans une chaise longue devant son bungalow, à quelques mètres de celui de Lucan. Il ne s'aperçut pas que Kling l'observait à travers ses lunettes noires.

Lucan sortit précipitamment et monta dans la Mercedes.

— Bonjour, monsieur, dit-il nerveusement.

Jamison était d'une sale humeur. Il avait parlé à Tarnia au téléphone ; il lui avait proposé de la conduire à l'aéroport de Miami pour prendre l'avion à destination de Rome mais elle avait catégoriquement refusé.

— Non, Sherry. Moins nous nous verrons pour le moment, mieux cela vaudra. Je pense encore à cet horrible individu, Drysdale. Comme je regrette qu'il nous ait vus ensemble !

— Voyons, ma chérie ! N'y pensez plus. Il sait qu'il ne peut pas se permettre de publier le moindre article sur vous ou moi. Enfin, bon, si je ne peux pas vous raccompagner, je penserai à vous à chaque instant. Je comprends. Et, ma chérie, quand vous reviendrez, je suis absolument sûr que vous serez M^{me} Sherman Jamison six mois plus tard.

— Puisque vous dites que vous êtes absolument sûr, je vous crois. Je vous téléphonerai dès mon

arrivée à Rome. Il faut que je vous quitte. J'ai encore beaucoup à faire. Au revoir, mon chéri.

Elle avait rattaché et Jamison en avait fait autant, très songeur. Il offrait de faire de Tarnia une des femmes les plus en vue, les plus riches du monde ; elle partagerait sa vie, lui donnerait un fils, qu'il adorerait. Pourtant, il n'y avait pas de joie dans la voix de Tarnia, aucun enthousiasme. En ce moment, elle ne pensait qu'à sa présentation de mode, bon sang !

Il était donc de très méchante humeur quand Lucan s'assit à côté de lui. Il ne dit rien, regarda droit devant lui et roula très vite jusqu'à la plage. Là, il arrêta la voiture et se tourna vers Lucan.

— J'écoute ! aboya-t-il.

Lucan fut soudain terrifié par cet homme qui le dévisageait de ses yeux durs, glacés, pénétrants. Dieu, pensa-t-il, ce que je regrette de m'être embarqué là-dedans !

— J'ai parlé à Kling, fit-il d'une voix mal assurée. Il me dit qu'il n'y a pas de problème. D'abord, il a besoin de renseignements sur votre femme, monsieur.

— Quels renseignements ?

— C'est un perfectionniste, monsieur. Quand il effectue ce genre de travail, il n'y a pas de bavures, mais il lui faut au moins une semaine pour étudier la situation avant d'arrêter la méthode la meilleure et la plus sûre.

Jamison grogna.

— Compris. Alors... ?

— Il a besoin de savoir si votre femme a des amis, des amants.

— Elle n'en a pas! gronda Jamison qui le regrettait amèrement.

— A-t-elle des amis qu'elle fréquente régulièrement?

— Pas régulièrement, mais elle a un certain nombre d'amis, intéressés comme elle par la musique, qu'elle retrouve de temps en temps.

— Est-ce qu'elle a une routine établie?

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— Les gens font souvent la même chose régulièrement, tous les jours, par exemple promener le chien, aller au club...

Jamison hocha la tête.

— Elle va à la messe de huit heures tous les matins. Elle revient pour le petit déjeuner, nage pendant une heure, et puis elle rentre pour jouer du violoncelle. En général, elle déjeune à la maison. Elle aime l'équitation. Elle emmène son cheval sur la plage pour une heure ou deux, où des amis la rejoignent. Le soir, elle va à des concerts ou bien y joue elle-même. Voilà toute sa vie, semble-t-il.

Seigneur! pensa Lucan en griffonnant les réponses. Quelle vie sinistre!

— Elle est bonne nageuse, monsieur?

— Excellente.

— Elle monte bien à cheval?

— Très bien.

Lucan réfléchit, puis il hasarda :

— Le coup pourrait se faire quand elle sort de l'église. Auriez-vous une objection à ça?

Jamison le regarda avec stupéfaction.

— Pourquoi donc? Elle est près de Dieu à ce moment-là, mais je ne vois pas...

Il haussa les épaules.

Quel homme ! pensa Lucan. Quel sauvage ! Ce que des hommes envisagent pour arriver à leurs fins !

— Je veux une réponse définitive demain, Lucan. Si je ne suis pas satisfait, je laisserai tomber le projet. Demain à votre motel, à onze heures. Compris ?

— Oui, monsieur, murmura Lucan en s'écartant de cet homme qu'il considérait à présent comme un monstre.

Jamison grogna, démarra et conduisit en silence jusqu'au Star Motel. Il s'arrêta, salua d'un mouvement de tête et, quand Lucan fut descendu, il repartit.

Kling, qui lézardait toujours dans la chaise longue, se leva et entra dans son bungalow. Lucan le suivit.

Une fois la porte fermée, Kling demanda :

— Comment ça s'est passé ?

Lucan s'assit et s'épongea la figure.

— Quel porc, cet individu ! s'exclama-t-il. Ernie, j'aurais bien besoin d'un verre.

Ng sortit de la cuisine, servit deux scotch bien tassés, en tendit un à Kling, l'autre à Lucan, puis s'éclipça.

— Du calme, Lucan. Tout mec qui veut faire assassiner sa femme est un porc, dit Kling en s'asseyant sur le canapé. N'en fais pas une montagne. Tu as les renseignements que je veux ?

— Oui. (Lucan remit ses notes, puis but avidement son whisky.) Je serai heureux d'en avoir fini avec ça. Ce n'est pas dans mes cordes.

— Ta gueule, grommela Kling, en parcourant

les notes prises par Lucan, puis il hocha la tête. Tu sais, Lucky, quand les gens ont un emploi du temps bien réglé, c'est facile comme tout. Pas de problème ici. Quand revois-tu le gros ponte ?

— Il vient ici demain à 11 heures du matin.

— D'accord. T'en fais pas, Lucky. Quand j'aurai besoin de toi, je te ferai signe. Désormais, pendant un jour ou deux, tu n'es plus dans le coup. Compris ?

— Si vous le dites. (Lucan se leva.) Je vous laisse faire, Ernie, mais n'oubliez pas que ce salaud est dangereux.

Kling esquissa un sourire.

— Moi aussi, dit-il, et il sourit encore.

Smyth vit Shannon revenir de la messe matinale et se hâta de préparer son petit déjeuner frugal.

Quand il entra dans son salon, elle était debout devant la porte-fenêtre ouverte.

— Madame est servie.

Elle se retourna et lui sourit.

— Merci, Smyth, dit-elle en venant à la table.

— J'espère que le concert a été un grand succès, madame.

— Je le pense, ou alors tout le monde a été très gentil, dit-elle avec un nouveau sourire. Jouer devant des amis, ce n'est pas du tout pareil que devant un public critique.

— Oui, madame. Je le conçois. J'aurais aimé être là.

— Je sais.

Elle attendit qu'il lui serve le café puis elle reprit, en désignant le secrétaire.

— On a fait un enregistrement, Smyth. J'ai rapporté une cassette pour vous. Prenez-la, écoutez-la quand vous aurez le temps. Votre opinion m'est précieuse.

La figure de Smyth s'illumina.

— Vous ne pourriez être plus aimable, madame. Merci.

Il prit la cassette, s'inclina et se retira.

Au moins un véritable ami fidèle, pensa Shannon. Elle passa un moment à boire son café, en réfléchissant ; elle se sentait déprimée. Des amis ? songea-t-elle. Pas de *vrais* amis. Les gens qu'elle fréquentait avaient trop visiblement conscience qu'elle était la femme d'un puissant magnat milliardaire. Ils aimaient la musique, bien sûr, mais si elle avait été simplement M^{me} Tartempion, se seraient-ils donné la peine de venir à son concert ? Elle ne le pensait pas. La simple M^{me} Tartempion ne serait qu'une violoncelliste amateur. Puis elle pensa à Jay et Meg Wilbur. Voilà de véritables amis. Elle se rappelait leurs chaleureuses félicitations de la veille.

Elle avait vu, à leur expression heureuse, tout le plaisir qu'ils avaient éprouvé à l'écouter jouer. Oui, de véritables amis !

Elle avait terriblement besoin de parler de Sherman et qui mieux que Meg, toujours bien avisée, elle le savait, et qui consultait Jay, pourrait la conseiller ?

Shannon se leva et retourna à la fenêtre. Si elle quittait Sherman, la moitié de sa vie prendrait fin mais l'autre moitié serait beaucoup plus enrichissante. Elle ne serait plus *la* M^{me} Sherman Jamison, avec des domestiques, deux maisons luxueuses,

pas de problèmes d'argent, avec un public captivé qui l'écoutait jouer du violoncelle. Si elle se séparait de Sherman, les snobs s'éloigneraient. Sherman lui verserait certes une pension, mais son actuel mode de vie prendrait fin.

Elle se demanda si elle le regretterait.

Elle sentait qu'elle avait besoin de parler à Meg, avant de prendre une décision. C'était une faiblesse, se dit-elle. Elle devrait être capable de décider elle-même, mais ce serait un pas si gigantesque !

Toujours plongée dans ses réflexions, elle se déshabilla et, toute nue, passa dans la salle de bains où elle s'examina devant la glace recouvrant tout le mur. Son reflet lui donna de l'assurance ; Dieu, si seulement je pouvais avoir des enfants, pensa-t-elle. Mon corps est assez beau pour retenir n'importe quel homme, mais pas Sherman.

Avec amertume, elle se détourna, enfila son maillot de bain et descendit pour son plongeon matinal.

Le lendemain matin, à 7 h 50, Ernie Kling fit une chose qu'il n'avait jamais faite dans son existence criminelle.

Vêtu d'un complet gris foncé, portant des lunettes noires, il gravit les marches de l'Eglise de la Bienheureuse Vierge Marie, entra et s'assit dans un coin d'où il pouvait observer sans être vu.

Un enfant de chœur allumait des cierges. Un orgue dissimulé jouait du Bach. Un parfum d'encens planait dans la nef. Déjà plusieurs personnes s'étaient installées aux premiers rangs, en majo-

rité de vieilles femmes ainsi que quelques hommes âgés.

Kling contempla la scène d'un œil cynique. Il attendit patiemment, comme un serpent lové. Puis il vit arriver Shannon Jamison. Il la reconnut d'après le signalement donné par Lucan et l'examina. Quelle femme ! pensa-t-il. Il aimait sa haute silhouette bien droite, sa démarche. Elle était accompagnée d'un homme aux cheveux roux flamboyants qui la suivit jusqu'à sa place et s'assit à une chaise d'elle.

Kling assista à toute la messe, en observant le gros officiant à la figure bienveillante. Il regarda Shannon s'approcher de l'autel, et hocha encore une fois la tête avec approbation.

A la fin de l'office, Kling resta assis. Il assista au départ des fidèles, qui s'arrêtaient sur la parvis pour saluer le prêtre. Il remarqua le sourire de Shannon, quand elle s'attarda un instant pour échanger quelques mots avec le curé avant de partir. Il regarda le gros rouquin serrer fermement la main de l'ecclésiastique et dire quelque chose, puis se hâter de rattraper Shannon.

Kling se leva enfin et marcha vers le prêtre qui rentrait dans l'église.

Une belle messe, mon père, dit-il.

L'autre le dévisagea.

— Ce doit être votre première visite, mon ami. J'ai la mémoire des visages.

— En effet. Je suis en vacances. J'aime bien assister à la messe quand je peux, dit Kling. Je n'en ai pas souvent l'occasion. Ça fait plaisir de voir que vous avez tant de monde. De nos jours...

Il fit un geste vague.

— Nous avons nos fidèles, dit le prêtre. Je regrette qu'il n'y ait pas plus de jeunes. Nous avons plus de monde le dimanche.

— Il me semble reconnaître ce monsieur aux cheveux roux, dit Kling.

— M. O'Neil, le représentant de l'Irlande aux Nations Unies. Il est ici pour de brèves vacances et il vient à la messe tous les matins. Un homme remarquable.

— Oui, oui, bien sûr. J'ai vu sa photo dans les journaux. Eh bien, mon père, bonne journée. Nous nous reverrons.

— Que Dieu vous accompagne, mon ami.

Gros con, pensa Kling en descendant en courant les marches, vers sa voiture. Il alla à la plage où Jamison et Lucan avaient leurs entretiens. A cette heure, elle était déserte. Il se promena un peu, découvrit ce qu'il espérait trouver et retourna au Star Motel.

A 10 h 30, Lucan vint au bungalow de Kling, très nerveux et agité.

— Ah, pour l'amour du ciel, Lucky, détends-toi ! Hé, petit, donne un verre bien tassé à ce gars.

— Oui, monsieur, murmura Ng et il apporta rapidement un double scotch-soda.

— Eh bien, Lucky, ça va être du nougat, déclara Kling en allumant une cigarette. Pas de problèmes pour toi. Tout ce que tu as à faire, c'est amener Jamison à la plage. J'y serai. Quand il s'arrêtera, tu descendras de la bagnole en vitesse. Je prendrai ta place. Tu te dirigeras vers de gros buissons à ta droite. Le gosse y sera et il te conduira là où la voiture sera cachée. Je parlerai à

Jamison et je lui vendrai mon idée. D'après ce que tu m'as dit, il l'acceptera.

Lucan pâlit.

— Ça ne me dit rien qui vaille, Ernie. Jamison m'a averti qu'il m'aurait si je lui faisais une entourloupe. Avec son influence, il m'aura !

Kling eut un large sourire.

— Il ne peut pas, Lucky. Fais travailler ce qui te sert de cervelle. Qu'est-ce qu'il peut te faire ? Nous le tenons. Il sait que s'il essaye de te coller les flics aux fesses, tu peux raconter à la presse qu'il a cherché à t'embaucher pour assassiner sa femme. D'accord, il le niera. Il menacera de faire un procès mais il s'en gardera bien. Une fois que la presse saura qu'il tenait tant à liquider sa femme et qu'il était prêt à payer quelqu'un pour la tuer, il n'osera jamais se débarrasser d'elle. Alors il l'a sur le dos pour la vie, à moins qu'il joue notre jeu. Tu piges ?

Essuyant sa figure en sueur, Lucan hocha la tête.

— Je n'avais pas pensé à ça. Mais, Ernie, ce n'est vraiment pas dans mes cordes. Je voudrais bien n'être jamais entré en rapport avec ce salaud.

— Ah, boucle-la ! Tu veux te faire trente mille dollars faciles, oui ou non ?

Lucan avala son scotch. Encore une fois, sa cupidité eut raison de sa prudence.

— Bon, d'accord, Ernie. Je compte sur vous.

— Alors fais simplement ce que je t'ai dit. Je m'occuperai du reste, fit Kling en se levant. Le gosse et moi allons maintenant sur la plage, au lieu du rendez-vous. Laisse-moi faire.

Quand Kling et Ng furent partis, Lucan

retourna dans son bungalow. Il but encore un scotch sec et, se sentant réconforté, presque téméraire, il sortit sous le chaud soleil pour attendre Jamison.

CHAPITRE V

Avec Lucan assis à côté de lui, Jamison roula vers la plage.

Il devait se retenir de poser la question capitale : est-ce que ce tueur professionnel avait trouvé un plan parfait pour se débarrasser de Shannon ? Si oui... Alors toute sa vie serait changée. Il aurait Tarnia et, ce qui était encore plus important pour lui, il aurait un fils !

L'haleine de Lucan puait le whisky. Jamison s'en aperçut. Il le voyait énervé. Un gigolo ! Qu'est-ce qu'on pouvait en attendre ?

Il conduisait sans un mot, regardant la chaussée, roulant prudemment. Laissons transpirer ce gigolo miteux, se disait-il sombrement. S'il n'offre rien, je l'aurai ! Il y a des tas de façons de régler son compte à un gigolo comme lui. Si ce maquereau ne donnait rien, il embaucherait un malfrat pour casser sa jolie petite gueule, à coups de pied, l'écraser ! Si jamais... Les mains crispées sur le volant, Jamison suivit le chemin sablonneux descendant vers la plage, et arrêta la voiture.

Maintenant ! pensa-t-il. Est-ce que ça va être la fin de Shannon ?

Lucan guettait ce moment. Il se sentait encore téméraire. Dès que l'auto fut arrêtée, alors que Jamison tendait la main vers la clef de contact pour couper le moteur, Lucan ouvrit sa portière, descendit et, d'un pas mal assuré, il courut comme un dingue vers des buissons sur sa droite, comme l'avait indiqué Kling.

Pendant un bref instant, Jamison resta immobile, puis il pivota sur son siège et se trouva face à un grand type maigre aux cheveux gris, surgi de nulle part, qui s'était glissé à la place de Lucan.

Les nerfs de Jamison se nouèrent et son cœur fit un petit bond à la vue de cet homme au sourire glacé et mauvais, aux yeux brillants de serpent.

— Bonjour, monsieur Jamison, dit l'inconnu d'une voix douce et basse. Je suis Ernie Kling. Nous avons affaire ensemble... n'est-ce pas ?

Jamison ne bougea pas mais son esprit travaillait rapidement. Ainsi, Lucan et ce tueur savaient qui il était. Tant pis. Il ne pouvait espérer garder longtemps l'anonymat.

Le cœur battant toujours la chamade, il dit :

— J'ai averti Lucan que je ne voulais pas traiter directement avec vous, Kling.

— Ouais, il me l'a dit, mais je ne travaille pas dans de pareilles conditions. Si je fais un travail parfait, je traite avec le numéro un, pas avec un con comme Lucan. Ecoutez, monsieur Jamison, si ça ne vous convient pas, je m'en irai. Je partirai à regret parce que j'ai mis au point un plan parfait. Vous voulez vous débarrasser de votre femme. Je veux votre argent. C'est une affaire, monsieur Jamison.

Jamison pensa qu'il devait se libérer de Shan-

non. Cet homme disait : J'ai mis au point un plan parfait. Il regarda Kling d'un air songeur. Il sentait instinctivement que cet homme était capable de s'acquitter de sa tâche.

— Très bien, Kling, expliquez-moi votre plan parfait.

Kling sourit.

— Ça serait trop facile, monsieur Jamison. Je ne confie pas gratuitement mes secrets de métier. Il est bien entendu que nous sommes maintenant en affaires, tous les deux ? Je vous débarrasse de votre femme sans bavures et vous me payez trois cent mille dollars. C'est ça ?

Jamison hésita, puis il acquiesça.

— Oui, c'est d'accord.

— Parfait. Comment est-ce que je serai payé ?

— Comme vous voudrez. En espèces, en or, vous n'avez qu'à choisir, vous l'aurez.

— J'ai un compte numéroté en Suisse, dit Kling en prenant son paquet de cigarettes. Vous pourriez faire un virement en Suisse ?

Jamison haussa les épaules.

— Ça ne pose pas de problème.

Kling hocha la tête. Il comprenait qu'il traitait avec le gros ponte qui avait certainement des comptes dans toutes les banques du monde.

— Très bien. Il me faudra cent mille dollars à mon compte suisse avant que je commence l'opération.

Jamison s'agita un peu.

— Ça ne pose pas de problème si vous me prouvez que vous avez un plan parfait.

Kling se carra sur le siège et alluma une cigarette.

— Bien. J'ai obtenu de Lucan certains renseignements sur votre femme. Il y a plusieurs possibilités, mais aucune n'est sûre à cent pour cent. Par exemple, je pourrais m'arranger pour qu'elle se noie un matin. Je pourrais provoquer une chute de cheval pendant sa promenade de l'après-midi, mais ça ne me plaît pas. Il risque d'y avoir des témoins. Vous souhaitez un accident mortel parfait sans bavures, sans flics, alors j'ai trouvé une autre solution.

Jamison écouta la voix paisible, dure. Il eut soudain pleinement conscience que ce tueur à gages et lui préparaient réellement le meurtre de Shannon. Pendant un très bref instant, il éprouva un certain remords, puis il pensa à Tarnia. Shannon disparue à jamais, il pourrait épouser Tarnia et avoir un fils.

— Quelle solution? demanda-t-il d'une voix qui chevrotait un peu, il le sentait.

— Les gens qui ont des habitudes régulières, monsieur Jamison, sont des cibles faciles. Vous ignorez probablement que M. O'Neil, le représentant de l'Irlande aux Nations Unies, assiste à la messe tous les matins et votre femme aussi. C'est une habitude régulière, semble-t-il.

Jamison se mit à pianoter sur son volant.

— Quel rapport a cet homme avec votre projet? demanda-t-il impatientement.

— Eh bien, monsieur Jamison, voilà la solution parfaite que vous souhaitez. Après la messe, le prêtre va à la porte de l'église et serre des mains. M. O'Neil, snob comme il est, va avec votre femme. Ils s'arrêtent pour saluer ce gros vieux curé. A ce moment, un membre de l'I.R.A.

lancera une bombe. Adieu M. O'Neil et, ce qui est plus important, adieu M^{me} Jamison. Elle semble être le témoin innocent d'un attentat politique. Les flics chercheront le lanceur de bombe mais ils ne le trouveront jamais. Un travail bien propre, bien net, monsieur Jamison, sans bavures. L'idée vous plaît ?

— Une bombe ? murmura Jamison en sentant son cœur lui manquer.

— Permettez-moi d'expliquer ce point, dit Kling en allumant une nouvelle cigarette. Je suis un professionnel. J'ai déjà effectué des travaux à la bombe. J'ai accès à la nouvelle grenade à main de l'armée U.S. qui est d'une très grande puissance. Il suffit que je me tienne de l'autre côté de la rue et dès que je verrai votre femme et O'Neil sortir de l'église, je lance la grenade et voilà.

Jamison se carra contre le dossier en considérant cette proposition consternante.

— Mais ce sera un meurtre collectif ! (Il s'en foutait royalement mais jugeait bon de protester un peu, histoire de sauver la face.) Une bombe ! D'autres fidèles, et certainement le prêtre, seront tués.

— Oui, évidemment, répondit Kling en jetant son mégot par la portière. Vous voulez un travail parfait, monsieur Jamison, alors pourquoi vous soucier d'un gros curé et de quelques vieux qui devraient être déjà morts ?

Jamison pensa au prêtre et ses mains se crispèrent sur le volant. Cet ecclésiastique était l'homme qui avait persuadé Shannon que sa religion interdisait le divorce. Ce prêtre avait versé son sale

poison de moraliste dans les oreilles de Shannon. Sa mort gênerait qui ?

Il réfléchit en silence pendant que Kling, très détendu, fumait une troisième cigarette sans se presser.

Un attentat politique ! Par un malheureux hasard, Shannon figurerait au nombre des victimes ! Quelle idée ! Quel plan parfait ! Jamison songea à la consternation que cet odieux meurtre à la bombe sèmerait parmi ses nombreux amis. Ils se précipiteraient tous pour présenter leurs condoléances. Il pensa à Tarnia, en sécurité à Rome. Jamais elle ne pourrait soupçonner qu'il avait quelque chose à voir dans ce meurtre collectif dont Shannon serait une des victimes. Il serait enfin libre !

Il n'hésita plus.

— Très bien. J'accepte votre plan. C'est pour quand ?

Kling l'examina. Dans ses yeux durs, brillait une lueur d'admiration. C'était un homme selon son cœur, se disait-il. Quel type ! Dur, totalement dépourvu de scrupules, il se foutait du nombre de personnes qui mourraient du moment qu'il obtenait ce qu'il voulait.

— Dès que j'aurai les cent mille dollars à mon compte suisse, monsieur Jamison. J'ai déjà la grenade. Je veux simplement l'avis de ma banque m'annonçant que l'argent est arrivé et le lendemain matin, le travail sera fait. (Il tira une carte de son portefeuille.) Voici l'adresse de ma banque suisse et le numéro du compte.

Jamison prit la carte, y jeta un coup d'œil et déclara :

— L'argent sera versé à votre compte après-demain.

— Voilà une bonne nouvelle. D'accord, monsieur Jamison, vous n'avez plus qu'à me laisser faire. Vendredi matin, à huit heures et demie, vous serez veuf.

Kling sourit, ouvrit la portière et descendit de voiture. Penché à la vitre baissée, regardant Jamison dans les yeux, il poursuivit :

— Vous enverrez le solde de deux cent mille dollars à ma banque suisse quand vous aurez lu les journaux...

— Entendu, dit Jamison, et il mit le contact.

Les deux hommes se dévisagèrent longuement, puis Jamison passa sa vitesse et remonta par le chemin sablonneux jusqu'à la route.

A midi, Lepski entra en coup de vent dans la salle des inspecteurs et se jeta à son bureau. Il arracha son chapeau, s'ébouriffa les cheveux, puis foudroya du regard Beigler qui venait de prendre son service et s'apprêtait à parcourir le rôle des délits commis dans la nuit.

Beigler, sentant des ennuis, observa Lepski avec inquiétude.

— Salut, Tom, dit-il. Tu es en avance. Comment ça a marché ?

— Ecoute, Joe, grinça Lepski, la prochaine fois que tu me donneras des conseils, je te crache à la gueule ! Des fleurs ! Du parfum ! Des bonbons ! Quand je suis rentré, c'est Carroll qui m'a fait des excuses ! Elle avait raconté ça à ses copines qui s'étaient tordues, et elle ne voulait plus me lâcher

au pieu ! Et puis quand nous sommes descendus pour le déjeuner, elle a vu les fleurs, le parfum et les chocolats. Bon, d'accord, j'avais oublié de mettre de l'eau dans le vase et les roses étaient fanées. Elle a dit que le parfum était bon pour une pute et qu'elle ne mange pas de douceurs parce qu'elle surveille son poids. Et puis elle s'est mise en rage et m'a accusé de m'être saoulé hier soir et d'avoir gaspillé de l'argent. Moi j'ai vu rouge et nous nous sommes payés une bagarre. Du coup, tous les voisins sont sortis dans leurs jardins pour écouter. Alors, à partir de tout de suite, tu vas fermer ta grande gueule !

Beigler poussa un soupir, but son café fumant et secoua la tête.

— Je regrette, Tom. C'est des trucs qui arrivent.

Lepski renifla.

— Et comment ça se fait que tu as toujours du café chaud ? Charlie ne prend jamais la peine de m'en donner.

— Eh bien, Tom, c'est *par pari refertus*.

Lepski ouvrit des yeux ronds.

— Par pari... quoi ?

Beigler prit un air satisfait. A ses moments perdus, il potassait un livre de citations et, quand l'occasion se présentait, il servait un aphorisme.

— C'est du latin, Tom.

— Du latin, hein ?

— C'est ça. Traduit, ça veut dire : « Tu me grattes le dos, je te gratte le tien. »

Lepski fit un bruit semblable à un train entrant dans le trou d'un tunnel.

— Bon sang, qui voudrait gratter le dos poilu de Charlie ?

— Peu importe, Tom. J'ai un petit boulot pour toi. Tout à fait dans tes cordes. J'aurais pu le donner à Max ou à un des autres, mais je l'ai gardé exprès pour toi.

Lepski le regarda d'un œil méfiant.

— Ah oui ? Quel boulot ?

— J'ai reçu une plainte du bureau du maire au sujet de Lucy Loveheart. D'après la plainte, elle devient un peu trop voyante.

La figure de Lepski exprima l'intérêt.

Tous les flics, tous les riches habitants, tous les visiteurs pleins aux as connaissaient Lucy Loveheart. Elle dirigeait une maison close de grand luxe, dans une petite rue près d'Ocean Boulevard. Elle possédait un immeuble de cinq étages avec douze appartements tout ce qu'il y a de plus huppés, un vaste salon, un bar et un orchestre noir qui jouait du bon swing pas bruyant.

Lucy Loveheart était devenue une institution de Paradise City. Née de parents russes au nom imprononçable, elle était arrivée ici alors qu'elle était adolescente. Sa beauté et sa technique sexuelle lui amenèrent vite de riches clients. Elle avait économisé, acheté cette maison et créé un service de call-girls de luxe. Aucune des filles n'habitait là. Elles venaient travailler quand Lucy les appelait, faisait ce que l'on exigeait d'elles, recevaient de confortables honoraires et rentraient chez elles. L'établissement de Lucy était le summum de la discrétion.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ? demanda Lepski.

— La plainte a été déposée par la secrétaire du

maire, cette vieille pécore qui se plaindrait si elle voyait un chien arroser un arbre. Elle écrit qu'en passant devant la maison de Lucy, elle a observé un dessous féminin sur un des balcons.

Lepski se mit à l'arrêt comme un setter.

— Quel vêtement ?

— Je ne sais pas. La vieille ne le précise pas. Tu ferais bien d'aller parler à Lucy. La pécore pourrait causer des ennuis. Quelques petites remontrances gentilles, rien de plus, Tom. N'oublie pas que Lucy nous envoie à tous une dinde et une bouteille de scotch à Noël.

Lepski remit son chapeau et se leva.

— Tout à fait dans mes cordes, Joe, dit-il, sa bonne humeur revenue. Ça fait des mois que je n'ai pas bavardé avec Lucy.

— N'oublie pas que tu es un homme marié, Tom, dit gravement Beigler en réprimant un sourire.

— Ta gueule, Joe ! Tu parles trop !

Sur ce, Lepski sortit en hâte du poste de police. Il s'arrêta le temps de manger un hamburger au Joe's Bar ; il se demandait ce que Carroll se faisait à déjeuner et regrettait d'avoir perdu son sang-froid quand elle s'était mise à l'engueuler. Il espérait qu'à son retour tout serait pardonné et qu'elle lui aurait préparé un dîner mangeable.

Laissant sa voiture dans Ocean Boulevard, il couvrit à pied la courte distance jusque chez Lucy, monta sur le perron de marbre et sonna.

La porte s'ouvrit immédiatement et Lepski se trouva nez à nez avec un Noir gigantesque en chemise violette, pantalon de soie noire, et crâne noir rasé étincelant. Lepski le connaissait. C'était

Sam, le bras droit de Lucy ; il s'occupait de vider les importuns, passait au crible les visiteurs.

Le Noir toisa Lepski, puis ses lèvres épaisses se fendirent en un sourire de pastèque, montrant de grandes dents blanches.

— Monsieur Lepski, dit-il en s'inclinant. Quel plaisir, monsieur.

— M^{me} Lucy est libre, Sam ?

— Pour vous, monsieur Lepski, toujours, dit Sam en s'écartant. C'est un peu tôt, mais si vous voulez attendre quelques minutes...

Il conduisit Lepski dans une antichambre luxueusement meublée.

— Un verre, monsieur Lepski ?

— Non, merci. Dis à M^{me} Lucy que je suis pressé, répondit Lepski qui examina la pièce, en pensant que les meubles anciens avaient dû coûter une fortune, sans parler des bons tableaux aux murs, du somptueux tapis de Turquie.

— Oui, monsieur, dit Sam, puis il s'inclina, sortit et referma la porte.

Lepski repoussa son chapeau sur sa nuque et fit le tour du salon. Il n'avait pas envie de s'asseoir dans un des fauteuils anciens. Vu leur fragilité, ils risquaient de se casser sous son poids.

Quelques minutes plus tard, Sam reparut.

— Si vous voulez bien me suivre, monsieur. M^{me} Lucy va vous recevoir.

Il précéda Lepski vers un ascenseur qui les transporta silencieusement au premier étage.

Lucy Loveheart attendait sur le seuil de son bureau, souriante.

C'était une petite femme potelée, avec une masse de cheveux frisés de la couleur de carottes

écrasées. Elle avait de grands yeux violets, une bouche en cul de poule et une mâchoire agressive.

Elle avouait quarante-quatre ans mais devait avoir bien dépassé la cinquantaine.

Elle portait un tailleur strict et un chemisier blanc à volants et quand elle tendit la main, des diamants étincelèrent à ses doigts boudinés.

— Monsieur Lepski ! Ravie de vous voir. Vous êtes toujours aussi bel homme et comment va votre ravissante femme ?

— Elle va bien, je vous remercie, répondit Lepski et il la suivit dans le grand bureau aux meubles anciens, avec un grand Dali au mur.

— Prenez un verre, monsieur Lepski, dit Lucy en désignant un fauteuil de cuir rouge.

— Non, merci, Lucy. C'est une affaire de service, dit Lepski en s'asseyant, son chapeau à la main.

Elle contourna son bureau et s'y installa.

— De service, monsieur Lepski ? Eh bien, nous sommes très occupés tous les deux. (Elle sourit.) De quoi s'agit-il ?

— Nous avons reçu une plainte de M^{me} Hackensmidt, la secrétaire du maire, dit Lepski avec un grand sourire.

— Ce vieux pruneau... Elle se plaint de quoi ?

— Elle dit qu'en passant devant votre maison, elle a observé un dessous féminin accroché à un balcon.

Lucy haussa les sourcils.

— Extraordinaire. Quel dessous ?

— Elle ne le précise pas.

— Ma maison a cinq balcons, monsieur Lepski. Quel balcon ?

— Elle ne le dit pas.

— Des témoins ?

— Elle ne le dit pas.

— Et la police doit perdre son temps et le mien pour une plainte aussi stupide ?

— Ma foi, c'est la secrétaire du maire, dit Lepski avec un autre sourire amusé. Elle a beaucoup d'influence.

— Moi aussi. (Les yeux violets devinrent subitement durs.) Laissez tomber, monsieur Lepski. Je parlerai au maire. Il est temps que cette vieille sorcière soit mise au haras.

— Vous avez sans doute raison. Entre nous, pour la bonne règle, est-ce qu'il y avait un vêtement sur un de vos balcons ?

— Certainement pas ! C'est une maison respectable, monsieur Lepski !

— Le maire ne sera peut-être pas d'accord, hasarda prudemment Lepski. Quand nous recevons une plainte, il veut savoir ce que nous avons fait.

— Il n'y aura pas d'ennuis avec le maire. Il lui fera son affaire. N'y pensez plus, vous voulez ?

Lepski hocha la tête.

— Je suppose que vous pourrez arranger ça. D'accord, Lucy. Sa lettre se sera perdue.

Pendant un instant, la figure de Lucy durcit et elle gronda :

— Et elle aussi ! (Puis, en se levant, elle sourit.) Si vous avez une demi-heure devant vous, Lulu est en haut sans rien à faire. Voudriez-vous vous amuser un peu avec elle, entièrement aux frais de la maison ?

Lepski se leva précipitamment.

— Merci, Lucy, mais j'ai du travail.

— Pauvres policiers, comme vous travaillez ! (Lucy lui tapota la main.) Chaque fois que vous en aurez envie, ce sera à mes frais. Sam vous choisira une de mes meilleures filles.

Lepski, embarrassé, gonfla ses joues.

— Merci infiniment. Eh bien, à un de ces jours, Lucy.

La porte s'ouvrit et Sam entra pour reconduire Lepski en bas. Légèrement éberlué, le policier alla reprendre sa voiture.

Dès que Sam eut refermé la porte d'entrée, il reprit l'ascenseur et monta. Lucy était à son bureau, la figure de pierre.

— Appelle-moi le maire ! grinça-t-elle, l'air mauvais.

Reconnaissant le signal de danger, Sam se dépêcha d'aller au petit standard pour former le numéro de téléphone ultra-privé du maire.

Complètement détendu, Ernie Kling était assis sur le siège avant, à côté de Ng qui remontait le chemin sablonneux et prenait la direction du Star Motel.

A l'arrière, Lucan, en sueur, le cœur battant de peur, s'exclama :

— Bon Dieu, Ernie, qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Ferme ton clapet, rétorqua Kling. Je réfléchis.

Ce fut seulement lorsque Lucan et lui furent installés dans son bungalow, après que Ng leur eut servi des verres, que Kling se décida à parler.

— Eh bien, Lucky, tu t'es fait dix mille dollars.
Lucan se redressa.

— Vous lui avez vendu votre idée ?

— Naturellement. J'ai dit que je m'en occuperais, je m'en suis occupé.

— Et moi ? Ce salaud-là me fait peur. Il n'a rien dit sur moi ?

— T'en fais pas pour lui. L'ennui avec toi, Lucky, c'est que tu es pétochard.

— Il est dangereux. D'accord, j'ai la trouille. Je l'avoue. Qu'est-ce qui a été décidé ?

— Ouais... bonne question. (Kling étendit ses longues jambes, amusé par la terreur de Lucan.) Ce Jamison, c'est le roi des fumiers. J'ai travaillé pour des tas de salauds, mais celui-là remporte l'Oscar.

Lucan se penchait en avant, les yeux ronds d'appréhension.

— Quel est le plan, Ernie ? demanda-t-il d'une voix un peu trop aiguë.

— Il faut que ce soit parfait. (Kling s'interrompit pour boire du whisky, ravi de laisser Lucan sur des charbons ardents.) Pas de bavures. Pas de flics. Pas facile. Ce matin, Lucky, je suis allé à l'église où se rend M^{me} Jamison pour examiner le terrain. Tout le topo s'est mis en place. Maintenant détends-toi et écoute-moi bien.

D'une voix basse, dure, cassante, Kling expliqua son plan : l'attentat contre O'Neil auquel M^{me} Jamison serait mêlée. Un meurtre organisé par l'I.R.A. Dommage que M^{me} Jamison soit tuée par la même occasion.

Lucan écoutait avec une horreur croissante.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! murmura-t-il,

à peine capable de parler. Une bombe ! Et le reste des fidèles ? Le curé ?

— Oui, bien sûr. Je l'ai fait observer à Jamison. Une bombe tuerait certainement le prêtre en même temps qu'O'Neil et M^{me} Jamison. Les vieux cons attendant de lui serrer la main seraient descendus aussi. Il y a réfléchi, et puis il a haussé les épaules. Il voyait que c'était le moyen parfait pour se débarrasser de sa femme. Qui se soucie de O'Neil ? Du curé ? Des vieux ? Il m'a donné le feu vert et il vire cent mille dollars à mon compte suisse à titre d'avance. Tu en auras dix mille.

Lucan se leva d'un bond, la figure blanche comme de la cire, les yeux exorbités.

— Non ! Je ne veux rien avoir à faire là-dedans ! Je me fous de l'argent ! Vous êtes complètement cinglé, Ernie ! C'est un meurtre qui fera de nombreuses victimes, un massacre ! Non ! Non !

Kling éclata de rire. Il se renversa en arrière, en se tordant, tandis que Lucan le regardait d'un air horrifié. La crise de rire passée, Kling se redressa, puis il vida son verre et le posa.

— Lucky, tu as un crâne de piaf, déclara-t-il, son expression plus dure. Assieds-toi et écoute.

Lucan était tellement secoué qu'il fut heureux de se rasseoir.

— J'ai dit non, parvint-il à articuler. Je parle sérieusement.

— Ah, ta gueule, gronda Kling. Tu te figures vraiment que j'ai l'intention de tuer vingt personnes pour supprimer une femme qui encombre un salaud comme Jamison ? (Il se pencha en avant.) Mais Jamison le croit. Je lui ai vendu l'idée. Il se

fout de tout pourvu qu'il soit débarrassé de sa femme.

Lucan essuya sa figure en sueur.

— Alors vous n'allez pas faire ça ?

— Bien sûr que non ! Je lui ai soutiré cent mille dollars. Qu'est-ce que tu dis de ça comme début ?

Lucan acheva son whisky.

— Vous m'avez fait peur. Bon Dieu, j'ai vraiment cru...

— Lucky, tu es plus con que nature, dit Kling d'une voix grinçante. Pas étonnant que tu chasses les vieilles salopes pour gagner ta croûte. Tu imagines un seul instant que je vais me contenter de trois cent mille dollars pour descendre la femme d'un fumier qui vaut des milliards ? Je me suis renseigné. Il vaut au moins cinq milliards de dollars et il dispose d'un crédit illimité. Cette affaire, Lucky, doit me rapporter au moins cinq millions et dix pour cent pour toi, ça se monte à un demi-million.

Lucan se redressa. Sa gorge devint sèche.

Un demi-million de dollars !

— Il ne les donnera jamais, chevrotait-il. Il trouvera quelqu'un d'autre. Vous êtes fou, Ernie.

— Faudra bien qu'il les allonge, répliqua Kling et il rit. Ça ne va pas être un assassinat ! Ce sera un kidnapping.

Lucan fut parcouru d'un frisson de terreur.

— Un kidnapping ? Ça sera du ressort du F.B.I. Non, moi je ne marche pas.

— C'est une occasion unique, Lucky. J'ai tout prévu. Maintenant, c'est à toi de jouer. Si tu veux gagner un demi-million, alors t'es dans le coup, mais si tu préfères te défilier, dis-le. Pour une

somme pareille, je peux toujours trouver quelqu'un d'autre.

Un demi-million de dollars! Lucan en avait le vertige.

— Comment est-ce que je le gagne, ce fric? demanda-t-il en s'avançant sur le bord de son fauteuil, les yeux rivés sur Kling.

— Quand M^{me} Jamison sera enlevée, je veux une maison sûre, ici dans cette ville, pour la cacher. Tu connais le secteur. Tu peux me trouver une maison discrète? C'est comme ça que tu gagneras ton argent.

— Je ne participe pas à l'enlèvement? Je n'ai plus rien à faire avec Jamison? Il suffit que je trouve une maison sûre pour M^{me} Jamison?

Lucan reprenait de l'assurance.

— Tu m'as compris, Lucky, dit calmement Kling. Il restera peut-être des petits détails que tu aideras à régler, mais ça, c'est ton gros boulot.

— Quels petits détails? demanda Lucan avec méfiance.

— Comment veux-tu que je le sache? Personne ne gagne un demi-million de dollars sans travailler, mais tu n'auras rien à voir avec l'enlèvement ni avec Jamison.

L'idée de posséder une pareille fortune apaisa sérieusement les craintes de Lucan.

— Comment est-ce que je touche l'argent?

— Dès que j'aurai la rançon de Jamison, je m'arrangerai pour que tu aies ta part. Tu peux l'avoir en espèces.

— Pas d'espèces! (Lucan frémit.) C'est trop facile à retracer. Comment diable pourrais-je

déposer une somme pareille à ma banque sans que ça éveille des soupçons ?

— Tu n'as pas de compte en Suisse ?

— Non.

— C'est la solution, lui dit Kling. C'est comme ça que Jamison va me payer. Il a de gros capitaux dans le monde entier. J'ai un compte dans une petite banque privée de Zurich. J'ai rendu un grand service au président. (Il rit.) Il se tapait sa secrétaire et elle a fait du vilain quand il s'est trouvé une nouvelle poupée. Donc je l'ai débarassé d'elle. Gratuitement. Un joli petit travail. Elle est tombée de son balcon. Ce type ferait n'importe quoi pour moi. Tu veux que j'ouvre un compte pour toi, Lucky ? C'est tout ce qu'il y a de secret. Tu as un numéro. Tu peux virer de l'argent dans n'importe quel pays du monde sauf, bien sûr, les U.S.A. Qu'est-ce que tu en dis ?

Lucan perdit toutes ses craintes. Merde, pensait-il, je pourrais acheter un appartement à Monaco, jouer au casino, ne plus me soucier des grosses vieilles qui ont le feu au cul.

— D'accord, Ernie. Ça me paraît au poil.

— Ouais. Maintenant pour la maison sûre, t'as des idées ?

Lucan se carra dans le fauteuil et réfléchit, tandis que Kling l'observait. Enfin, il hocha la tête.

— Je crois. Faudra que je cause mais, Ernie, ça va coûter de l'argent.

— Crédits illimités, si c'est réellement une planque sûre pendant quinze jours.

— Ça pourrait aller chercher dans les cent mille.

— Et alors ? Nous allons gagner cinq millions. Cent mille dollars, c'est rien et ça ne sera même pas prélevé sur ta part. Je m'occuperai des frais.

— La personne que j'ai en vue est coriace. Elle exigera une avance.

— Il s'agit d'une femme ?

— Je pense à Lucy Loveheart. Elle a un boxon de luxe, très discret. On a fait des affaires, elle et moi. Chaque fois que j'étouffe un bijou ou un objet de valeur je le porte à Lucy et elle m'en offre un prix honnête. Comment elle s'en débarrasse, ça ne me regarde pas. Elle a une douzaine d'appartements dans sa maison, tous installés pour satisfaire les riches débauchés, plus des filles. Au dernier étage, il y a la salle de flagellation. Je pourrais peut-être la persuader de me la louer pour deux semaines, si le prix lui convient.

— La salle de flagellation ? s'exclama Kling ahuri. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Lucy reçoit toutes sortes de tordus. Il y a des mecs qui aiment battre les filles et plus elles gueulent, plus ces gars prennent leur pied. Alors Lucy a un appartement insonorisé au sommet. Je l'ai vu. Un salon élégant, une chambre, salle de bains et même une petite cuisine. On pourrait tirer des coups de feu là-dedans, personne n'entendrait. De plus, il n'y a pas de fenêtres. Ça pourrait être votre planque idéale, si Lucy marche.

— C'est une idée épatante, Lucky. Va, parle-lui. Je me fous du prix mais essaye de l'avoir au plus bas possible. Je verserai dix mille dollars d'arrhes.

— Laissez-moi faire, Ernie. Je vais aller la voir

tout de suite, dit Lucan en se levant. Au sujet de mes dix mille. Quand est-ce que je les aurai ?

— Dans une semaine, Lucky. Ça dépend de ton marché avec cette femme. Je risque d'être à court.

— Vous me ferez ouvrir un compte en Suisse ?

— Sûr. Pas de problème.

Lucan se détendit et sourit, de son charmant sourire.

— Je vais arranger ça, Ernie, promit-il, et il courut presque en sortant du bungalow.

Ng Vee, qui avait tout écouté de la cuisine, entra dans le living-room.

— Monsieur, dit-il, il me semble que c'est beaucoup d'argent à donner à un sale gigolo comme ça. Un demi-million de dollars !

Kling étira ses longs bras et bâilla.

— Qui a dit que ce connard touchera son argent, petit ? Qu'est-ce qu'il y a à bouffer ?

Après avoir déjeuné au restaurant Chong Wing de langoustines à la sauce aigre-douce et de multiples petits plats, Lucan, réconforté et en pleine forme, monta les marches de la maison de Lucy Loveheart.

Il était 15 heures. Avec un peu de chance, Lucy ne serait pas trop occupée pour le recevoir, pensa-t-il, et il sonna.

Sam ouvrit. Reconnaisant Lucan qu'il méprisait, il hocha à peine la tête.

— M^{me} Loveheart, dit sèchement Lucan. C'est urgent.

— Je vais voir si elle est libre, répondit Sam en s'écartant.

Il conduisit dans l'antichambre Lucan qui tourna en rond, comme Lepski trois heures plus tôt. Après un quart d'heure d'attente irritant, Sam revint.

— M^{me} Loveheart peut vous accorder quelques minutes, dit-il et il accompagna Lucan à l'ascenseur.

Lucy était assise à son bureau couvert de papiers. Elle releva la tête, ses yeux violets hostiles, quand Lucan entra.

— Bonjour, Lucky. Tu as quelque chose pour moi ? Il faut que ce soit vite fait. J'ai du travail.

— Tu es toujours débordée, chère Lucy, dit Lucan avec son sourire charmant. Tout dépend de la durée de cette affaire mais je peux t'assurer que je ne te ferai pas perdre ton temps.

Il s'assit dans le fauteuil des visiteurs, croisa ses longues jambes et tira de sa poche son étui à cigarettes en or.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda sèchement Lucy. Allons, Lucky ! Qu'est-ce que tu as pour moi ?

— Beaucoup d'argent, chère Lucy. Dans les cinquante mille dollars. Ça te dit quelque chose ? Lucy le dévisagea.

— Tu veux dire que tu as un truc qui, à ton avis, peut valoir autant ?

— Pas du tout. Je t'offre cinquante mille contre un petit service. Ce sera en espèces, dit Lucan en allumant sa cigarette.

Lucy ne put dissimuler son étonnement.

— Toi, tu me proposes de l'argent, à moi ? Ma parole, tu as bu ?

— Ne perdons pas de temps, Lucy. Je veux louer la salle de flagellation pour quinze jours. Je te propose cinquante mille dollars de loyer pour deux semaines. Qu'est-ce que tu en dis ?

Lucy, dont l'esprit astucieux fonctionnait plus vite que l'éclair, secoua immédiatement la tête.

— La salle de flagellation pour cinquante ? Allez, dégage, Lucky. Je suis occupée.

Lucan s'attendait à cette réaction. Il savait Lucy très dure en affaires.

— Ecoute, Lucy chérie, laisse-moi t'expliquer le topo. J'ai un riche client qui veut se débarrasser de sa femme pendant quinze jours. Elle est un peu dérangée et elle lui a causé des tas d'ennuis. Il veut simplement s'en libérer pendant quinze jours pour pouvoir traiter une affaire. Il m'a consulté et j'ai pensé à la salle de flagellation. C'est un endroit idéal pour garder cette femme. C'est seulement pour deux semaines. Pas de problèmes. Alors ?

— Pourquoi est-ce qu'il ne la colle pas dans une maison de santé, si elle est dingue ?

— Parce qu'elle n'est pas assez dingue et ne voudra pas y aller. Il faudra qu'elle soit enlevée, chère Lucy. Non, ne t'énerve pas. Elle sera amenée ici sous sédatifs. Elle ne saura pas où elle est. Tu ne seras pas compromise. Quand le moment viendra de la relâcher, elle sera de nouveau dans les vaps. Tu ne seras mêlée à rien et ce sera cinquante mille dollars faciles dans ta poche.

Lucy flairait l'argent. C'était une chose à laquelle elle ne pouvait résister.

— Tu me dis que cette femme doit être enlevée et cachée dans la salle de flagellation... c'est ça ?

— C'est ça.

— Et tu me proposes vingt-cinq mille par semaine pour la loger ici ?

— De l'argent facile, Lucy, répéta Lucan avec son sourire charmeur. Nous trouverons quelqu'un pour s'occuper d'elle, tu n'auras pas de soucis, rien. Tu n'as qu'à fermer la salle de flagellation et toucher cinquante jolis sacs.

— Le kidnapping est un délit fédéral, déclara Lucy. Non ! Adresse-toi ailleurs. Fous le camp, Lucky. Tu me fais perdre mon temps.

— Il n'y aura pas de bavures. Cette femme est cinglée. Le mari racontera qu'elle est en clinique. Il n'y aura pas de flics ni de fédés. Allez, Lucy ! Fais ton prix !

— Qui est cette femme ?

— Ne me le demande pas. Je n'en sais rien et je m'en fous. Je ne suis qu'un intermédiaire. Quel est ton prix ?

Lucy réfléchit. Il y eut un long silence.

— Deux semaines seulement, tu dis ? demanda-t-elle, en regardant Lucan, les yeux durs.

— Pas plus et absolument sans risque, Lucy. Quel est ton prix ?

— Pour un truc aussi risqué, ce sera deux cent mille, répliqua-t-elle. Pour cette somme, je te loue la salle de flagellation pour quinze jours.

— C'est de la folie ! s'exclama Lucan. J'aurais pu facilement trouver un autre endroit, mais j'ai

voulu te faire une fleur. Ecoute, disons trente par semaine. Ça te va ?

Et le marchandage commença. Au bout de vingt minutes, Lucan, maintenant en sueur, finit par accepter de payer cent mille dollars par semaine avec un acompte de dix mille. Comme ce n'était pas son argent, il s'en fichait un peu. Il promit à Lucy de lui remettre l'avance le lendemain et elle fut d'accord pour fermer la salle de flagellation à ses clients dès qu'elle aurait reçu la somme.

Plutôt épuisé mais triomphant, Lucan reprit sa voiture et retourna tout de suite au Star Motel.

Le hasard avait voulu que Lepski, assis dans sa voiture et songeant sombrement à Carroll, voie passer Lucan dans sa Mercédès de location. Comme il le détestait, il le suivit.

Il fut surpris de voir Lucan entrer chez Lucy Loveheart. Il attendit et le vit repartir. Il se demanda ce qu'un gigolo comme Lucan pouvait manigancer dans le bordel de Lucy.

CHAPITRE VI

En quittant Kling, Jamison reprit la route et se dirigea vers la ville. La circulation dense l'irrita. Il avait besoin de s'arrêter pour réfléchir alors, à la prochaine aire de stationnement, il se gara et coupa le contact. Bien carré sur son siège, il alluma une cigarette.

Une bombe !

Ce Kling était un vrai professionnel ! Qui, à part un homme expérimenté, aurait pensé à une solution aussi ingénieuse ?

Il hocha la tête. Une idée très habile ! Personne ne le soupçonnerait. A 8 h 30 du matin, à la fin de la messe, il y aurait très peu de monde passant devant l'église. Kling était un professionnel. Il saurait certainement se déguiser et s'assurer que personne ne le verrait jeter la bombe.

Pas un instant Jamison ne songea aux personnes qui seraient tuées alors qu'elles se trouveraient sur le parvis de l'église, pour serrer des mains et écouter les paroles du prêtre.

Il pensa à Kling. Cette figure maigre, maléfique ! Jamison était certain que, vu la somme proposée, Kling le débarrasserait de Shannon.

Vendredi matin, il serait libre ! Il téléphonerait à Tarnia à Rome pour lui annoncer avec ménagements que Shannon n'était plus. Il lui parlerait du choc terrible qu'il éprouvait, de l'horreur de cet odieux attentat dont Shannon avait été la victime.

En réfléchissant, et avec le recul, il regrettait de ne pas avoir fait appel bien plus tôt à un tueur à gages. Dans un mois, il aurait cinquante ans ; ce n'était pas le meilleur âge pour fonder une famille mais mieux valait tard que jamais.

Vendredi !

Il se dit alors qu'il devrait patienter quarante-huit heures, avant que Kling passe à l'action.

L'idée de passer ces longues heures de tension sous le même toit que Shannon, en sachant qu'elle serait morte vendredi, devint intolérable.

Non !

Il décida de prendre l'avion pour New York, sous prétexte d'une affaire urgente. C'était la solution, se dit-il. Il serait à son bureau de New York quand la bombe exploserait. Il reviendrait précipitamment à Paradise City, mais pendant ce laps de temps, la police aurait emporté les restes. Il espérait qu'il n'aurait pas à identifier Shannon, déchiquetée par l'explosion. Il reviendrait en mari éploré.

Il consulta sa montre. Il était un peu plus de 13 heures. Il y avait un vol Miami-New York à 15 h 30. Il redémarra et conduisit à vive allure jusqu'à sa villa.

En y arrivant, il vit Conklin qui époussetait la Rolls.

— Vous me conduirez à l'aéroport dans une

demi-heure, aboya-t-il. Ensuite, retournez cette voiture chez Hertz.

En entrant dans le vestibule, il trouva Smyth qui l'attendait.

— Faites ma valise. Pas de smoking, dit-il sèchement. Je pars pour New York. Je serai absent jusqu'à vendredi après-midi.

Il entra dans son bureau.

— Et pour le déjeuner, monsieur? demanda Smyth.

— Rien! Je pars dans une demi-heure! grommela Jamison et il claqua la porte.

Il avait effectivement quelques affaires sans importance qu'il pourrait discuter avec ses directeurs. Ce serait une excuse pour interrompre ses vacances. Il prit les dossiers dans son tiroir et les rangea dans sa serviette. Il ne pensait qu'à Tarnia, là-bas à Rome. La mère de son futur fils! Il mourait d'envie de lui téléphoner, de lui dire que vendredi il lui serait possible de l'épouser, mais ce serait trop dangereux. Il devait maîtriser son impatience. Quand Shannon serait morte... alors ce serait le moment!

Un coup à la porte lui fit lever la tête, les sourcils froncés. Shannon entra et referma derrière elle.

La dernière personne qu'il voulait voir! En la regardant, il devait s'avouer qu'elle était belle, et il éprouva un curieux pincement au cœur à la pensée que cette femme superbe serait déchiquetée vendredi matin.

— Ah, Shannon, marmonna-t-il en se forçant à sourire.

— Je voudrais te parler. Est-ce que je te dérange ?

Il leva les bras au ciel, feignant la contrariété.

— Hélas oui. J'ai une fusion avec une autre société qui va se faire, et je dois partir immédiatement pour New York. (Il fut irrité d'entendre sa voix soudain voilée.) Je regrette, Shannon. J'ai beaucoup de choses en tête.

— Moi aussi, dit-elle calmement.

Elle ne s'avança pas plus loin dans la pièce mais resta sur le seuil, en le regardant bien en face.

— Je veux en parler avec toi. J'ai décidé que nous ne pouvons pas continuer à vivre comme ça. Je veux une séparation légale.

Il la dévisagea froidement. Une séparation ? Eh bien oui, ils seraient séparés à jamais vendredi matin, mais pas comme elle le croyait.

Vendredi, cette femme qu'il avait épousée, qui réclamait une séparation légale, serait morte !

— Je dois partir, dit-il en se levant. Nous parlerons de ça vendredi soir. Je te réserverais ma soirée. Nous dînerons ensemble ici et nous envisagerons l'avenir. Tu voudras savoir comment tu vivras si tu me quittes, n'est-ce pas ?

Elle l'observa pendant un long moment gênant, et Jamison fut atterré de sentir son cœur palpiter et ses mains devenir moites.

Il se disait : il n'y aura pas de dîner, pas de conversation. Vendredi matin, tu n'auras plus de projets d'avenir à discuter avec moi.

— Très bien, Sherman, à vendredi soir, dit-elle. Je ne veux pas te retenir.

Et, tournant les talons, elle sortit de la pièce.

Jamison prit son mouchoir et s'essuya les mains.

Smyth frappa, puis entra.

— La Rolls est avancée, monsieur. Votre valise est prête.

Jamison dut faire un effort pour se secouer. Il s'aperçut qu'il chancelait un peu, en passant devant Smyth. Il espéra qu'il n'allait pas avoir de nouveaux ennuis cardiaques, un état qui, d'après les médecins, n'était dû qu'au surmenage. Cette dernière rencontre irrévocable avec Shannon, alors qu'il savait qu'elle serait bientôt morte, avait produit un plus gros choc qu'il n'aurait cru sur ses nerfs d'acier.

Il s'arrêta un instant sur le seuil, carra ses épaules et descendit les marches de marbre vers la Rolls.

Lucan trouva Kling allongé au soleil devant son bungalow. Il était 18 heures.

Kling leva une main quand Lucan, tout souriant, se jeta sur une chaise longue à côté de lui.

— Tu as arrangé ça, Lucky ?

Lucan avait reçu les cinq mille dollars de Jamison, plus cinq mille autres de Kling, pour verser l'acompte à Lucy. Il l'avait vue, lui avait remis l'argent et elle lui avait donné la clef de la salle de flagellation.

— Pas de problèmes, Ernie, dit-il en tendant la clef à Kling. Ça y est. J'ai fait mon boulot. Maintenant, c'est à vous. Vous avez la chambre pour deux semaines. Quand allez-vous payer Lucy ?

— Te tracasse pas pour ça. J'arrangerai tout,

dit King en souriant. Je suis un drôle de petit débrouillard.

Lucan s'alarma.

— Ernie, pour l'amour du ciel, n'essayez pas de faire une entourloupe à Lucy. Elle est intraitable et elle a une énorme influence dans ce patelin. Vous ne comptez pas...

— Ah, calme-toi, Lucky. Elle aura son argent.

— Et le mien ? demanda Lucan en se redressant. Vous avez ouvert mon compte en Suisse ?

Kling fit tomber la cendre de sa cigarette d'une chiquenaude.

— Nous n'avons pas encore la rançon, pas vrai ?

— Mais vous vous en occuperez ?

— Mais oui. T'en fais pas. Tu as presque à portée de la main un demi-million de dollars. Ça devrait t'aider à faire de beaux rêves.

— Presque ? glapit Lucan. Qu'est-ce que ça veut dire ? Il était convenu que, dès que j'aurais trouvé une maison sûre, je toucherais l'argent. Qu'est-ce que c'est que ce « presque » ?

— Ecoute, Lucky, d'abord, il faut que j'examine la boîte. (Kling regarda attentivement la clef que Lucan lui avait donnée.) J'ai une femme sans connaissance sur les bras. Il faut que je la monte dans cet appartement et il faut que ce soit fait en vitesse et sans histoires. (Il se leva.) Alors nous allons tous les deux jeter un coup d'œil là-bas. Je veux connaître les lieux.

— Il n'y a pas de problème, assura Lucan qui commençait à transpirer. Il y a un garage souterrain. Vous y entrez en voiture. Vous verrez un ascenseur sur votre gauche. Vous montez au

dernier étage. Vous avez la clef. Personne ne vous verra. C'est tout, Ernie.

— Ça me paraît épatant. Bon, on va aller examiner tout ça, hein ?

Une heure plus tard, Kling, satisfait de sa visite, claqua l'épaule de Lucan.

— Ça va, Lucky. Tu as bien travaillé. Maintenant reste dans le coin. J'aurai peut-être besoin de toi. Il faut que je puisse te joindre.

Sur ce, il entra dans son bungalow et ferma la porte.

Ng attendait. Il entra dans le living-room.

— J'ai préparé des langoustines au curry et une salade mélangée pour dîner, monsieur. Est-ce que cela vous plaira ?

— Epatant. (Kling se jeta dans un fauteuil.) Apporte-moi à boire.

Quand Ng lui eut servi un scotch, Kling l'observa.

— Est-ce que tu es capable d'emprunter une voiture, petit ?

— Vous voulez dire voler une voiture, monsieur ?

— Ouais.

— Pas de problème, monsieur.

— Bien. Demain matin à six heures, je veux que tu te procures une voiture et que tu l'amènes ici. Prends-la dans un parking de nuit. Tous les deux, nous nous occuperons de l'enlèvement. Ce sera du nougat. La bonne femme va à l'église à sept heures et demie. Il faut l'intercepter au moment où elle part de chez elle. (Kling but une gorgée.) Tu t'occuperas d'elle. Je veux qu'elle ait perdu connaissance. Tu peux arranger ça, petit ?

Ng hochâ la tôte.

— Oui, monsieur. Pas de problème.

Kling éclata de rire.

— Tu m'épateras toujours, petit. Rien n'est un problème pour toi, hein ?

Ng le regarda, l'air ahuri.

— Ça devrait en poser, monsieur ?

— Ça va, laisse tomber, va. Si on mangeait ? Ça sent bon.

Cinq minutes plus tard, le tueur et son esclave se régalaient d'un grand plat de langoustines au curry avec du riz, des bananes frites et des piments rouges.

— Petit, comme cuisinier tu es un chef ! déclara Kling, la bouche pleine.

— Merci, monsieur.

— Ça te plairait d'avoir un demi-million de dollars ? demanda brusquement Kling.

Ng s'immobilisa, la fourchette en l'air, et regarda Kling.

— Un demi-million de dollars ? Qui a besoin de tant d'argent ?

Kling mangea encore quelques bouchées.

— L'argent paye un tas de choses agréables, petit. Avec un demi-million sous ton chandail, tu pourrais vivre bien, tu n'aurais pas besoin de travailler pour moi comme un esclave, tu pourrais avoir des filles, faire la bringue.

Ng fit une petite grimace.

— Je n'aimerais pas ça, monsieur. Si vous m'offrez tout cet argent, je vous remercie, mais je n'en ai pas besoin. Je veux rester avec vous. Je n'ai pas besoin d'argent.

Quel numéro ! pensa Kling.

— Et ta mère, petit ?

— Peut-être, si vous me donniez dans les trois mille dollars, je pourrais lui offrir plus de confort, mais pas plus. (Ng passa une main dans ses épais cheveux noirs.) Ma mère n'est pas commode, monsieur. Elle croit que je suis valet de chambre, que je travaille pour vous. (Il leva les yeux et regarda franchement Kling.) Et c'est ce que je suis. Je veux qu'elle en soit bien sûre, monsieur. Je peux lui dire que vous avez gagné gros au jeu et que vous avez tenu à me donner trois mille dollars, alors je les lui apporte. Ça, elle l'acceptera. Elle est difficile.

Kling haussa les épaules et se repoussa de la table.

— C'est bon, petit. C'était un dîner excellent. Demain à six heures, je veux une voiture ici. Nous irons à la villa de Jamison et nous enlèverons sa femme. Tu as compris ?

— Naturellement, monsieur, dit Ng et il commença à desservir pendant que Kling allait allumer la télévision.

En arrivant à l'aéroport Kennedy, Jamison prit un taxi pour se faire conduire au Waldorf-Astoria où il fut accueilli avec des courbettes et des sourires.

Pendant le vol, il avait décidé de ne pas retourner à son appartement new-yorkais, bien qu'il y eût là des domestiques pour s'occuper de lui. L'appartement contenait trop de souvenirs de Shannon, qui en avait fait une des demeures les

plus luxueuses et les plus confortables où il avait jamais vécu.

Il était trop tard maintenant pour aller au bureau. Il comptait y faire un saut dans la matinée, avant de retourner à Paradise City.

Assis dans l'agréable petit salon de l'appartement du palace, il savoura le martini-vodka qu'il avait fait monter. Il pensa à Tarnia. Il avait une envie irrésistible de lui parler. Jetant un coup d'œil à sa montre, il calcula qu'il devait être une heure du matin à Rome. Elle serait couchée, certainement, mais heureuse d'entendre sa voix, il en était sûr.

Il décrocha et demanda à la standardiste de le mettre en communication avec Miss Tarnia Lawrence, à l'hôtel Excelsior de Rome.

Les vingt minutes d'attente lui usèrent les nerfs. Enfin, la standardiste lui apprit que Miss Lawrence avait quitté l'hôtel ce matin, sans laisser d'adresse.

Jamisson raccrocha brutalement, convulsé de rage et de dépit.

Que se passait-il ? Où était-elle ? Puis il se souvint que ce foutu couturier avait proposé à Tarnia de lui prêter un appartement. Elle avait dû s'y installer.

Il acheva son verre et s'en versa un autre avec l'énorme shaker. De nouveau, il regarda sa montre. Il était 19 heures. Dans moins de quatorze heures, Shannon serait morte et il serait libre !

Puis il se dit que, dès que la bombe aurait explosé, la police, Smyth, ses amis chercheraient à le joindre. Il faudrait un peu de temps avant que la nouvelle fasse la une des journaux.

Il décrocha vivement et donna à la standardiste le numéro de sa villa de Paradise City. Au bout de quelques minutes, il entendit la voix de Smyth.

— Ici, le domicile de M. Jamison.

— Pas de messages pour moi ? aboya Jamison.

— Non, monsieur.

— Je passe la nuit au Waldorf Astoria. Je rentrerai par le vol de seize heures. Dites à Conklin de m'attendre à l'aéroport.

— Certainement, monsieur.

— Nous dînerons à la maison, Smyth. Préparez un bon repas. Madame est là ?

— Non, monsieur. Elle est sortie il y a une demi-heure. Je crois qu'elle est allée à un concert.

Dieu soit loué ! pensa Jamison. Avoir à parler à Shannon, ce serait trop pour ses nerfs à vif.

— Si c'est nécessaire, vous pouvez me joindre à l'hôtel jusqu'à neuf heures trente, demain matin. Ensuite à mon bureau.

— Bien, monsieur.

Jamison raccrocha.

Et voilà, se dit-il. Maintenant, qu'allait-il faire ? Il songea à ces heures éprouvantes à passer. Le club ? L'idée de bavarder avec ses nombreux amis alors que ce drame était suspendu au-dessus de sa tête lui parut impossible. Un film ? Une fille ? Impossible !

Il était certain que si seulement il pouvait parler à Tarnia, il arriverait à se détendre. Il se promit de rechercher dès le lendemain son numéro de téléphone.

Quittant le fauteuil, il se mit à arpenter la pièce. Demain à huit heures et demie ! encore douze heures !

Il se souvint qu'il n'avait pas déjeuné et, malgré son manque d'appétit, il téléphona et commanda des sandwiches au poulet et un autre shaker de cocktails. Marchant toujours de long en large, il pensa à Tarnia jusqu'au moment où le garçon apporta la collation et la boisson. Il s'en servit un et mangea deux sandwiches. Alors qu'il faisait les cent pas, une idée lui vint qui le figea.

Et si Tarnia avait changé d'avis et ne voulait plus renoncer à sa carrière pour l'épouser ? Si ce couturier l'avait persuadée de rester à Rome ? Cette pensée provoqua des sueurs froides. Il se rappela le manque d'enthousiasme de Tarnia quand elle avait dit que, le divorce une fois prononcé, elle deviendrait sa femme. L'avait-il imaginé ? Non ! Ce genre de réflexions était stupide et dangereux ! Il était certain qu'elle l'aimait, qu'elle voulait lui donner des enfants !

Si je dois passer la nuit dans cet état, je vais devenir fou, se dit-il.

Un somnifère !

C'était la solution ! L'oubli jusqu'au matin, ou Smyth ou la police lui annoncerait que Shannon n'était plus et qu'il était libre.

En se forçant à faire le vide dans son esprit, il se déshabilla, prit une douche chaude, puis quatre comprimés de somnifère qu'il emportait toujours en voyage. Sa dose normale était un seul comprimé, mais il voulait être sûr de dormir toute la nuit. Il se coucha et éteignit la lampe.

Dans le noir, son esprit se remit au travail. Et si la tentation de poursuivre sa brillante carrière était trop forte pour Tarnia ? Il était tellement plus vieux qu'elle ! Si elle rencontrait un homme de son

âge, qui l'intéresserait, qui aurait les mêmes talents ? Et si... et si...

Le somnifère prit la relève, et il sombra dans un lourd sommeil sans rêves.

La sonnerie insistante du téléphone près du lit réveilla Jamison. Pendant quelques secondes, il ne sut pas où il était, puis son esprit acéré comme un rasoir se mit en marche. Il regarda sa pendulette de voyage. Il était 8 h 55.

Ça y était ! C'était la nouvelle qu'il rêvait d'entendre ! Shannon était morte et il était libre !

Il rejeta les couvertures, posa les pieds par terre et décrocha précipitamment.

— Votre maître d'hôtel, monsieur Jamison, demande à vous parler, dit la standardiste de l'hôtel. J'espère que je ne vous réveille pas ?

Dieu ! L'obséquiosité de ces abrutis, envers ceux qui ont de l'argent ! pensa Jamison et il dit brutalement :

— Passez-le moi !

Un déclic, puis Smyth :

— Monsieur Jamison ?

— Oui, oui. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Monsieur Jamison, j'ai une très mauvaise nouvelle à vous annoncer, dit Smyth, et Jamison perçut le tremblement de sa voix.

— Quoi ? aboya-t-il, en pensant : « Enfin, je suis libre d'épouser Tarnia ! »

— Je crains que madame ait été enlevée, dit Smyth. Cela en a bien l'air, hélas !

Le cœur de Jamison manqua un battement, puis se mit à palpiter follement. *Enlevée !* Qu'est-ce que radotait ce vieux crétin ? Ou alors, il essayait de prendre des précautions, d'annoncer avec

ménagements que Shannon avait été déchiquetée par une bombe.

— Enlevée ? hurla-t-il. Qu'est-ce que vous racontez ?

— Peut-être, monsieur, devrais-je vous dire ce qui s'est passé.

— Eh bien dites-le, nom de Dieu !

— Voilà, monsieur. Madame est partie pour l'église à son heure habituelle. Conklin l'a vue engager sa voiture dans l'allée, jusqu'à ce qu'il la perde de vue au tournant. A huit heures et demie, il est descendu par l'allée et il a trouvé la voiture de madame arrêtée au beau milieu, près du portail qui était fermé, mais elle n'était pas dans l'auto. Conklin m'a téléphoné du pavillon de garde et je l'ai rejoint immédiatement. J'ai trouvé une feuille de papier sous un des essuie-glaces.

— Et alors ? gronda Jamison.

— Sur ce papier, monsieur, il y avait un message dactylographié. Je l'ai là, dit Smyth d'une voix enrouée.

— Et alors ? Alors, bon Dieu ?

— Je vous le lis, monsieur : « Jamison, votre femme a été kidnappée. Si vous voulez la revoir vivante, ne prévenez pas la police et ne faites pas le malin avant d'avoir de nos nouvelles ce soir à huit heures. » C'est tout, monsieur.

Au cours de sa longue vie, Jamison avait affronté bien des situations délicates. Son esprit, bien entraîné depuis le temps, était en mesure de faire face à toutes les urgences.

— Bien, Smyth, dit-il avec autorité. Ne faites rien ! Compris ? Rentrez la voiture au garage et attendez mon arrivée. (Il avait si souvent fait la

navette entre Miami et New York qu'il connaissait les horaires par cœur.) Je vais prendre le vol de onze heures trente. Dites à Conklin de venir me chercher à l'aéroport.

Il raccrocha. Ce serait une course contre la montre pour attraper ce vol. Sans prendre la peine de se raser ou de passer sous la douche, il s'habilla en toute hâte, en refusant de penser à ce qui était arrivé. Ce fut seulement une fois assis dans l'avion, après le décollage, qu'il examina la situation.

Un coup fourré !

Il comprit qu'il s'était fait avoir. Ses poings se crispèrent. Voilà ce que c'est, pensa-t-il, de traiter avec un bandit de la Mafia ! Kidnappée ! Alors maintenant, le prix serait colossal ! Ma foi, se dit-il, j'ai tout l'argent du monde et je paierai, à condition d'être sûr d'être délivré de Shannon. N'importe quelle somme vaudrait bien ma liberté.

L'hôtesse lui apporta du café. Tandis qu'il le buvait, sa figure carrée et dure se fendit d'un sourire inquietant.

Jamison, se dit-il, tu as été berné. Comme un con, tu as baissé ta garde et tu as pris un direct au menton mais tu n'es pas K.O.

Il se rappela un dicton si souvent cité par son père : *Rira bien qui rira le dernier*. Très bien, M. Kling, pensa-t-il, je vous aurai et j'aurai ce sale con de Lucan. D'abord, je dois examiner comment se présente l'affaire. Je ne suis pas Sherman Jamison pour rien !

Il pensa ensuite à Tarnia. Il ne lui passerait pas de coup de téléphone pour lui annoncer qu'il était libre. Il songea au billet que Kling avait laissé sur

la voiture. *Si vous voulez la revoir vivante, ne prévenez pas la police.* La dernière chose qu'il voulait, c'était revoir Shannon vivante ! Malgré tout, il ne devait pas avertir la police. Il fallait d'abord savoir quelle rançon exigeait Kling. Il pensa à Smyth et Conklin. Il faudrait les convaincre qu'il savait ce qu'il faisait. Ils étaient stupides mais dévoués à Shannon ; malgré tout, il était certain de pouvoir les impressionner.

Il but encore du café et se détendit, son esprit au travail tandis que l'avion le ramenait à Miami.

Lepski était à son bureau, un œil sur la pendule. Dans dix minutes, il aurait fini son service et rentrerait chez lui. Il avait promis à Carroll de l'emmener au cinéma et ensuite au restaurant. Pourquoi les femmes veulent voir des films idiots et dîner dehors alors qu'on est si bien chez soi, ça le dépassait, mais elles sont comme ça.

Il feuilletait un album de bandes dessinées, après une journée morne sans incidents, quand son téléphone sonna.

A contrecœur, Lepski décrocha.

— C'est Charlie. J'ai là un gosse qui veut voir le meilleur inspecteur de la police, alors j'ai pensé à vous. (Charlie Tanner était le sergent d'écrou dont le travail consistait à filtrer toutes les demandes suivant leur importance, et aussi à fournir du café chaud à Beigler.) Vous voulez le voir ?

Lepski consulta sa montre. Son heure de sortie était proche : 18 heures.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il dit qu'il a une importante déclaration à

faire mais il ne veut s'adresser qu'au meilleur inspecteur de la police en personne. (Il y eut au bout du fil un drôle de gargouillis alors que Charlie Tanner étouffait un rire.) Je vous l'envoie ?

— Qu'est-ce que vous avez à ricaner, Charlie ? gronda Lepski. Si ce gosse veut parler au meilleur inspecteur de la police, eh bien, faites-le monter, bon Dieu !

Et Lepski raccrocha brutalement.

Le gamin qui s'approcha du bureau de Lepski avait une dizaine d'années, il était excessivement gros, bien habillé, avec une figure lunaire ornée d'épaisses lunettes.

— C'est vous, monsieur Lepski ? demanda-t-il avec une surprenante assurance.

— C'est moi, répliqua Lepski en repoussant son chapeau sur sa nuque.

Au bureau il gardait toujours son chapeau, pensant que ça lui donnait l'allure d'un dur de cinéma.

— Le poulet d'en bas dit que vous êtes le meilleur inspecteur de la police. C'est vrai ? demanda le gros garçon.

Lepski sourit avec satisfaction.

— C'est la vérité, fiston. Et alors ?

— Je veux faire une déposition sur un délit grave.

— Sans blague ? Ecoute, petit, j'ai du travail. Qu'est-ce que tu appelles un délit grave ?

— Un kidnapping.

Lepski ouvrit des yeux ronds.

— Un kidnapping ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est un délit grave, pas vrai ?

— Bien sûr. Un kidnapping, hein ? (Lepski souleva son chapeau, se gratta la tête et le replaça.) Ecoute un peu, fiston, si tu me fais perdre mon temps, il pourrait t'arriver des bricoles. C'est sérieux ou bien tu cherches à faire le malin ?

Le gros garçon considéra Lepski d'un air blasé.

— Vous voulez ma déposition, oui ou non ? Faut que je rentre à la maison pour dîner. Si je suis en retard, mon père va râler. S'il y a une chose que je déteste plus que tout, c'est quand mon père pique sa crise.

— D'accord. Assieds-toi et raconte, dit Lepski en repoussant son chapeau encore plus en arrière. Qui a été kidnappé, quand et où ?

Le gros gamin regarda autour de lui, tira une chaise, y posa son épaisse carcasse et plaqua ses mains boudinées sur ses énormes cuisses.

— Pour gagner du temps, est-ce que vous ne devriez pas prendre un formulaire, savoir qui je suis, où j'habite et ensuite prendre ma déposition ?

Lepski fit un bruit de scie circulaire butant sur un nœud du bois.

— Mon père fait des bruits comme ça, dit le gosse. Il a des problèmes digestifs.

— Ouais, grogna Lepski en prenant un bloc dans son tiroir. C'est bon, fiston. Comment tu t'appelles ?

— Frederick Whitelaw et je vous serais reconnaissant de ne pas m'appeler fiston. Mes amis m'appellent Bouffi mais vous n'êtes pas mon ami.

Lepski commença à tambouriner sur son bureau.

— C'est vrai. Freddy Whitelaw, hein ?

— Oui. Mon père est Hubert Whitelaw qui possède la chaîne de self-services Whitelaw, dit le gamin d'un ton suffisant.

Lepski dressa l'oreille. Hubert Whitelaw était un des personnages les plus importants de Paradise City.

— Bon, dit-il et il écrivit sur son bloc. Tu habites Villa Verbena, dans Ocean Road, pas vrai ?

— C'est là que j'habite.

Lepski nota l'adresse.

— Bien. Alors, ce kidnapping ?

Le gros garçon fourra un index dans sa narine droite, farfouilla mais ne trouva rien d'intéressant.

— J'observe les oiseaux, monsieur Lepski.

— Les oiseaux, hein ?

— Oui. Tous les matins à sept heures, je grimpe dans un arbre de notre jardin. J'y ai construit un petit affût et j'observe les oiseaux. J'en vois de toutes sortes, des moqueurs, des cardinaux, des bouvreuils, des...

— Ça va, ça va, interrompit Lepski. Je connais. Alors, cette histoire de kidnapping ?

— Ce matin, quelques minutes avant huit heures, j'étais dans mon affût et j'ai vu enlever M^{me} Sherman Jamison.

Lepski réagit comme si un tisonnier rougi à blanc lui piquait les fesses.

— M^{me} Sherman Jamison ? glapit-il en se levant à demi.

Le gamin obèse hocha la tête avec satisfaction.

— C'est ça. Ils habitent en face de chez nous.

Des snobs. J'en ai rien à foutre. Ils sont trop riches.

— Tu as vu enlever M^{me} Sherman Jamison ce matin à huit heures ? demanda Lepski en articulant lentement et distinctement.

— C'est exact.

— Comment sais-tu que c'est un kidnapping ? Ecoute, Freddy, si c'est une blague, tu vas t'en mordre les doigts !

Le gosse enfonça son index dans sa narine gauche et n'y trouva toujours rien d'intéressant.

— Je ne peux pas faire mieux que de vous le dire, pas ?

L'esprit de Lepski se mit à cavalier. La femme de Sherman Jamison ! Kidnappée ! Bon Dieu ! Voilà qui flanquerait un pavé dans la mare de Paradise City !

— D'accord, Freddy. Alors comment ça s'est passé ?

— J'étais dans mon affût. En regardant de l'autre côté de la rue, j'ai vu une voiture s'arrêter juste devant le portail des Jamison. Un type est descendu et a soulevé le capot, comme s'il était en panne. Ça m'a intéressé, alors j'ai observé. (Le gamin regarda Lepski.) Vous notez tout ça ?

— Pas encore, répondit Lepski en se maîtrisant. Continue.

Le gros garçon haussa les épaules.

— Bon. Et puis j'ai vu M^{me} Jamison arriver au portail en voiture. Elle va toujours à la messe à cette heure-là. Comme l'autre auto bloquait le portail, elle est descendue et elle s'est approchée du conducteur pour lui demander, je suppose, de déplacer sa voiture. Pendant qu'ils causaient, un

petit type est sorti de la bagnole en panne et a saisi M^{me} Jamison à la gorge. Elle s'est écroulée. Le petit type l'a portée dans la voiture en panne, l'a jetée à l'arrière et ils sont repartis en trombe. Ça a duré moins de trente secondes.

— Bien. D'après toi, il n'était pas encore huit heures du matin. Et voilà que tu viens rapporter cet incident à dix-huit heures. Dix heures plus tard.

Le gosse hocha la tête.

— Oui. Je passais un examen important. Je ne pouvais pas venir plus tôt. J'ai passé toute la journée dans la salle d'examen, et puis il a fallu que je vienne ici à pied.

Lepski réprima un reniflement.

— C'est bon, Freddy. Les examens sont plus importants pour toi que les enlèvements, hein ?

— Et comment ! Il faut que je pense à mon avenir.

— Ouais, je vois. Alors tu as vu deux hommes enlever M^{me} Jamison. Parle-moi de ces types.

— J'étais dans mon affût. Ce n'était pas facile de bien les voir. Ça s'est passé vite. L'un était grand et maigre, l'autre petit et mince. Ils avaient tous deux des grands chapeaux de soleil alors je n'ai pas vu leur figure. Je regardais d'en haut, mais j'ai pu relever le numéro de leur voiture.

— Très astucieux de ta part. Quel numéro ?

— P.C. 766880.

— Bouge pas une minute, dit Lepski, puis il décrocha son téléphone. Charlie ?

— Qui voulez-vous que ce soit ? grogna Tanner.

— Vérifiez le numéro d'immatriculation P.C. 766880 en vitesse !

— Ça me dit quelque chose, ce numéro-là. Quittez pas.

Lepski pianota sur le bureau en attendant, puis Tanner annonça :

— Le vol de cette voiture a été signalé ce matin de bonne heure.

— A qui elle appartient ?

— Au révérend Owen.

— On l'a retrouvée ?

— Pas encore.

— Bon, Charlie, lancez une alerte d'urgence. Nous voulons retrouver cette voiture et quand on l'aura, il faut la passer au crible pour les empreintes. Elle pourrait avoir servi à un enlèvement. D'accord ?

— Enfin, ça bouge un peu, dit Tanner. Comptez sur moi.

Le gamin écoutait tout ça avec approbation.

— C'est sûr que vous êtes le meilleur inspecteur de la police. Je peux partir, maintenant ? Je vais être en retard pour dîner.

— Il va falloir que tu restes encore un peu, Freddy. Tu veux téléphoner à tes parents ?

— Je ferais bien, probable.

— Bon. Maintenant écoute bien, Freddy, si c'est un kidnapping, ne dis surtout rien. Compris ? Raconte à ton papa que tu as rencontré des copains et que tu ne rentres pas.

Le gosse obèse fronça les sourcils.

— Et mon dîner ? J'ai faim, moi.

— Je vais arranger ça, dit Lepski en maîtrisant son impatience. Qu'est-ce que tu dirais d'un bon

croque-monsieur ? Je vais demander à quelqu'un de te l'apporter.

— Je préférerais un double hamburger avec plein d'oignons.

Lepski sentit monter sa tension. Il arracha le combiné de sa fourche.

— Charlie ! Faites monter un double hamburger avec plein d'oignons et pour l'amour du ciel, n'en faites pas un drame ! ordonna-t-il et il raccrocha avec rage.

Pendant que le gosse téléphonait chez lui et expliquait qu'il ne rentrerait pas dîner, Lepski l'écouta, prêt à lui arracher l'appareil s'il disait un mot de travers, mais son numéro fut très convaincant. Quand il raccrocha, il dit un peu tristement.

— Ma maman s'en fout un peu. Mon papa encore plus.

— C'est la vie, Freddy, dit Lepski, soudain pris de compassion pour ce même adipeux. Maintenant, au boulot.

Lepski écouta le signalement des deux ravisseurs : un en costume blanc, l'autre en tee-shirt et pantalon vert foncé. Freddy ne pouvait en dire plus.

M^{me} Sherman Jamison, la femme de l'homme le plus riche et le plus puissant de la ville, kidnappée ! Il fallait alerter le F.B.I. mais, avant, le chef de la police Terrell, qui devait être en train de soigner ses roses dans son jardin. Et puis Beigler devait être prévenu. Il regarda avec un peu de méfiance ce gros gamin. Si ce gosse lui montait un bateau ? Mais non, il ne le pensait pas.

— Ecoute, Freddy, tu es bien sûr que tout ça c'est la vérité ?

— Puisque je vous le dis ! répliqua le gosse d'un ton agacé. Vous n'êtes pas forcé de me croire. Où est ce hamburger ? J'ai faim.

Lepski respira profondément et décrocha le téléphone. En quelques minutes, il fit un rapport à Terrell.

— J'arrive tout de suite, dit le chef. Gardez le gamin avec vous.

Un agent en tenue entra dans la salle, portant un sac en plastique.

— C'est ici que quelqu'un veut un hamburger avec des oignons ? demanda-t-il d'un air vexé.

— Donne-le-lui ! gronda Lepski en montrant le gosse. Et efface cet air idiot de ta gueule d'abruti !

L'agent laissa tomber le sac sur les genoux de Freddy, et battit précipitamment en retraite.

Lepski téléphona à Beigler, sachant qu'il devait être en train de boire son café en regardant les émissions sportives à la télévision.

La nouvelle que lui communiqua Lepsky le fit gémir de détresse.

— J'arrive. Le chef est au courant ?

— Il est en chemin.

Le gros gamin commençait à attaquer un des hamburgers.

Lepski se souvint subitement que Carroll l'attendait, pour qu'il l'emmène au cinéma et au restaurant. Il consulta sa montre et gémit à son tour. Décrochant vivement, il appela Charlie Tanner.

— Charlie ! Téléphonnez à Carroll et dites-lui que j'ai une affaire urgente, que je ne pourrai pas sortir avec elle ce soir. Appelez-la tout de suite !

— Pas moi ! protesta Tanner qui ne connaissait

que trop le caractère explosif de Carroll. Je ne tiens pas à avoir mon tympan droit percé. Appelez-la vous-même.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit ! hurla Lepski. Téléphonnez-lui ou je vous arracherai le foie !

Et il raccrocha.

Le petit gros, la bouche pleine, approuva.

— Vous êtes vraiment le meilleur inspecteur de la police, monsieur Lepski. Mince ! Vous lui avez pas envoyé dire !

Dix minutes plus tard, Fred Terrell, le chef de la police, un gros homme massif aux cheveux blonds, entra dans la salle. Il emmena le gosse dans son bureau et écouta le récit du kidnapping, en prenant des notes de temps en temps.

— C'est très bien, Freddy, dit-il quand il fut certain que l'enfant n'avait plus rien à lui révéler. Tu as été très utile. Je compte maintenant sur toi pour ne rien dire de tout ça à personne. Quand on a affaire à des ravisseurs, c'est d'une importance capitale de les laisser dans le cirage.

— M. Lepski me l'a dit. D'accord.

— Merci. Veux-tu qu'on te reconduise chez toi dans une voiture de patrouille ?

Le gros gamin secoua la tête.

— Non, merci. Mes parents ne m'attendent pas alors j'e crois que je vais aller faire du patin à roulettes.

— Bonne idée. (Terrell, qui n'avait pas d'enfants, mais les aimait, prit un billet de dix dollars dans son portefeuille.) Si tu allais manger un morceau avant de faire du patin ?

— D'accord, répondit le même, les yeux brillants. Merci.

Quand il fut parti, Terrell fit venir Lepski et Beigler.

— On dirait que nous avons un enlèvement sur les bras, fit-il. Je suis sûr que ce gosse dit la vérité. Ça fait maintenant près de onze heures que M^{me} Jamison a été enlevée. Il y a de fortes chances pour que Jamison ait déjà reçu une demande de rançon. Le fait qu'il ne nous ait pas prévenus indique qu'il y avait une menace et un ordre de ne pas nous contacter. Ça ne veut pas dire que nous resterons les bras croisés. La première chose à faire, c'est d'appeler Jamison pour connaître ses réactions.

Terrell décrocha son téléphone et demanda au standard de lui passer la villa de Jamison.

CHAPITRE VII

A 8 h 30, Ng Vee engagea la voiture volée dans la rampe raide descendant au garage souterrain de Lucy Loveheart.

Kling était à côté de lui. Shannon Jamison, sans connaissance, était allongée sur le plancher à l'arrière, sous une couverture.

— Je vais jeter un coup d'œil, dit Kling quand Ng s'arrêta près de la porte de l'ascenseur.

Il descendit, s'assura qu'il n'y avait personne dans le garage et fit signe à Ng. Il alla rapidement appuyer sur le bouton de l'ascenseur.

— Grouille-toi, petit, dit-il, quand la porte s'ouvrit automatiquement.

Ng ouvrit la portière arrière de la voiture, saisit les chevilles de Shannon et la tira. Puis il la souleva, son bras droit autour du corps inerte, la main gauche sous ses genoux.

— Tu as besoin d'aide, petit ? demanda Kling.

— Oh non, monsieur. Pas de problème.

Ng porta Shannon dans l'ascenseur et s'adossa contre la paroi du fond pendant que Kling entrait et pressait le bouton du dernier étage.

En soutenant Shannon, la figure chatouillée par

les cheveux parfumés de la femme, Ng sentait dans sa main droite son sein rond et ferme et ses cuisses sur sa main gauche ; il éprouva une sensation qu'il n'avait jamais connue.

Au cours de sa vie d'adolescent, il n'avait jamais eu d'argent pour fréquenter des filles. Sa mère l'avait averti qu'elles coûtaient toujours cher, qu'il devait les fuir. Ng n'avait pas eu trop de mal pour cela. Il y avait bien des moments où il ressentait des pulsions sexuelles mais, à cause de son mode de vie et des mises en garde de sa mère, il les avait réprimées et, jusqu'à ce moment, les femmes n'avaient rien signifié pour lui.

La sensation qu'il éprouvait maintenant en serrant contre lui le corps inerte de Shannon lui procurait un plaisir extraordinaire. Ce fut pendant ce trajet de l'ascenseur jusqu'au dernier étage que, à son insu, Ng tomba amoureux de Shannon Jamison.

Kling parlait et Ng devait se forcer pour écouter ce que disait son maître.

— Ça va bien aller, pour elle, petit ? Elle a l'air complètement K.O.

— Oh oui, monsieur, assura Ng. Dans moins de deux heures, elle ira très bien.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Kling s'avança, s'assura que tout était désert, traversa le couloir et, avec la clef que lui avait donnée Lucan, il ouvrit la porte de la salle de flagellation.

— Amène-la ici, petit. Vite.

Tenant étroitement Shannon contre lui, Ng la porta dans la grande chambre luxueusement meublée. Il la déposa avec précaution sur le lit, puis il recula, le cœur battant.

— C'est bon, petit, dit Kling. Reste avec elle. Je vais me débarrasser de la bagnole. Fais le tour de la boîte. Quand elle remontera à la surface, dis-lui qu'elle a été enlevée et qu'elle n'a rien à craindre. Je ne veux pas qu'elle perde la boule. T'as la photo ?

— Oui, monsieur.

— J'ai demandé à Lucky de remplir le réfrigérateur. Elle va passer au moins huit jours ici. Occupe-toi d'elle, petit. Lucky lui a aussi acheté des frusques. Elles sont dans la penderie. Elle a droit au traitement réservé aux hôtes de marque. Jamison risque d'être duraille et je ne voudrais pas qu'elle se plaigne si nous la libérons.

Ng regarda fixement Kling.

— Mais vous allez la libérer ?

— Ça dépend de Jamison. Te casse pas la tête avec ça. Tu peux me laisser faire. (Il remit la clef de l'appartement à Ng.) Enferme-la quand tu pars, et reviens au motel à l'heure du dîner.

— Oui, monsieur.

— Bien. Je vais me débarrasser de la voiture. Prends un taxi pour rentrer au motel. Veille sur elle, petit. Pas de brutalités pour le moment.

— Non, monsieur, dit Ng d'une voix mal assurée.

— Tu es formidable, petit. Je compte sur toi, dit Kling et il quitta l'appartement.

Quand la porte fut fermée, Ng se retourna et contempla Shannon allongée sur le lit. Elle portait une robe blanche très simple et la jupe retroussée révélait ses longues jambes et ses cuisses satinées.

Ng s'approcha et rabattit délicatement le vêtement. Pendant quelques minutes, il la regarda.

Quelle belle femme ! se dit-il et il ressentit de nouveau cette sensation d'amour et de sexe. Il avait l'impression de pouvoir rester là à l'admirer éternellement, mais il fit un effort et se détourna. Dans la petite cuisine, il trouva le réfrigérateur bourré de *Repas Instantanés surgelés*. Il fit une grimace. Dégueulasse, comme bouffe, pensa-t-il. Il trouva un percolateur et deux paquets de café moulu. Passant dans la salle de bains, il vit qu'il y avait des serviettes et des savonnettes.

Il revint dans la chambre et s'assit dans un fauteuil, près du lit. Il observa Shannon et attendit — avec une patience orientale — qu'elle revienne à elle. Et tandis qu'il la contemplait, son amour pour elle grandissait.

Il songea à Kling. Il lui avait demandé s'il libérerait cette femme qui n'avait plus sa connaissance.

Ça dépend de Jamison. Ne te casse pas la tête pour ça. Tu peux me laisser faire.

Il pensa à ce que Kling avait fait pour lui et pour sa mère. Depuis longtemps, il avait compris que le mode de vie de Kling était influencé et gouverné par et pour l'argent.

Ng aspira profondément.

L'argent ? Qu'est-ce que c'était, l'argent ?

Toute sa vie, jusqu'à maintenant, l'argent n'avait rien représenté, sinon lui procurer de quoi manger. Pourtant, l'argent était tout pour Kling.

Ng s'agita un peu.

Est-ce que Kling serait avide d'argent au point de tuer cette belle femme si son mari ne lui donnait pas la somme qu'il exigeait ?

Le ferait-il ? Le pourrait-il ?

Ng contempla de nouveau Shannon. Elle semblait dormir, à présent.

Il se leva et, pour la première fois de sa vie, il entreprit une chose qui fit battre son cœur et brûler son sang dans ses veines.

Il lui souleva doucement la main qu'il baisa.

Quand Kling arriva au motel, Lucan sortit en courant de son bungalow et lui saisit le bras alors qu'il descendait de voiture.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il, la figure en sueur et les yeux fous.

Kling le toisa avec mépris.

— Ah, je t'en prie, calme-toi ! Ça s'est passé comme prévu, comme sur du velours. Elle est maintenant en sécurité chez la marchande de fesses et le gosse s'occupe d'elle.

Lucan en gémit de soulagement.

— Je devenais dingue à force d'attendre, avoua-t-il. Tout aurait pu aller de travers.

— Pas avec moi aux commandes, déclara Kling. Je vois Jamison ce soir et je lui soutire l'argent.

— Et s'il ne veut pas payer ?

Kling ricana.

— Il casquera. Je le tiens à la gorge. Calme-toi, Lucky. Moi, je vais me baigner.

Lucan commença à se détendre.

— Vous voulez vraiment dire que ça va marcher ? J'aurai un demi-million ?

— Tout juste, Lucky. Ça va marcher.

— Vous avez ouvert ce compte en Suisse pour moi ?

Kling gratifia Lucan de son méchant sourire.
— Je ne peux rien faire avant que Jamison ait payé. Tranquillise-toi. J'arrangerai ça.

Puis, repoussant Lucan, il entra dans son bungalow et claqua la porte.

Lucan retourna dans le sien.

Un demi-million de dollars ! pensait-il. Pouvait-il se fier à Kling ? Une fois que l'argent serait en Suisse, il se ferait la malle et quitterait l'Amérique. Il s'installerait probablement à Monte-Carlo. Il arpenta la pièce, en réfléchissant. Bon Dieu ! Comme il aurait voulu partir tout de suite !

Il s'arrêta devant la fenêtre pour regarder Kling, en short de bain, courir vers la mer ; grand, mince, il avait une parfaite aisance.

Il était près de neuf heures. Lucan alla dans la petite cuisine et se fit chauffer du café. Kling disait qu'il ne verrait pas Jamison avant la soirée. En buvant son café, Lucan pensa aux longues heures de la journée. Kling paraissait absolument certain de pouvoir manipuler Jamison. Le pouvait-il ? Jamison était un dur, un salaud sans scrupules.

A ce moment, on frappa à sa porte. Fronçant les sourcils, il posa sa tasse et alla ouvrir. Il fut interloqué de se trouver nez à nez avec le gros Sydney Drysdale à moitié chauve du *Paradise City Herald*. C'était bien la dernière personne au monde qu'il voulait voir !

— Salut, Lucky, dit Drysdale avec son sourire gras et mielleux. Je passais par là, alors j'ai voulu te faire une petite visite.

— Pas de chance, Syd, répondit Lucan, d'une voix tremblante. Je... J'ai un rendez-vous. Une autre fois, hein ?

— Qui est ce grand type maigre avec qui tu causais ?

Lucan sentit la sueur perler sur sa figure.

— Ah, ce gars ? Je ne sais même pas son nom. Il habite à côté.

Drysdale regarda transpirer Lucan.

— Sans blague ? Dis-moi, Lucky, avec M^{me} Sherman Jamison, comment tu t'es débrouillé ?

Si Drysdale lui avait envoyé son poing dans le nez, la réaction de Lucan n'aurait pas été plus évidente. Il recula et sa figure prit un teint cireux.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, marmonna-t-il. A un de ces jours, Syd.

Il essaya de fermer la porte mais l'énorme masse de Drysdale la maintenait ouverte.

— Allez, Lucky, je garderai ça pour moi. Tu l'as déjà baisée ?

— Fous le camp ! glapit Lucan affolé. Fous le camp !

Drysdale sourit.

— Tu me parais un peu nerveux, Lucky. Ça ne te ressemble pas. A bientôt.

Il recula, laissant Lucan claquer sa porte.

D'un pas lourd, il retourna à sa voiture, s'y assit, alluma une cigarette et réfléchit.

Quelque chose se mijote, se dit-il. Ses années d'expérience passées à flairer les scandales faisaient clignoter des voyants rouges dans son esprit malin.

Pourquoi une telle panique chez ce gigolo demeuré ? Pourquoi avait-il réagi si violemment quand le nom de Shannon Jamison avait été cité ?

Qui était ce type aux allures de dur avec qui Lucan causait ?

Des fils épars mais Drysdale était expert dans l'art de les raccorder.

Il démarra et retourna à son bureau.

Jamison arriva à sa villa de Paradise City à 17 h 45. Conklin l'avait accueilli à l'aéroport. Jamison, la figure crispée et dure, était monté dans la Rolls et avait ordonné à Conklin de le conduire à la maison en vitesse. Il n'allait pas parler à un idiot comme Conklin.

Il trouva Smyth dans le vestibule et, d'un signe de tête, lui indiqua de le suivre dans son bureau.

Jamison s'assit et Smyth, pâle et vieilli, resta debout devant lui.

— Donnez-moi le billet qu'ont laissé les ravisseurs ! aboya Jamison.

— Il est sur votre bureau, monsieur.

Jamison chercha, trouva le bout de papier, le parcourut et le repoussa d'un côté.

— Vous avez suivi mes instructions ? Vous n'avez rien fait ni rien dit ?

— Certainement, monsieur. Je n'ai parlé à personne de cet épouvantable enlèvement, assura Smyth d'une voix chevrotante. J'ai reçu six coups de téléphone d'amis de madame. Ils voulaient tous savoir si elle allait au concert ce soir. J'ai dit qu'elle avait la migraine et ne pouvait être dérangée.

Jamison approuva de la tête.

— Très efficace de votre part, Smyth.

— Merci, monsieur. Mais M^{me} Wilbur a télé-

phoné deux fois. Elle voulait venir ici mais j'ai pu la persuader que madame ne voulait pas être dérangée.

Jamison fronça les sourcils. Meg Wilbur, la meilleure amie de Shannon ! Une sacrée emmerdeuse !

— Ces ravisseurs pourraient être des amateurs, Smyth, dit-il. Ils pourraient être pris de panique et tuer madame. Ils disent qu'ils feront leur demande de rançon ce soir à huit heures. En attendant, je m'occuperai des coups de téléphone pour madame, et il n'y aura aucune fuite concernant cette maudite situation. Compris ?

— Naturellement, monsieur.

— Est-ce qu'on peut compter sur Conklin pour rester bouche cousue ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Laissez-moi !

— Monsieur, je suis vraiment navré. Vous pouvez compter sur moi..., dit Smyth, mais Jamison le congédia d'un geste impatient.

Quand Smyth fut parti, Jamison resta assis à son bureau pendant vingt minutes, les yeux dans le vague, l'esprit actif. Il ne cessait de penser à Tarnia. Pas un instant il ne songea à sa femme. Il ne se souciait pas d'elle. Elle avait été enlevée. Bon, des tas de gens se font enlever, de nos jours. Même s'il lui fallait payer des sommes folles, il devait se débarrasser d'elle.

Le bourdonnement discret du téléphone sur son bureau troubla ses réflexions. Il décrocha.

— Oui ? dit-il sèchement.

— Sherry ? C'est Meg.

Bon Dieu, pensa Jamison. Encore cette foutue bonne femme ! Radoucissant sa voix, il répondit :

— Comment allez-vous, Meg ?

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Shannon a la migraine ? Elle n'a jamais souffert de maux de tête. Qu'est-ce qui se passe, Sherry ? Shannon est l'invitée d'honneur au récital Mozart, ce soir.

— Oui, je sais, dit Jamison qui n'était pas au courant. Je regrette, Meg. Elle ne pourra pas y aller. Je suis inquiet. Le médecin lui a administré un sédatif et elle dort, en ce moment. Cet effroyable mal de tête lui est venu pendant que j'étais à New York. Le médecin m'assure qu'elle ira mieux dans quelques jours.

— C'est le docteur Macklin ?

Sachant que Macklin était le médecin des Wilbur, il évita le piège.

— Non. Je la fais soigner par mon propre spécialiste. Excusez-moi, Meg, mais j'ai un travail fou. Dès que Shannon ira mieux, elle vous téléphonera. Mes amitiés à Jay, dit-il et il raccrocha.

Avant ce soir, pensa-t-il, la nouvelle que Shannon n'allait pas bien aurait fait tout le tour du milieu musical de la ville. Il avait oublié que Shannon était non seulement très appréciée mais qu'elle était aussi une violoncelliste de talent.

Pendant le quart d'heure suivant, le téléphone sonna sans arrêt ; des gens demandaient des nouvelles de Shannon. Jamison répondait poliment mais brièvement en les priant de laisser sa femme se reposer.

Il consultait sa montre à tout instant. Dans une demi-heure, Kling le contacterait et il connaîtrait

les conditions de la rançon. Une fois au courant de ses exigences, il mettrait à exécution le plan qu'il avait imaginé pour vaincre Kling.

Il se leva, quitta son bureau, traversa le grand salon et sortit sur la terrasse pour contempler le clair de lune et sentir le vent chaud sur son front en sueur. Il respira profondément, plusieurs fois, puis voyant Smyth, hésitant, dans les parages, il commanda :

— Apportez-moi un double scotch et beaucoup de glace.

Il retourna s'asseoir à son bureau. Il consulta sa pendule. 19 h 35. Bientôt, Kling téléphonerait et il connaîtrait le chiffre de la rançon exigée.

Smyth arriva et plaça le scotch sur le bureau.

— Monsieur devra dîner, dit-il. Que puis-je préparer ?

— Oh, des sandwiches, grommela Jamison. Mais plus tard.

— Bien, monsieur, murmura Smyth et, l'air affligé, il se retira.

Le téléphone bourdonna doucement. Jamison sursauta. Kling ? Ou une des foutues amies de Shannon ? Il décrocha et aboya :

— Oui !

— Monsieur Jamison ?

Une voix masculine.

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Le chef de la police Terrell.

Le cœur de Jamison lui manqua. A une réunion assommante, donnée par le maire, il avait fait la connaissance de Terrell dont la force tranquille et l'autorité l'avaient impressionné.

Il se força à se détendre.

— Ah bonjour, Terrell. Ça fait un bail. Ecoutez, je suis occupé. Que puis-je pour vous ?

— Monsieur Jamison, il paraît que votre femme a été enlevée, ce matin de bonne heure.

Le sang afflua à la tête de Jamison. Il ressentit une douleur aiguë dans la poitrine. Pendant un long moment, il resta figé, le souffle court, puis il fit un effort et contrôla sa respiration oppressée.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il.

— Par un témoin de l'enlèvement, monsieur Jamison. Je suis navré, dit paisiblement Terrell. Je tiens à ce que vous sachiez que nous ferons tout notre possible pour vous aider.

Jamison fut pris d'une panique rageuse.

— Vous ne ferez rien du tout ! rugit-il. Compris ? Ne vous mêlez pas de ça ! Je m'en occupe ! Si jamais vous foutez la merde dans cette affaire, je vous le ferai regretter ! Compris ?

— Je comprends, monsieur Jamison. Vous avez reçu le billet habituel des ravisseurs, disant que si vous contactez la police votre femme sera tuée. Je ne me trompe pas ?

— Non, vous ne vous trompez pas, grinça Jamison. Alors ne vous mêlez pas de ça ! Quand j'aurai retrouvé ma femme, vous pourrez intervenir mais pas avant !

Il raccrocha brutalement.

— Très convaincant, monsieur Jamison, dit Kling en surgissant de l'obscurité de la terrasse. J'aime ça. (Il avança dans le cercle de lumière de la lampe de bureau.) Je suis un peu en avance mais je ne voulais pas vous faire attendre.

Jamison se carra dans son fauteuil, en foudroyant Kling du regard.

— Un témoin, gronda-t-il. Et vous vous prétendez professionnel !

Kling fit un geste vague.

— Un témoin ou deux, ou même trois, ça peut toujours s'arranger. Pas de quoi s'inquiéter, monsieur Jamison. Une fois, alors que je descendais un mouchard qui causait des ennuis, il y a eu cinq témoins. (Il laissa échapper un rire sec.) Ils n'ont jamais témoigné. Ne vous faites pas de souci pour des témoins.

Jamison observa avec répulsion ce grand homme maigre aux cheveux gris.

— Vous m'avez escroqué, salaud ! s'exclama-t-il.

— Non... non. N'allez pas vous faire d'idées. Je me suis ravisé. Le plan initial que je vous ai présenté, c'était une bombe qui éliminerait cet Irlandais, votre femme, le curé et quelques vieux. (Kling secoua la tête.) C'est bien ça, n'est-ce pas ? Vous avez reconnu que c'était le meilleur moyen de vous débarrasser de votre femme. D'accord ?

— C'était votre suggestion et j'étais d'accord, fit Jamison d'une voix mordante. Maintenant vous dites que vous vous êtes ravisé. Comment ça ?

Kling s'assit dans un fauteuil.

— Ça vous étonnera peut-être, monsieur Jamison, mais je ne suis pas aussi dur que vous. J'ai réfléchi que j'allais provoquer la mort d'une trentaine de vieux gâteux rien que pour tuer votre femme, et je me suis dit que ce serait comme si on tuait un moustique avec un marteau d'enclume. Vous voyez où je veux en venir, monsieur Jamison ?

Toujours installé à sa table, Jamison, immobile, tendu, ne dit rien.

— Plus j'y réfléchissais, moins ça me plaisait, reprit Kling après un temps. Mais j'avais accepté de faire le travail pour vous. Alors j'ai imaginé cet enlèvement. Ce sera sûr, pas de problèmes pour vous. Je suis passé à l'action et votre femme est cachée en lieu sûr. Dès que vous aurez payé la rançon, son cadavre sera découvert dans le coffre d'une voiture volée. Ce sera un travail garanti. Il n'y aura pas de bavures. Vous raconterez aux flics que vous avez remis la rançon à un homme masqué qui vous a dit que vous retrouveriez votre femme dans le parking du casino, saine et sauve, dans le coffre d'une voiture volée. Vous et les flics trouverez la voiture et le cadavre de votre femme. Vous voyez un peu le tableau, monsieur Jamison ? (Kling alluma une cigarette.) C'est une bonne idée, sûre. Pour embellir la chose, l'argent de la rançon sera trouvé dans la voiture. Deux cent mille dollars, monsieur Jamison. Les flics penseront que c'est un coup de loubard. Le type a perdu la tête, tué votre femme, abandonné la rançon qui risquait d'être retracée, et s'est tiré. Ça vous plaît ?

Bouillonnant de rage, Jamison parvint quand même à se maîtriser.

— Quelle serait la vraie rançon ? grinça-t-il. Kling hocha la tête avec approbation.

— C'est ce que j'aime chez vous, monsieur Jamison. Vous ne tournez pas autour du pot.

— Quelle sera la rançon ? répéta Jamison en crispant les poings.

— Vous êtes immensément riche, monsieur

Jamison, et pourtant vous êtes radin. Vous m'avez proposé trois cent mille dollars pour tuer votre femme. C'était une offre dérisoire. Si vous aviez parlé d'un million, j'aurais peut-être lancé la bombe. Je ne dis pas que je l'aurais fait, mais pour un million j'aurais pu me laisser tenter. Mais non, vous êtes tellement près de vos sous que vous m'offrez des haricots. Alors, monsieur Jamison, la rançon sera de cinq millions de dollars à être virés à mon compte en Suisse.

Jamison sursauta en regardant fixement Kling.

— Cinq millions de dollars ! Vous êtes complètement fou !

— Qu'est-ce que cinq millions pour vous, monsieur Jamison ? C'est le prix. Un travail impeccable, bien organisé, et vous serez débarrassé de votre femme pour de bon.

Jamison resta immobile pendant quelques secondes, tandis que son esprit travaillait. Puis, satisfait de son raisonnement, il se pencha et pointa un index sur Kling.

— Vous vous croyez malin, gronda-t-il. Maintenant, laissez-moi vous dire une chose. Vous ne me soutirez pas un dollar et je vais vous expliquer pourquoi. Dans ce billet que vous avez laissé, vous dites que, si la rançon n'est pas payée, ma femme sera tuée. Vous ne voyez pas, espèce de pauvre pomme, que c'est justement ce que je veux ? Je la veux morte ! Qu'est-ce que vous allez faire d'elle ? Vous n'aurez pas un centime de moi ! Du coup, elle vous reste sur les bras ! Foutez le camp !

Kling éclata de rire. Ce rire était tellement amusé que Jamison eut froid dans le dos.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit ? cria-t-il. Foutez le camp !

— Monsieur Jamison, comment des gars comme vous gagnent tant d'argent, ça me renverse. Je suppose que vous avez affaire à des poires en or massif. (Kling écrasa sa cigarette.) Dites-moi, monsieur Jamison, est-ce que vous admirez la technologie japonaise ?

Jamison resta interdit.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez ! Je vous ai prié de foutre le camp !

— Les Japonais sont un peuple formidable. A un moment donné, ils se contentaient d'être des imitateurs. Plus maintenant. Ils sont les champions en matière d'électronique. Ecoutez ça.

Kling glissa une main sous sa veste et la voix de Jamison se fit entendre clairement dans la pièce.

Dans ce billet que vous avez laissé, vous dites que si la rançon n'est pas payée, ma femme sera tuée. Vous ne voyez pas, espèce de pauvre pomme, que c'est justement ce que je veux ?

La main de Kling bougea et la voix se tut.

— Merveilleux, vous ne trouvez pas, monsieur Jamison ? L'électronique. De nouvelles inventions. Je porte toujours ce petit gadget sur moi. Quand nous avons eu notre intéressante conversation au sujet de la bombe, je l'avais en marche. J'ai un bon enregistrement de notre entretien.

Jamison resta comme assommé, puis il pensa au 38 qu'il avait dans le tiroir du haut de son bureau. Furieux, paniqué, il glissa sa main dans cette direction.

— Non, monsieur Jamison, ne faites pas ça, conseilla Kling. Regardez.

Sous les yeux de Jamison, un Beretta à l'air mauvais apparut comme par magie dans la main de Kling.

— Avant que vous effleuriez seulement votre arme, vous seriez mort. Détendez-vous. Posez vos deux mains sur le bureau. (Jamison obéit et Kling rengaina son pistolet.) Bien, maintenant nous pouvons causer. Vous êtes complètement dépassé, monsieur Jamison. D'accord, vous êtes épatant pour traiter avec les poires, mais pas avec les professionnels comme moi. Examinons un peu la situation. J'ai promis de vous débarrasser de votre femme. Je le ferai, parce que dans mon métier, quand on rate son coup, ça se sait, et c'est mauvais pour les affaires. Donc je liquide votre femme. En échange, vous versez à mon compte suisse cinq millions de dollars. Je sais que, pour un type pingre comme vous, monsieur Jamison, ça fais mal de se séparer d'une somme pareille. Si je traitais avec des poires, comme vous le faites, je penserais que ce salaud bluffe. S'il remet ses enregistrements à la police, il serait dans la même merde que moi, alors il doit bluffer. (Kling sourit méchamment.) Vous auriez tort de penser ça, monsieur Jamison. Je vais vous faire un dessin. Si vous ne versez pas cinq millions de dollars à mon compte suisse, j'irai voir le District Attorney et je lui raconterai une histoire. Je lui dirai que vous m'avez embauché pour assassiner votre femme en offrant de me payer trois cent mille dollars. Je préciserai que, comme l'argent compte beaucoup pour moi, je vous ai escroqué. Je raconterai au D.A. que je n'avais aucune envie de commettre ce meurtre, mais bel et bien l'intention de toucher

vosre argent. Là-dessus, il écoute les enregistrements. Quand il saura qui vous êtes, il fera tout pour vous épingler. Quand on est aussi important que vous, on a beaucoup d'ennemis, monsieur Jamison. Vous avez une meute de loups derrière vous, qui attendent de vous déboulonner. Et puis la presse s'en emparera et vous mettra au pilori. Voilà un des hommes les plus riches du pays, qui tente de se débarrasser de sa femme en la faisant assassiner ! Merde ! La presse s'en donnera à cœur joie ! Et qu'est-ce qui se passera ? Vous serez arrêté et jeté au trou. Ensuite, comme vous avez beaucoup d'influence et d'argent, vous prendrez les meilleurs avocats qui se décarcasseront pour vous tirer d'affaire. Mais, monsieur Jamison, j'accepterai de témoigner contre vous. Quand un jury m'aura entendu, vous n'aurez pas la moindre chance de vous en tirer. Bien. Tout d'abord, le juge prendra mon témoignage en considération, vu que j'aurai avoué l'enlèvement de votre femme, mais que je l'ai rendue saine et sauve. Il me collera deux ans au plus. Ensuite, il examinera longuement votre cas. Vous resterez à l'ombre au moins quinze ans, monsieur Jamison, et vous serez ruiné. Bien. Or, quand je serai condamné, mes amis de la Mafia feront appel et présenteront mon affaire — pas la vôtre — devant un juge de la Mafia qui secouera la tête, me collera une amende de deux mille dollars et je serai libre, mais pas vous. Voilà ce que c'est que d'être un professionnel. Vous voyez le tableau ?

Pendant quelques minutes, Jamison ne bougea pas, sachant qu'il avait été complètement refait, puis il haussa les épaules et demanda :

— Vous ne vous attendez tout de même pas que je trouve cinq millions de dollars sur-le-champ, hein ?

— Je vous donne dix jours à partir de demain, déclara Kling en se levant. Si je n'ai pas de nouvelles de ma banque suisse le dix-huit de ce mois, je vais rendre visite au District Attorney.

— Vous aurez l'argent, grinça Jamison. En échange, je serai débarrassé de ma femme ?

— Naturellement. Il n'y a aucun problème. Payez, et je vous garantis que vous en serez débarrassé.

Avec un geste désinvolte de la main, Kling sortit par la terrasse et disparut dans la nuit.

Le restaurant *The Good Eatery* offrait le meilleur rapport qualité-prix de Paradise City.

Les yeux brillants, Frederick Whitelaw contemplait la montagne de spaghetti, couverte de sauce tomate aux oignons, qu'on avait posée devant lui. Il sourit avec satisfaction en caressant dans sa poche le billet de dix dollars que lui avait donné le chef Terrell. Il avait également commandé du poulet au curry.

Comme il attaquait les spaghetti, la porte du restaurant s'ouvrit et Sydney Drysdale entra. Il avait terminé son papier et décidé de se taper un petit encas avant de rentrer chez lui pour regarder une émission de télévision qui l'intéressait, et ressortir ensuite pour dîner copieusement selon son habitude.

Il regarda autour de lui, plein d'espoir, pour voir s'il y avait dans la salle quelqu'un d'intéres-

sant à qui il pourrait soutirer un potin en vue de sa chronique du lendemain. Il aperçut Frederick Whitelaw, qui se bourrait de spaghetti.

Ce gosse, se rappela Drysdale, était le fils d'un des hommes influents de la ville. Même les mêmes entendent des choses, alors il se dandina jusqu'à la table du gros gamin.

— Salut, Freddy, dit-il en s'asseyant. Ça m'a l'air bon.

— C'est bon, marmonna le gosse, la bouche pleine.

— Est-ce que tu ne dînes pas chez toi, en général, Freddy ? demanda nonchalamment Drysdale. Tu fêtes quelque chose, ou quoi ?

Le petit obèse sourit finement.

— Tout juste. Le chef de la police m'a refile dix dollars, alors j'ai pensé que je pourrais me payer un repas convenable, au lieu des saloperies que maman me sert.

Drysdale dressa aussitôt l'oreille.

— Sans blague ? Pourquoi est-ce que le chef de la police t'a donné dix dollars ?

— C'est un secret, monsieur Drysdale, dit Freddy d'un air sournois. J'avais un renseignement et il me l'a payé.

— C'est un brave type, plein de bonté, dit Drysdale avec son sourire onctueux. Mais dix dollars, c'est pas la fortune. Moi aussi, j'achète des secrets, Freddy. Tu veux conclure un marché ?

Le gros garçon termina ses spaghetti et s'adossa à sa chaise, l'air calculateur.

— Ça dépend, monsieur Drysdale, dit-il après un moment de réflexion. Je pourrais vous vendre mon secret pour trois cents dollars.

— Tel père, tel fils, bougonna Drysdale en soupirant. Ça doit être un gros secret.

— C'en est un. C'est le secret le plus sensationnel que vous aurez jamais entendu.

A ce moment, une vieille serveuse arriva pour prendre la commande de Drysdale, sardines grillées sur canapé. Elle ôta l'assiette vide du même et la remplaça par le poulet au curry et une pile de frites.

— Tu as un solide appétit, constata le journaliste avec nostalgie. C'est épatant d'être jeune. J'irai jusqu'à cent dollars, mais je veux savoir à quoi se rapporte le secret.

— Trois cents, monsieur Drysdale, dit le gosse avec fermeté en entassant les frites sur son assiette. Je peux vous dire ceci. Ça se rapporte à M. Sherman Jamison.

Drysdale réagit comme s'il avait été piqué par une guêpe.

— Jamison ?

— C'est ça. (Le gamin coupa un morceau de poulet, l'enroba de sauce au curry et le porta à sa bouche. Il approuva de la tête.) C'est bon.

— Qu'est-ce qu'il a fait, M. Jamison ? insista Drysdale, mine de rien.

— Eh bien pas lui, précisément, mais sa femme.

— Tu es allé voir le chef de la police et tu lui as parlé de ça, Freddy ?

— Oui. Je pensais que c'était mon devoir de signaler un délit grave.

Drysdale avait la respiration oppressée.

— Quel délit grave ?

Freddy attaqua le tas de frites.

— C'est un secret. Le chef m'a dit de rester bouche cousue, mais pour trois cents dollars, ma bouche peut se découdre.

Drysdale n'hésita pas. Après tout, ce n'était pas son fric. Son rédacteur en chef trouvait normal qu'il dépense de l'argent pour obtenir des informations. Il prit son portefeuille, en retira trois billets de cent dollars et les replia.

— Alors, Freddy, dis-moi ton secret.

Le gamin considéra l'argent puis il attaqua une cuisse de poulet.

— Pas avant d'avoir l'argent dans ma poche, déclara-t-il la bouche pleine. Mon vieux me dit toujours de prendre d'abord l'argent. C'est un malin, mon père.

— Ecoute, Freddy, si tu me fais marcher...

— Ah, laissez tomber ! Je vais vous dire une bonne chose, monsieur Drysdale. Je suis gros et j'ai l'air bête mais je ne le suis pas ! Je pourrais me faire mille dollars rien qu'en décrochant le téléphone pour parler au *Washington Post*, mais ça me fait suer. Alors, vous voulez savoir, oui ou non ?

Drysdale poussa les billets pliés sur la table. Freddy les escamota et les fourra dans sa poche.

— Alors, M^{me} Jamison ?

— Laissez-moi d'abord finir mon assiette. Mon vieux dit que c'est pas poli de parler la bouche pleine, répliqua le gosse en mordant dans la cuisse de poulet. C'est bon, ça.

Drysdale contint difficilement son impatience ; il sentait monter sa tension. Il s'efforça de rester calme.

Enfin le gamin termina son repas et poussa un soupir d'aise.

— C'était drôlement bon !

La serveuse arriva avec six sardines grillées sur deux tranches de toast, et plaqua l'assiette devant Drysdale.

— C'est tout ce que vous allez manger ? demanda le gros gamin.

— T'occupe pas, Freddy, raconte-moi le secret.

Le gosse se pencha et, en chuchotant, il répéta au journaliste ce qu'il avait révélé au chef de la police.

Pendant un instant, Drysdale resta pétrifié. *La femme de Sherman Jamison, Kidnappée !* C'était une information du tonnerre, le plus gros scoop qui lui était jamais tombé du ciel ! Ce gosse avait l'air de parler sérieusement, mais il fallait vérifier. Avant de passer à l'action, il devait parler à Terrell !

Repoussant sa chaise, Drysdale se leva lourdement. Il ne prit que le temps de payer son repas intact, puis il courut à sa voiture et fonça vers le siège de la police.

Le gosse obèse haussa les épaules. Puis il regarda avec attention les sardines. Dommage de gaspiller de la nourriture, pensa-t-il. Repoussant son assiette vide, il tira vers lui le plat de sardines et se remit à manger avidement.

La soirée, à son avis, avait été très satisfaisante.

Le chef Terrell raccrocha son téléphone et regarda Beigler, puis Lepski. Il grimaça.

— M. Jamison confirme que sa femme a été enlevée. Et dans un langage très violent, il m'a dit

de ne pas m'en mêler. Il a reçu les menaces habituelles. Défense d'avertir la police.

— Est-ce qu'il a dit à combien se monte la rançon ? demanda Beigler.

— Non. Naturellement, il veut que sa femme lui soit rendue vivante et, étant donné sa fortune, il doit se fier de la somme réclamée. (Terrell réfléchit un long moment.) Jamison a énormément d'influence. Je crois qu'il ne serait pas prudent que nous entamions une action mais nous devons alerter le F.B.I. Beigler, voulez-vous rejoindre Howard Jackson et le mettre au courant ? Dites-lui que nous ne faisons rien pour le moment mais que nous aurons besoin de son aide une fois que M^{me} Jamison aura été rendue saine et sauve.

Beigler acquiesça, se leva et alla rapidement à son bureau.

— C'est bon, Tom, reprit Terrell. Autant rentrer chez vous. Je crois qu'il ne se passera plus rien ce soir.

— Vous restez, chef ? demanda Lepski.

— Sans doute.

— Bon. Alors je reste aussi.

Lepski quitta Terrell et alla s'asseoir à son bureau. Il se rappela Carroll. Sautant sur le téléphone, il demanda à Charlie Tanner comment Carroll avait réagi.

Tanner poussa un gémissement pitoyable.

— Je le jure, Tom, plus jamais je ne vais transmettre vos messages. J'essaye encore de me remettre !

— Merci, Charlie, dit Lepski avec un petit rire. Vous êtes un vrai pote.

Dix minutes plus tard, le téléphone sonna sur le bureau de Terrell.

— Ici Charlie, chef. J'ai là Syd Drysdale qui vous demande.

Terrell fit une grimace. Il ne connaissait que trop Drysdale.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Vous voir, chef. Il dit que c'est une affaire urgente.

Terrell se redressa. Etait-il possible que Drysdale ait eu vent de l'enlèvement ?

— Bon, faites-le monter.

Respirant bruyamment, le journaliste entra dans le bureau du chef.

— Les escaliers, ça ne me convient pas du tout, haleta-t-il. Je dois trop manger. (Il se laissa tomber dans un fauteuil, à côté du bureau.) Comment ça va, chef ? Vous travaillez tard.

Terrell l'observa, la figure impassible.

— Je suis surchargé. De quoi s'agit-il, Syd ?

— Il paraît que M^{me} Sherman Jamison a été kidnappée ce matin, dit Drysdale avec son sourire onctueux.

Ainsi ce sale gosse obèse avait parlé ! pensa Terrell. Il savait qu'il perdrait son temps en essayant de jouer au plus fin avec un homme aussi expérimenté que Drysdale.

— C'est exact, Syd. Jamison a reçu une demande de rançon. Avec la menace de mort habituelle, s'il contacte la police. Il m'a prié en termes sans équivoque de ne pas m'en mêler. Alors je vous demanderai d'en faire autant.

Drysdale hocha la tête.

— Ouais. Jamison a trop d'influence. Je ne

tiens pas à le frotter à rebrousse-poil. Quand l'affaire éclatera, chef, je veux que vous me promettiez le scoop exclusif. Je veux aussi être tenu au courant de ce que vous faites. Je suppose que Jackson du F.B.I. sera appelé quand M^{me} Jamison sera rendue ?

— Naturellement. Ecoutez, Syd, je ne peux rien promettre. Dès que la nouvelle éclatera, la presse du monde entier sautera dessus.

Drysdale gratta son gros nez.

— Je vous fais une proposition, donnant donnant. Vous tenez la meute de loups en échec jusqu'à ce que je publie mon papier, et je vous donnerai un tuyau sur l'identité du ravisseur.

Terrell ouvrit des yeux ronds.

— Vous savez qui c'est ?

— Je ne le sais pas, mais je peux hasarder une très bonne hypothèse. Je veux simplement votre promesse que j'aurai l'exclusivité. Après tout, de quoi disposez-vous pour démarrer ? Supposez que Jamison remette la rançon ? Supposez qu'il récupère sa femme ? Le ravisseur disparaîtra. Vous n'aurez aucune piste mais je suis à peu près sûr d'en avoir une.

Terrell hésita. Aucune menace de poursuites pour dissimulation de preuves n'inquiéterait Drysdale.

— D'accord, Syd, vous aurez votre exclusivité. Qui croyez-vous responsable de l'enlèvement ?

— Parole d'honneur ? demanda Drysdale, ses petits yeux méfiants.

— Vous aurez votre exclusivité. Maintenant dites-moi.

Drysdale sourit, radieux. Il se pencha en avant et déclara tranquillement :

— Je suis prêt à parier mon déjeuner de dimanche que l'homme qui a organisé le kidnapping est Lucky Lucan.

CHAPITRE VIII

Kling entra dans son bungalow du Star Motel, claqua la porte et la ferma à clef.

Il trouva Ng Vee devant la cuisinière, en train de tourner un plat à l'odeur savoureuse dans une casserole.

— Ça sent rudement bon, dit-il. Je meurs de faim ! Qu'est-ce que c'est ?

— Du bœuf au curry, du riz et des poivrons verts, monsieur, répondit Ng sans regarder Kling. Ce sera prêt dans cinq minutes.

— Epatant ! Nous causerons à table.

Kling quitta la cuisine et alluma le poste de télévision. Il se sentait triomphant. Dans dix jours, il aurait cinq millions de dollars ! Il avait admirablement manipulé ce fumier de Jamison. Pendant un moment, il regarda une fille à la poitrine généreuse glapir dans un micro et, avec une grimace, il coupa le son.

Le couvert était mis. Il approuva d'un signe de tête. Ce gosse était vraiment une découverte ! Jamais il ne faisait un faux pas et sa cuisine était digne des dieux.

Kling s'attabla et commença à grignoter du pain.

Cinq millions de dollars !

Il pourrait dire adieu à ses chefs de la Mafia. Il n'aurait plus à tirer des plans pour descendre une vermine. Avec cinq millions de dollars il pourrait mener une existence selon ses rêves.

Ng entra, puis posa devant Kling un grand plat de bœuf au curry et un autre de riz et de bananes frites.

— Formidable, petit ! s'exclama Kling en se servant généreusement. Bon Dieu ! Je crève de faim !

Il ne remarqua pas que Ng ne prenait qu'une toute petite portion. Pas plus qu'il ne remarqua que Ng chipotait alors qu'il dévorait voracement.

Au bout d'une dizaine de minutes, sa faim un peu apaisée, Kling adressa un large sourire à Ng.

— Comment ça s'est passé, petit ? Comment est-ce qu'elle s'est comportée ?

Impassible, Ng répondit :

— Pas de problème, monsieur.

Kling éclata de son rire bref.

— Le jour où tu me diras qu'il y a un problème, petit, alors là je m'inquiéterai ! (Il avala encore une bouchée de curry.) C'est de première, ça ! Qu'est-ce qui s'est passé quand elle a refait surface ?

Du bout de sa fourchette, Ng poussa des morceaux de bœuf autour de son assiette.

— Elle était très calme, monsieur. Je lui ai expliqué qu'elle avait été kidnappée. Il n'y a pas eu d'ennuis. Elle a accepté la situation.

Kling continua de manger.

— Tu as fait un travail épatant, petit. Bon, je vais te tenir au courant. J'ai parlé à Jamison. Dans dix jours, il va se séparer de cinq millions de dollars. Je le tiens à la gorge. Il ne peut rien faire d'autre. Alors, d'ici dix jours, je vaudrai cinq millions ! Et, comme tu dis toujours, sans problème. Qu'est-ce que tu dis de ça, petit ?

— Je suis très heureux pour vous, monsieur, répondit Ng en pensant que, s'il avalait encore une bouchée, il vomirait. Que va-t-il arriver à M^{me} Jamison ?

— Je vais te dire ce que je ferai quand j'aurai l'argent, reprit Kling sans répondre à la question. Je vais louer un grand yacht et je ferai le tour du monde ! Je veux que tu viennes avec moi. Tu piges ?

Ng s'inclina poliment. Puis il se leva et commença à desservir.

— Merci, monsieur. J'ai une glace aux fruits, monsieur, si vous en avez envie.

Kling repoussa sa chaise et se leva aussi.

— Non. Ça me suffit. Un repas succulent, petit. Tu sais ce que je compte faire maintenant ? Je vais arroser ça en ville, mes cinq millions de dollars ! Je vais me trouver une belle rouquine, qui remplit bien sa robe, et la baiser jusqu'à ce qu'elle gueule au charbon !

Ng continua d'empiler les assiettes.

— Oui, monsieur.

— Dis donc, petit ! Allons-y ensemble. Il est temps que tu te tapes une fille. Viens ! Laisse tout ce bordel. Allons mettre la ville sens dessus dessous !

— Merci, monsieur, mais excusez-moi, s'il vous

plaît. Je préfère regarder la télévision, si ça ne vous fait rien.

— Bon Dieu ! s'exclama Kling. Tu es un sacré numéro !

— Oui, monsieur. Puis-je demander ce qui arrivera à M^{me} Jamison ?

Kling alluma une cigarette et ses traits se durcirent.

— Qu'est-ce que tu crois, petit ? Tu veux que je te fasse un dessin. Je suis un tueur professionnel. Quand quelqu'un vient me trouver et me dit qu'il veut se débarrasser d'une personne qui le gêne, et si ce type me donne l'argent que je demande, je fais le travail. Pendant des années, j'ai travaillé avec la Mafia. On sait qu'on peut compter sur moi. La Mafia s'en fout que je travaille de temps en temps pour la clientèle privée mais elle ne s'en foutrait pas si le bruit courait que je n'avais pas exécuté la commande. Alors tu demandes ce qui va arriver à cette femme ? Je vais te le dire. Elle va être effacée et toi et moi partirons en croisière autour du monde.

La pile de vaisselle entre les mains, Ng resta figé, comme une statue, Il demanda d'une voix basse, morne :

— Comment la tuerez-vous, monsieur ?

Kling haussa les épaules avec impatience.

— J'ai dix jours pour y penser... Rien de sale. (Il regarda Ng d'un air songeur.) Si tu faisais ton truc du vaisseau sanguin ? Qu'est-ce que t'en dis, petit ?

Ng frémit.

— Je n'ai jamais tué une femme, monsieur.

Kling sourit largement.

— Il y a un commencement à tout. Penses-y, petit.

Et, levant une main nonchalante, il ouvrit la porte et sortit dans la chaude nuit humide pour aller à sa voiture.

Une demi-heure plus tard, la vaisselle lavée et rangée, la cuisine parfaitement en ordre, Ng alla s'asseoir dans le living-room.

Elle va être effacée.

Les mots de Kling brûlaient le cerveau de Ng.

Il était assis, tassé sur lui-même, les poings crispés serrés entre ses genoux, et il pensait sans cesse à ces mots. Une nausée d'horreur l'envahissait. Cette femme ravissante, douce, allait être impitoyablement tuée. Il songea à Kling, l'homme qui l'avait sauvé de la famine, qui lui avait permis d'arracher sa mère à la misère, qui avait pris soin de lui et l'avait traité en associé loyal.

Un petit gémissement de douleur échappa aux lèvres pincées de Ng.

Comment pourrait-il sauver la vie à cette ravissante femme sans trahir son maître ? Après ce que Kling avait fait pour lui et pour sa mère, toute déloyauté serait inconcevable !

Dix jours !

Il aurait au moins le temps de réfléchir, de tirer peut-être des plans. Ng se força à se détendre. Sûrement, se dit-il, en dix jours il trouverait une solution.

Il se redressa et, bien adossé dans le grand fauteuil, il songea à ces deux heures merveilleuses

qu'il avait passées en compagnie de Shannon Jamison.

Le souvenir était si vif qu'il avait l'impression de regarder un film.

Il la revoyait allongée sur le lit, sans connaissance. Il avait attendu et, finalement, elle s'était un peu agitée, elle avait lentement ouvert les yeux. Il revit son expression perplexe, alors qu'elle regardait le plafond blanc. Puis elle avait levé la tête et s'était tournée vers lui.

Il lui adressa un sourire chargé de bonté et d'amour.

Il la vit se raidir, fermer les yeux comme pour absorber le choc, puis ces yeux magnifiques se rouvrirent et elle se souleva à demi.

— Tout va bien, madame, murmura-t-il. Vous n'avez rien à craindre.

Shannon considéra ce petit Asiatique fluet. Elle croyait rêver.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle avec un effort.

— Tout va bien, madame. Je vous en prie, n'ayez pas peur.

Elle regarda vivement autour d'elle, la grande chambre luxueuse sans fenêtres, puis de nouveau Ng.

— Où suis-je ? Que se passe-t-il ?

— Madame, vous avez été kidnappée. Je suis là pour m'occuper de vous. Je vous en prie, vous n'avez rien à craindre.

— Kidnappée ?

Shannon fit basculer ses longues jambes hors du lit, et se redressa. Elle possédait une force de

caractère considérable. Elle refusa de céder à la panique et se força à rester calme.

— Vous dites que j'ai été kidnappée ?

Ng hocha la tête.

— Oui, madame.

Elle regarda de nouveau autour d'elle.

— Où suis-je ?

— Je regrette, madame. Je ne peux pas vous le dire.

Elle examina longuement Ng. Elle se rendait compte qu'il s'agissait d'un Vietnamien, et elle avait vite remarqué qu'il la contemplait comme un épagneul regarde sa maîtresse. Cette expression la rassura.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Ng hésita, puis il répondit :

— Appelez-moi Kim, madame. Voulez-vous du café ? Vous n'avez qu'à demander et je ferai n'importe quoi pour vous plaire.

Elle sentit que ce singulier jeune homme était de son côté, alors elle lui sourit.

— Merci, Kim. Oui, j'aimerais bien une tasse de café.

Il se précipita à la cuisine pour faire réchauffer le café déjà préparé pendant que Shannon se levait, trouvait la salle de bains et s'y enfermait. Sa toilette faite, elle revint dans la chambre.

Kidnappée !

Cela signifiait que Sherman devrait payer une rançon, et alors elle serait libérée. Puis une pensée l'assaillit.

Sherman paierait-il la rançon ?

Depuis longtemps déjà, elle avait l'impression que son mari voulait se débarrasser d'elle. Si elle

mourait, il serait libre d'épouser cette femme dont elle soupçonnait l'existence. Non ! se dit-elle. Sherman ne pourrait être aussi odieux ! Il paierait la rançon. Très vite, la presse apprendrait son enlèvement. Ce serait un tollé général. Sherman n'oserait sûrement pas ne pas payer !

Ng entra, portant un plateau.

— Si vous désirez manger quelque chose, madame, je peux facilement vous le préparer.

— Merci. Je me contenterai du café.

Elle se força à lui sourire et attendit qu'il la serve et lui donne la tasse.

— Merci, murmura-t-elle, puis elle but une gorgée. Vous faites de l'excellent café, Kim.

Ng fut bouleversé. Comme il aimait cette femme si belle, si gracieuse !

— Merci, madame. (Il hésita un instant.) J'ai peur que vous deviez rester ici quelques jours. Y a-t-il quelque chose que je pourrais vous apporter ? Vous n'avez qu'à demander.

Shannon acheva son café, tout en réfléchissant. Elle devait apprendre plus de détails sur cet enlèvement.

— Est-ce que mon mari sait que j'ai été enlevée ? demanda-t-elle tandis que Ng lui remplissait sa tasse.

— Oh oui, madame, il le sait.

— Ce grand homme maigre qui m'a parlé avant que je perde connaissance... C'est lui le ravisseur... pas vous ?

Encore une fois, Ng hésita.

— C'est ça, madame.

— Et vous faites ce qu'il vous dit ?

Nouvelle hésitation. Ces questions le mettaient

mal à l'aise mais il voulait qu'elle le considère comme un ami.

— Oui, madame, fit-il enfin. Je regrette, mais je ne peux rien vous dire de plus. Y a-t-il quelque chose que je puisse vous apporter ? Le réfrigérateur est bourré de provisions, mais peut-être avez-vous besoin d'autre chose ?

— Je dois rester ici plusieurs jours ?

— Je le crains, madame.

— Kim, je ne sais pas si mon mari paiera la rançon. Que m'arrivera-t-il s'il refuse ?

Elle vit Ng pâlir et serrer les poings.

— Il paiera, madame, affirma-t-il. Mon maître me l'a dit.

— Comment pouvez-vous en être sûr, Kim ?

— Il *doit* payer, madame. Mon maître me l'a dit.

— Votre maître ? (Shannon but encore un peu de café.) Comme c'est bizarre que vous appeliez un ravisseur votre maître.

Ng eut soudain l'impression qu'il parlait trop. Pourtant, il voulait se confier. Il souhaitait dire à cette ravissante femme combien il l'aimait. Il voulait lui raconter sa vie passée, mais il se retint.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse vous apporter, madame ?

Shannon s'aperçut qu'il s'était mis sur la défensive et que, pour le moment, il lui échappait. Elle savait qu'elle n'obtiendrait rien de plus mais sentait aussi que, si elle le traitait avec gentillesse, il l'aiderait.

— Oui, s'il vous plaît, Kim. Si je dois passer quelques jours ici, j'aimerais avoir une radio. Pouvez-vous m'en apporter une ?

— Oh oui, madame, répondit précipitamment Ng. Pas de problème.

— Et puis je voudrais aussi une bible.

Elle le vit sursauter et la regarder avec étonnement.

— Une bible ?

— Je crois que vous êtes un bon catholique comme moi, dit Shannon, prompte à noter la réaction. Oui, s'il vous plaît... une bible.

Ng pensa au prêtre qui lui avait appris l'anglais, à lire et écrire, à sa bonté, sa compréhension, son enseignement religieux.

— Oui, madame. Je vais revenir bientôt.

Le film qui se déroulait dans l'esprit de Ng s'arrêta.

Il avait acheté un petit transistor et une bible sur l'argent pour le train de maison que lui donnait Kling. Il était retourné à la salle de flagellation et avait été heureux et désolé que Shannon soit dans la salle de bains. Écoutant le bruit de l'eau qui emplissait la baignoire, il avait posé le poste et le livre sur le guéridon. Il était resté encore un long moment à contempler tristement la porte de la salle de bains, puis il était reparti.

Regardant à tour de rôle Beigler, Lepski et Howard Jackson, Terrell annonça :

— Drysdale a désigné Lucky Lucan comme étant l'auteur du kidnapping.

— Ça, je ne peux pas le croire ! s'exclama Lepski en reniflant bruyamment. Ce minable n'aurait pas le cran de kidnapper un petit chat !

— Vous avez raison, Tom, reconnut Terrell,

mais on dirait qu'il a pu simplement aiguiller les ravisseurs sur M^{me} Jamison. Drysdale dit que Lucan est venu le voir pour se renseigner sur Jamison et sa femme. Et puis ce matin Drysdale a vu Lucan en conversation avec un grand type maigre aux allures de dur, qui pourrait correspondre au signalement donné par le gamin. Quand Drysdale l'a interrogé au sujet de M^{me} Jamison, Lucan a eu l'air de s'effondrer et d'être pris de panique. C'est tout ce que nous avons comme point de départ, mais ça prend déjà forme.

— Et l'homme aux allures de dur ? demanda Jackson.

— Lucan dit que ce n'est qu'un voisin et qu'il ne connaît pas son nom, d'après Drysdale. Ce serait utile de savoir si ce malfrat est accompagné.

— Facile, dit Jackson. Le Star Motel ? Si j'y installais une de nos auxiliaires ? Elle pourrait louer un bungalow et observer.

— C'est une bonne idée, approuva Terrell. Nous devons marcher sur des œufs, Jackson. Ni Lucan ni ce dur ne doivent savoir que nous les surveillons.

— Laissez-moi faire, chef. J'ai la femme qu'il faut, Je peux la faire venir ici en deux heures, assura Jackson, et il tendit la main vers le téléphone.

Lucan était au bord de la panique. Si Kling n'avait pas promis de lui donner un demi-million de dollars, il aurait fait sa valise et pris le premier avion pour New York, mais il était sûr que jamais Kling ne lui remettrait l'argent s'il se taillait.

Après la visite inattendue de Drysdale, les nerfs de Lucan en avaient pris un sérieux coup.

En arpentant le petit salon de son bungalow, il ne cessait de se demander si Drysdale savait que la femme de Jamison avait été kidnappée. Est-ce que Drysdale flairait une piste, ou est-ce qu'il essayait simplement de satisfaire sa curiosité ?

Lucan s'en voulait d'avoir perdu ses moyens et réagi si stupidement quand Drysdale lui avait demandé comment il s'était débrouillé avec les Jamison. C'était peut-être une question inoffensive, mais maintenant il était sûr qu'avec sa réaction idiote, il avait piqué l'insatiable curiosité du journaliste.

Entendant démarrer une voiture, il courut à sa fenêtre, à temps pour voir Kling s'éloigner.

Il consulta sa montre. 20 h 40. Il s'aperçut qu'il y avait au moins deux heures qu'il tournait en rond, rongé par le souci et en nage. Comme il avait un peu faim, il décida de descendre en ville pour dîner dans un des nombreux restaurants de fruits de mer. Il pourrait peut-être trouver une fille qui l'aiderait à passer la nuit. S'il ne se détendait pas, pensa-t-il, il deviendrait dingue.

Il prit une douche rapide, mit une chemise propre, éteignit les lumières et sortit dans la nuit moite.

Comme il fermait sa porte à clef, une petite voiture arriva.

— Excusez-moi, lança une voix féminine. Pouvez-vous me dire quel est le bungalow vingt-quatre ?

Lucan se retourna et examina la fille qui venait de descendre de la voiture. Elle se tenait sous la

lumière crue de l'enseigne du motel, et lui souriait.

Lucan sentit son cœur battre. Une sacrée poupée ! se dit-il.

Elle était grande, mince, en jean moulant et tee-shirt. Cette tenue qui mettait en valeur toutes ses formes éblouit Lucan. Sacré châssis ! pensa-t-il. Elle était jolie, cheveux blonds bouclés, grands yeux bleus, bouche sensuelle.

— Le vingt-quatre ? dit-il avec son sourire charmeur. Juste à côté. Je suis Julian Lucan. On dirait que nous allons être voisins. Vous êtes ici pour longtemps ?

— Je m'appelle Beryl Shaddock. Appelez-moi Berry. Je compte rester au moins une semaine. J'attends que mon mari me rejoigne, dit la fille avec une moue. Il me rejoint toujours, à un endroit ou un autre.

Lucan sourit de nouveau. Il n'aimait rien de plus que les jolies femmes dont le mari les rejoignait tôt ou tard.

— Je peux vous servir à quelque chose, Berry ?

— Eh bien, j'ai une valise. Peut-être... ?

Elle fit un petit geste désespéré et ouvrit le coffre de sa voiture.

— Bien sûr, dit Lucan en soulevant le lourd bagage. Donnez-moi votre clef. Je vais vous aider à vous installer.

Ensemble, ils entrèrent dans le bungalow. Lucan alluma et posa la valise près du lit.

— C'est vraiment gentil, Julian, dit-elle. Eh bien, merci mille fois.

— Nous nous reverrons sans doute, dit Lucan

en retournant à la porte. Je connais bien cette ville. Je peux vous servir de guide.

— C'est vrai ? s'exclama-t-elle avec un sourire ravi. J'adorerais ça.

— D'accord.

Lucan commençait à penser que cette poupée bien balancée allait lui tomber dans les bras.

— Je meurs de faim, dit-elle en pointant ses seins sous le nez de Lucky. J'arrive de New York et le repas qu'on nous a servi dans l'avion était infect. On peut manger ici ?

— Oui, mais la cuisine est infecte aussi, (Lucan profita de l'occasion :) J'allais justement dîner dans un restaurant de fruits de mer. Je vous invite.

— C'est vrai ? Ah, chic alors ! s'exclama-t-elle, ses yeux bleus étincelants. Vous êtes si gentil, Julian.

— Venez comme vous êtes. Vous êtes formidable comme ça. Frappez à ma porte quand vous serez prête.

Naturellement, Lucan ne pouvait pas se douter que Beryl Shaddock était un agent du F.B.I., l'auxiliaire de Howard Jackson. Pas plus qu'il ne savait que cette fille pulpeuse était un des meilleurs agents du F.B.I. en Floride ; championne de karaté, tireuse d'élite, elle était également implacable.

Dès que Lucan eut regagné son bungalow, Beryl se précipita dans la salle de bains, se lava la figure, se remaquilla et courut à sa valise. Elle en tira un émetteur-récepteur. Quelques instants plus tard, elle parlait tout bas à Jackson tandis que Lepski, qui avait été chargé de travailler en tandem avec lui, écoutait le rapport.

— Ça marche comme un rêve, chuchota-t-elle. Je dîne tout à l'heure avec Lucan.

Jackson s'esclaffa.

— Vous êtes formidable ! Mais attention, allez-y mollo. Lucan n'est pas idiot. Faites-lui passer un bon moment, mettez-le en confiance. Je veux tout savoir sur ce dur à qui il parlait. Compris ?

— Je vous reçois cinq sur cinq. Terminé.

Beryl rangea l'émetteur et ferma sa valise à clef. Puis elle quitta son bungalow en prenant soin de fermer aussi la porte à clef, et suivit le sentier sablonneux. Enfin elle frappa chez Lucan.

Une demi-heure plus tard, il était assis en face d'elle à une table pour deux, dans un des meilleurs restaurants de fruits de mer.

— Mmmm ! s'exclama-t-elle. Je meurs de faim.

Le maître d'hôtel apparut. Lucan commanda des crabes mayonnaise, suivis d'un assortiment de clams et de langoustines, puis de maïs en épi, de pommes vapeur et d'un homard chacun.

En attendant le dîner, Beryl bavarda. Elle savait admirablement parler sans rien dire tout en retenant l'attention d'un homme. Elle se penchait constamment vers Lucan, pour lui permettre de plonger dans son décolleté. Elle lui raconta que son mari (elle était célibataire) travaillait dans l'immobilier et s'installait à Miami. Lucan, écoutant à peine, se régala du spectacle des seins à demi cachés. Ce fut seulement après les crabes, alors qu'ils buvaient du vin blanc, que Beryl demanda nonchalamment :

— Parlez-moi de mes voisins, Julian. Est-ce qu'ils sont aussi charmants que vous ?

Ses yeux bleus aguichants l'observaient, et elle le vit se redresser un peu.

— Ce n'est qu'une bande de vieux, répondit-il d'un ton laconique. Vous n'avez pas à tracasser votre jolie tête pour eux.

Elle rit.

— Sûrement pas ! Parlez-moi de Paradise City.

En terrain sûr, Lucan se détendit. Il était brillant causeur, amusant, et tandis qu'ils mangeaient le plat de résistance, il ne cessa de la faire rire. En même temps, il se demandait s'il pourrait l'attirer dans son lit. Elle ne paraissait pas farouche, mais vu sa grande expérience des femmes, il savait qu'il devait s'y prendre avec prudence.

Le repas terminé, Lucan suggéra d'aller danser au casino.

— Ah, Julian, je vous en prie, excusez-moi, dit Beryl en lui caressant le bras. Je suis complètement vannée. (Elle se pencha et lui effleura la joue de ses lèvres.) *Demain, peut-être ?*

Lucan ne savait s'il devait être déçu ou excité.

— Bien sûr, bébé. Je comprends. Vous voulez vraiment dire que nous avons rendez-vous demain soir ?

Elle laissa échapper un petit gémissement lassif.

— Oh oui ! Je ne vais pas laisser échapper un *bel homme merveilleux* comme vous !

Elle devait faire un effort pour ne pas pouffer en débitant un dialogue aussi stupide.

— Je vais vous raccompagner.

— Oh non ! Vous allez trouver une gentille fille... pas aussi gentille que moi... mais trouvez-la et puis demain soir nous sortirons vraiment. Je vais prendre un taxi.

Sérieusement mordu, Lucan l'enlaça, en lui caressant un sein, et l'entraîna vers sa voiture.

— Vous allez rentrer avec moi, bébé. Je vais prendre un somnifère et rêver de demain soir.

Assise à côté de lui dans l'obscurité, sur le chemin du retour, Beryl fronçait les sourcils.

Ce n'était pas une soirée bien enrichissante, côté information, pensait-elle, mais au moins elle avait fait un excellent dîner aux frais de Lucan. Howard l'avait avertie d'y aller doucement. Alors bon, d'accord, demain il ferait jour.

Mais l'action commença pour elle dès que Lucan s'arrêta devant son bungalow.

Dans la lumière crue de l'enseigne du toit, une bouteille de scotch à la main, Kling chancelait.

Kling était allé au casino, avait cherché une fille, mais n'en trouvant aucune à sa convenance, il s'était carrément soûlé. Il avait été expulsé avec ménagements du casino et installé dans sa voiture. Les videurs avaient beaucoup d'expérience, pour se débarrasser des ivrognes. Kling les avait laissés l'asseoir au volant et mettre le moteur en marche.

Il ne savait pas du tout comment il était arrivé au Star Motel. Son idée fixe était de s'allonger sur son lit et de boire encore du scotch.

— Mon Dieu! s'exclama Lucan en voyant Kling tituber vers lui. Ça risque de mal tourner, Berry.

— Qui est-ce? demanda-t-elle.

— Un foutu poivrot qui habite dans un bungalow pas loin du mien, dit Lucan en sortant précipitamment de sa voiture. Restez là, bébé, ne bougez pas. Je vais m'occuper de lui.

Alors que Kling chancelait vers eux, Beryl

constata qu'il était grand, maigre et avait des allures de dur. Elle accorda un moment à Lucan et descendit à son tour.

Entre-temps, Kling était arrivé à leur hauteur.

— Salut, Lucky ! cria-t-il. Une poupée ? Je suis allé en ville et, nom de Dieu, j'ai trouvé aucune fille baisable !

— Taisez-vous ! gronda Lucan. Vous êtes ivre !

— Bien sûr, que je suis bourré ! gueula Kling, puis il aperçut Beryl près de la voiture. Dis donc ! Dis donc ! Qu'est-ce que t'as là ?

— Fichez le camp ! Allons, Ernie, vous vous donnez en spectacle !

— T'as du pot, Lucky ! reprit Kling en clignant de l'œil à Beryl. Salut, poupée ! Si t'as envie de changer de partenaire, je suis preneur !

Ng apparut alors dans la lumière vive. Il empoigna Kling par le bras et le tira. Kling trébucha et se cramponna à Ng en marmonnant. Le Vietnamiens le soutint jusqu'à leur bungalow et ferma la porte.

— Eh bien ! dit Beryl en riant. La grande vie au Star Motel ! Qui c'est ?

— Je vous l'ai dit, grommela Lucan qui transpirait. Rien qu'un foutu poivrot. Je suis navré.

— Pourquoi est-ce qu'il vous appelle Lucky ?

— Je ne sais pas. C'est un ivrogne.

— Et ce drôle de garçon. Il a le type vietnamien. Qui est-ce ?

— Dieu sait. (La panique gagnait Lucan.) Son domestique, sans doute. Je vous assure, bébé, je suis navré de cette scène.

Elle lui tapota le bras.

— Ça m'a beaucoup amusée. Alors à demain, hein ?

Elle l'embrassa rapidement sur la joue, ouvrit sa porte, se retourna pour agiter la main, entra et referma.

Trois minutes plus tard, elle parlait par radio à Howard Jackson.

Il était minuit dix.

A son bureau, Terrell écoutait le rapport, face à Jackson et Lepski.

— On dirait que nous avons une grosse piste, déclara Jackson. Mon auxiliaire a fait un travail formidable en très peu de temps. Elle s'est mise bien avec Lucan. En rentrant au motel, ils ont rencontré un ivrogne qui appelait Lucan « Lucky ». C'est le grand type maigre aux allures de dur, décrit par Drysdale. (Il raconta ensuite la scène qui s'était passée devant l'établissement.) Et là, c'est intéressant. Un jeune Vietnamien mince a emmené le poivrot. Ces deux-là semblent correspondre au signalement des deux ravisseurs de M^{me} Jamison, donné par le gosse. Mon auxiliaire va se renseigner. Demain, nous aurons leur nom. Ils ont peut-être un casier. Mon auxiliaire pourrait s'introduire dans leur bungalow et relever des empreintes. Elle sait y faire.

Terrell secoua la tête.

— Non ! Nous attendons que Jamison nous donne le feu vert, qu'il ait remis la rançon et récupéré sa femme. Dites à votre auxiliaire de laisser tomber. C'est trop dangereux. Si nous faisons le moindre faux-pas, M^{me} Jamison risque

d'être assassinée et alors Jamison nous foutra vraiment dans la merde.

Jackson fit une grimace, puis haussa les épaules.

— D'accord. Vous êtes chez vous ici. Mais quand la rançon sera payée, nous agissons vite ?

— Oui, mais pas avant que M^{me} Jamison soit rendue.

Beryl était au lit, prête à s'endormir, quand sa radio, posée sur son oreiller, s'anima.

— Beryl ?

— Oui, dit-elle, tout de suite réveillée.

— Les ordres sont d'y aller avec des gants. N'entreprenez rien. Les flics ont une trouille bleue de Jamison. Alors profitez de la vie, gardez les yeux ouverts mais pas d'action avant que je vous donne le feu vert... Compris ?

— Quelle bonne nouvelle ! répliqua ironiquement Beryl. Maintenant, à vous de m'écouter ! Je suis embarquée avec Lucan. Il compte me traîner dans son lit demain soir. Pour moi c'est un raseur fini et le dernier homme avec qui je voudrais coucher. J'ai besoin d'aide, Howard. Je veux que mon prétendu mari arrive demain matin sans faute. Sinon, je boucle ma valise et je m'en vais !

Jackson soupira.

— Bon, je serai là. C'est peut-être une bonne idée. Je pourrais examiner ces deux types.

— C'est ce que j'ai pensé. Et écoutez, Howard, il y a deux lits dans ce bungalow. Pas de manigances ! Je ne suis pas tellement folle de vous non plus.

— Beryl! Je suis scandalisé. Moi qui suis un respectable homme marié!

— Je sais. J'ai déjà eu trop souvent affaire à ce genre de types. Ils sont mariés, ça oui, mais respectables, oh non! Pas de manigances! Terminé!

Lepski rentra chez lui à 1 h 15. Il n'était pas d'humeur à subir les colères de Carroll. Il y avait des moments — assez rares — où il arrivait à s'imposer.

Il était fatigué et il avait une idée en tête qui le turlupinait mais il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Cela l'enrageait et l'exaspérait.

Il trouva Carroll assise devant la télévision, absorbée par un vieux feuilleton. Elle ne le regarda pas quand il entra dans le living-room.

— Ne m'adresse pas la parole! dit-elle sèchement. Je commence à en avoir assez de toi, Lepski! Le cinéma et le restaurant! Laissez-moi rire!

Lepski alla résolument au téléviseur et l'éteignit juste au moment où l'héroïne aux yeux de biche allait être apparemment violée. Poussant un cri de rage, Carroll se leva d'un bond.

— Ta gueule! gronda Lepski de sa voix de flic. Ecoute! Nous sommes sur la plus grosse affaire que nous avons jamais eue! La femme de Sherman Jamison a été kidnappée!

La fureur de Carroll s'évapora aussitôt.

— M^{me} Jamison... kidnappée!

— Exact. La grosse, grosse affaire! Le chef a peur que Jamison cause des ennuis alors tout ça

c'est strictement sous le manteau jusqu'à la remise de la rançon et le retour de M^{me} Jamison. Le F.B.I. est dans le coup et je travaille avec eux. J'ai besoin de dormir. Demain, ça va être une sacrée journée !

— Voyons, Tom, je ne pouvais pas savoir ! roucoula Carroll en venant le prendre dans ses bras. Viens ! Allons nous coucher !

Malgré les bons soins de Carroll, Lepski passa une nuit agitée. C'était cette idée qui le harcelait, enfouie dans son subconscient. Il se réveilla à 7 h 30, et l'idée irritante devint soudain claire. Il revoyait avec netteté Lucky Lucan sortant de la maison de Lucy Loveheart.

Il se rappela sa perplexité, à l'idée qu'un gigolo comme Lucan aille voir Lucy Loveheart. Il se redressa vivement. Lucan avait été désigné par Drysdale comme un intermédiaire possible des ravisseurs. Et si les ravisseurs avaient demandé à Lucan de leur trouver une planque discrète, pour y cacher M^{me} Jamison ? Que pourrait-il y avoir de plus sûr que le bordel de Lucy ? Une intuition ? Après tout, les intuitions font partie du métier de policier.

Galvanisé, Lepski sauta du lit et se rua dans la salle de bains où il prit une douche et se rasa à la hâte. Quand il rentra dans la chambre, il entendit Carroll qui fourgonnait déjà dans la cuisine. Il s'habilla précipitamment, en reniflant l'odeur de jambon grillé.

— Il t'est venu une idée, Tom ? demanda-t-elle quand il fit irruption dans le living-room.

— Oui ! Faut que je me dépêche !

— Tu vas d'abord déjeuner, déclara-t-elle avec

fermeté, en posant devant lui, dès qu'il s'assit, une assiette avec quatre œufs au plat et du jambon grillé.

— Une vraie femme de flic, dit-il, et il lui sourit en attaquant son repas.

— A quoi as-tu pensé ? demanda Carroll, assise en face de lui.

— Laisse, répondit-il la bouche pleine. Ce n'est qu'une intuition. Je crois savoir où ils ont pu cacher M^{me} Jamison.

— Attention de ne pas avaler de travers, dit Carroll, d'un ton inquiet, en le regardant dévorer sans mâcher et elle lui resservit du café. Où est-ce que tu crois qu'ils la cachent ?

— Ce serait trop long à raconter, grogna Lepski, puis il avala le café, repoussa son assiette et se leva d'un bond. A ce soir, chérie.

Après avoir saisi son chapeau, il courut à sa voiture.

Kling se réveilla péniblement avec une gueule de bois monumentale. Il avait l'impression que quelqu'un tapait avec un marteau d'enclume à l'intérieur de son crâne. Il gémit en se tenant la tête. Lentement, il ouvrit les yeux et trouva Ng debout près de lui.

— Du café, monsieur ? demanda Ng.

Kling grogna méchamment. Quand il souffrait d'une gueule de bois, il était plus mauvais que jamais.

— Je veux rien ! Fous-moi le camp !

— Monsieur. Puis-je prendre la voiture ?

— Prends ce que tu veux ! Mais fous-moi le camp !

Toute la nuit, après avoir couché Kling, Ng avait pensé à Shannon Jamison. Cette belle femme si gentille ne devait pas mourir, se répétait-il en se tournant et se retournant dans son lit. Mais comment la sauver sans se montrer déloyal envers son maître ? Il avait ensuite pensé à Kling. Cet homme avait tant fait pour lui et pour sa mère. Ng gémit tout bas. Il était sûr que Kling tuerait cette femme comme il écraserait une mouche. Comment la sauver ?

Il avait le temps... dix jours. Ng songea au plaisir qu'il aurait en revoyant Shannon. Il lui apporterait des fleurs et son petit déjeuner.

Observé par Beryl de sa fenêtre, il monta dans la voiture et démarra. Pendant que Kling ronflait dans son lit, Ng avait pris un billet de 50 dollars dans le portefeuille bien garni du tueur. Le seul endroit où Ng pouvait trouver des fleurs à cette heure était l'aéroport. Il acheta des roses et deux branches d'orchidées. Quand il arriva à la maison de Lucy Loveheart, Lepski était déjà garé en face ; il attendait et observait avec espoir.

Il vit Ng entrer dans le garage.

Un Vietnamien petit et mince !

Lepski descendit de voiture, fou de joie. Son intuition payait, semblait-il ! Prudemment, il arriva en bas de la rampe du garage souterrain au moment où le voyant de l'ascenseur indiquait que la cabine était montée jusqu'au dernier étage.

Quand il retourna à sa voiture, il était certain que la femme de Sherman Jamison était cachée au dernier étage du bordel de Lucy Loveheart.

Avec la patience d'un flic de vocation, Lepski alluma une cigarette et attendit la suite des événements.

Ignorant qu'il avait été observé, Ng se tenait devant la porte de la salle de flagellation, le cœur battant. Il serrait le bouquet contre lui. Il frappa. Pas de réponse. Il frappa encore.

Shannon, qui avait passé une nuit blanche, se redressa en entendant les coups insistants. Effrayée, elle cria :

— Qui est là ?

— C'est Kim, madame, répondit Ng. Puis-je entrer ?

Shannon poussa un soupir de soulagement. Elle était sûre de pouvoir contrôler ce bizarre Vietnamien.

— Oui, entrez. Accordez-moi cinq minutes.

Elle se glissa hors du lit et passa dans la salle de bains.

— Excusez-moi de venir si tôt, madame, dit Ng en entrant dans le living-room. Je voulais vous préparer le petit déjeuner.

Shannon, sous la douche, n'entendit pas.

Ng trouva un vase, le remplit d'eau et y disposa les fleurs. Il le posa sur la table, puis alla faire du café à la cuisine.

Il mettait le couvert quand Shannon entra. Elle portait un kimono acheté par Lucan, et Ng la trouva si belle qu'il en eut le souffle coupé.

— Des toasts, madame ? demanda-t-il en la contemplant avec adoration.

— Non, merci. Le café suffira. (Shannon, voyant les fleurs, s'exclama :) Que c'est joli ! Merci, Kim. Comme vous êtes gentil !

— Ce n'est rien, madame, murmura-t-il en servant le café. J'espère que vous avez trouvé la nourriture acceptable. Je me suis inquiété. Ces repas surgelés ne sont pas fameux. (Il lui tint la chaise pour qu'elle se mette à table.) J'aimerais beaucoup vous faire un bon déjeuner. Me le permettez-vous, madame ? Je pourrais vous préparer un excellent repas, du poulet avec du riz au safran et des litchis. Cela vous plairait, madame ?

Shannon sucra son café, l'esprit au travail. Elle avait fini par comprendre que ce jeune Vietnamiens plutôt curieux était amoureux d'elle.

— Ce serait merveilleux, Kim, dit-elle en se forçant à sourire. J'adore ça.

— Je vous le préparerai. Cela me fera grand plaisir.

Elle but un peu de l'excellent café et le regarda attentivement.

— Kim, je vous en prie, soyez franc avec moi. J'ai l'impression que vous êtes un ami. Je suis prisonnière ici, et j'ai beaucoup de chance d'avoir un geôlier aussi gentil et prévenant. Je suis inquiète. Mon mari et moi ne nous entendons plus. (Elle posa sa tasse.) Il veut épouser une autre femme. Je me demande constamment s'il paiera la rançon pour que je sois libérée.

Ng hocha la tête.

— Oh oui, madame. Je vous l'ai déjà dit. Il devra payer la rançon. Mon maître le tient à la gorge. Vous n'avez pas à vous faire de souci.

— A la gorge ? demanda Shannon en faisant un effort pour paraître naturelle.

— Je ne peux pas vous expliquer, madame. Je

vous promets, quand la rançon sera payée, vous serez en sécurité.

— Il y a autre chose qui m'inquiète, dit Shannon en regardant Ng bien en face. Il y a quelques mois, mon mari a eu une alerte cardiaque. Supposez qu'il ait une crise fatale avant la remise de la rançon ? Que m'arriverait-il ?

Ng l'observa fixement.

— Quoi qu'il arrive, vous serez libérée, assurait-il en retournant à la porte. Je vais préparer votre déjeuner. Vous n'avez rien à craindre.

En descendant dans l'ascenseur, Ng était surexcité.

C'était la solution !

Jamison mort, il n'y aurait pas de rançon. Cette femme adorable serait libérée. Son maître se désintéresserait d'elle. Pas d'argent... pas de meurtre.

Ng était certain de pouvoir s'introduire dans la villa de Jamison et de le tuer.

C'était la solution !

Il avait le temps. D'abord, il voulait montrer à cette ravissante femme qu'il était un excellent cuisinier. En remontant à pied la rampe du garage, il se répéta la liste de tous les ingrédients qu'il devrait acheter.

Alors que Ng se hâtait sur le trottoir vers le grand magasin self-service, Lepski descendit de sa voiture et le suivit.

CHAPITRE IX

Le jet privé de Jamison atterrit à l'aéroport de Zurich à 9 h 30.

La veille, il avait demandé à Smyth d'avertir son pilote de se tenir prêt à partir pour la Suisse, de lui retenir un appartement à l'hôtel Baur au Lac et d'avertir Maurice Felder, président de la filiale suisse de la Jamison Electronic Corporation, qu'il voulait le voir dès son arrivée.

Jamison fut accueilli par un des directeurs de la société qui porta sa valise, lui fit passer la douane et le conduisit à la Rolls que l'hôtel avait l'habitude d'envoyer pour ses clients de marque.

Il fut reçu à l'hôtel avec des saluts obséquieux, puis installé dans un appartement donnant sur le lac. Après s'être rasé, douché et changé, il descendit et la Rolls le transporta aux somptueux bureaux de la Corporation.

Maurice Felder, le président, l'accueillit par une chaleureuse poignée de main.

— Une bien agréable surprise, monsieur Jamison. Tout à fait inattendue.

Felder, un homme grand et massif, frisant la soixantaine, toujours impeccablement vêtu, avait

les cheveux clairsemés et, comme Jamison ne l'ignorait pas, c'était un des cerveaux les plus brillants et les plus compétents de Suisse. Ce que Felder ne savait pas sur les grosses affaires, l'industrie, la banque et la haute finance ne valait pas la peine d'être su.

— J'ai un problème personnel, dit Jamison avec brusquerie. Je veux tout connaître sur la banque Bovay. Que pouvez-vous m'en dire ?

Felder haussa ses sourcils broussailleux.

— C'est une petite banque privée. Bien sûr, il y en a un certain nombre ici à Zurich, à Berne, Bâle et Genève. Ces petites banques fournissent un service personnalisé, ne posent pas de questions gênantes et étendent le secret bancaire aux étrangers. Celle-ci est entre les mains de la famille Bovay depuis cinquante ans. Henri Bovay, qui la dirigeait depuis vingt ans, vient de prendre sa retraite. Il est remplacé par son fils Paul. Il paraît qu'Henri Bovay a eu une attaque et qu'il ne s'occupe plus du tout de la banque. Paul Bovay semble faire du bon travail. La banque est prospère, sur une petite échelle. Ses ressources sont convenables. (Felder prit un temps et observa Jamison.) C'est le genre de renseignements que vous recherchez, monsieur Jamison ?

— Quand est-ce que le fils a repris la banque ?

— Il y a seulement un mois.

— Parlez-moi encore du père.

Felder, conscient qu'il avait une importante réunion dans vingt minutes, sourit de son sourire suisse sans humour.

— Peut-être auriez-vous la bonté de me dire d'abord quel est le problème, monsieur Jamison,

et pourquoi vous vous intéressez à un petit établissement comme la Bovay. Je pourrai alors vous donner des informations précises sans vous faire perdre votre temps.

— Ni le vôtre, répliqua Jamison avec un hochement de tête approbateur.

Ses rapports avec Felder avaient toujours été excellents. C'était un des rares hommes que Jamison considérait comme un cadre supérieur de tout premier ordre.

Felder écarta ses mains grasses.

— Oui, monsieur Jamison. J'ai une conférence.

— Bien. Voilà le problème. Ma femme a été kidnappée.

Felder sursauta.

— Je suis tout à fait navré, monsieur Jamison. Alors... ?

— La rançon est de cinq millions de dollars, à verser à la banque Bovay. Le ravisseur, dont le nom est Ernie Kling, y a un compte. Kling est citoyen américain. Il me dit que si la rançon n'est pas payée, il tuera ma femme. Il m'a donné le numéro de son compte à la Bovay. J'ai besoin de lui prouver que cette somme a été virée à son compte, pour que ma femme soit libérée.

Felder réfléchit pendant un long moment, en se tirillant la lèvre inférieure, puis il décrocha le téléphone, sur sa ligne directe avec sa secrétaire.

— La réunion est annulée, et je ne veux pas être dérangé, dit-il, puis il raccrocha. Oui, monsieur Jamison, c'est un problème... Dites-moi ce que vous envisagez.

— Je veux que ma femme soit libérée, mentit Jamison.

Felder hocha la tête.

— Naturellement.

— Mais pas question de payer cinq millions de dollars à ce ravisseur !

Nouveau hochement de tête de Felder.

— Tout problème a une solution. Puis-je vous demander de me laisser faire ? Je crois que vous êtes descendu au Baur au Lac ?

— Oui.

— Je propose que nous nous y retrouvions pour dîner ce soir. Huit heures, cela vous conviendrait ?

— Oui.

— Vous avez le numéro du compte de ce Kling à la banque Bovay ?

— Je l'ai ici.

Jamison prit dans son portefeuille le bout de papier que Kling lui avait donné, qui était dans une enveloppe en plastique. Il remit l'enveloppe à Felder, qui nota le numéro et la lui rendit.

— Ce soir, j'espère avoir trouvé une solution satisfaisante, dit Felder en se levant. Soyez patient, s'il vous plaît, monsieur Jamison. Ceci ne va pas être facile et j'aurai besoin d'un peu de temps.

— Je comprends. Merci, Felder, vous savez que j'ai toute confiance en vous, (Jamison se leva aussi, puis ajouta faussement :) Inutile de vous dire que la vie de ma femme ne doit pas être mise en danger.

— Bien entendu. Puisque vous êtes ici, aimeriez-vous inspecter l'usine ? Je peux vous organiser une visite.

— Non ! aboya Jamison. Je n'ai vraiment pas la tête à ça. A ce soir huit heures, donc.

Ils se serrèrent la main et il partit.

Felder se rassit à son bureau et décrocha vivement son téléphone :

— Passez-moi M. Paul Bovay, de la banque Bovay, dit-il à sa secrétaire.

Lepski fit irruption dans le bureau de Terrell et s'arrêta pile.

— Chef ! Je l'ai trouvée ! cria-t-il.

Terrell, qui avait une masse de papiers sur son bureau, leva les yeux vers Lepski avec une impatience à peine dissimulée.

— Trouvé qui ? grogna-t-il.

— M^{me} Jamison ! Qui voulez-vous que ce soit ?

Terrell repoussa sa chaise.

— Vous avez retrouvé M^{me} Jamison ?

— C'est une intuition, répondit Lepski en desserrant son nœud de cravate. Je suis prêt à parier qu'elle est cachée dans le bordel de Lucy Loveheart !

Terrell se frotta le nez.

— Asseyez-vous, Tom. Calmez-vous. Racontez-moi ça.

Brièvement, Lepski fit son rapport : il avait vu Lucan quitter la maison close : aussitôt intrigué il avait fait la planque devant la maison et vu le mince Vietnamien arriver en voiture, puis descendre dans le garage ; enfin il avait constaté que l'ascenseur montait au dernier étage.

— Ce Viet est ressorti environ une heure plus tard pour aller faire le marché. Je l'ai suivi. Il a acheté un poulet, divers aromates et un paquet de

riz, puis il est retourné au bordel. Du coup, c'est là que M^{me} Jamison est cachée, je parie.

— Vous ne savez pas avec certitude qu'elle est là. D'accord, ça paraît logique, mais vous et moi ignorons si elle s'y trouve vraiment, n'est-ce pas, Tom ?

Lepski fit un bruit de scie circulaire butant contre un nœud du bois.

— Et alors ? Nous obtenons un mandat et nous opérons un rafle. Nous trouvons M^{me} Jamison ! Ou nous ne la trouvons pas... et après ?

— Tom, vous êtes un bon policier, dit Terrell, mais vous n'entendez rien à la politique de cette ville. Il y a trois juges ici qui seraient en mesure de signer un mandat mais ils ne le feront pas pour la bonne raison qu'ils sont les clients hebdomadaires de Loveheart. Le maire aussi est un habitué. Nous ne pouvons pas, je répète, nous ne pouvons pas effectuer une rafle dans l'établissement de Lucy Loveheart. Je ne dis pas que vous vous trompez mais si M^{me} Jamison n'y est pas, vous et moi, nous sommes bons pour la retraite. Vous pouvez en être sûr. Lucy a trop d'influence. Alors n'y pensez plus ! Nous attendons que la rançon soit remise et que M^{me} Jamison soit en sécurité, et alors nous épinglons Lucan, le malfrat et le Viet, mais nous restons tranquilles jusque-là.

Avec un grognement de dégoût, Lepski se leva et sortit furieux du bureau du chef.

Après un sommeil de plomb grâce aux trois comprimés qu'il avait avalés, Lucan se réveilla et pensa tout de suite à la superbe fille d'à côté. Il se

rasa, prit une douche et enfila un slip de bain. Il avait décidé de l'inviter à se baigner, puis il l'emmènerait déjeuner, lui ferait du baratin et quand la soirée arriverait, ce serait dans la poche.

Bombant le torse, il quitta son bungalow et alla frapper à la porte de Beryl. Il y eut une petite attente avant qu'elle s'ouvre et, à sa grande déception, Lucan se trouva nez à nez avec un homme grand et puissamment charpenté qui lui adressa un large sourire amical.

— Jack Shaddock, dit Howard Jackson en saisissant la main de Lucan dans une poigne d'acier pour la serrer. Vous devez être Julian Lucan. (Il lâcha la main à moitié paralysée.) Ma petite femme me dit que vous avez eu la gentillesse de l'inviter à dîner hier soir. *Merci mille fois.* Ma femme adore manger. (Jackson partit d'un grand éclat de rire.) Je viens d'arriver. Chouette patelin, hein ?

Toutes les pensées érotiques de Lucan, qui se voyait déjà au lit avec Beryl, s'envolèrent. Il se força à sourire.

— *Simple rapports de bon voisinage.* Je pensais qu'elle était toute seule, qu'elle aimerait aller se baigner. Ça ne fait rien. Bon, eh bien, je vais filer.

— Ouais, dit Jackson. Nous n'allons pas rester longtemps. J'ai une grosse affaire en vue. (Les deux hommes se dévisagèrent. Le sourire de Jackson était moins cordial.) Bon, à plus tard, ajouta-t-il, puis il ferma la porte.

En descendant vers la plage, totalement frustré, Lucan éprouva un certain malaise. Il le chassa, en se disant que c'était dû à sa déception. Quand il

entra dans l'eau, il essaya de se remonter le moral : il y avait encore pas mal de femmes dans le coin, pensa-t-il.

Mais quand il revint et s'allongea à l'ombre d'un palmier, ce curieux sentiment de malaise revint. Soudain, un frisson glacé lui courut dans le dos.

Quand il s'était trouvé devant cet homme qui se présentait sous le nom de Jack Shaddock, il avait eu la très vague impression de l'avoir déjà vu quelque part.

Lucan avait la mémoire photographique des visages. Ça faisait partie de son mode d'existence. Allongé sur le sable, il revoyait un homme grand, puissamment charpenté, marchant dans une rue de Miami. Lucan était alors en conversation avec un Noir qui essayait de le persuader de l'aider à s'occuper de son cheptel de prostituées.

Le Noir lui avait donné un coup de coude. « Tu vois ce mec ? Rappelle-toi sa tête. C'est Howard Jackson, l'agent du F.B.I. pour Miami. Si jamais tu as affaire à lui, t'es dans la merde. »

Il y avait trois ans de cela.

Lucan se redressa, baigné de sueur froide.

Oui !

Jack Shaddock était Howard Jackson, un agent du F.B.I. !

L'esprit en pleine panique, il contempla la mer. Il lui fallut plusieurs minutes pour se maîtriser. Beryl devait planquer pour le F.B.I. ! Cela voulait dire que le F.B.I. le soupçonnait d'avoir participé au kidnapping et le surveillait !

Il se releva et retourna à son bungalow d'un pas mal assuré.

Sa porte verrouillée, Lucan se versa un triple scotch. Puis il s'assit, but et gémit sur son sort.

Le F.B.I. !

Il se lamenta de plus belle. Comment avait-il pu être assez fou pour s'embarquer là-dedans avec un homme comme Kling ?

L'amour de l'argent, bien sûr !

Il avait été hypnotisé par la perspective de posséder cinq cent mille dollars.

Que représentait une somme pareille comparée à sa liberté ? Il savait que s'il y avait un pépin — et avec le F.B.I. qui le surveillait — il risquait de passer au moins dix ans derrière les barreaux !

Il devait partir immédiatement ! Rentrer à New York ! Il se trouverait une autre vieille rombière qui l'entretiendrait dans le luxe. Oui ! Il devait se tailler sur le champ !

Finissant son verre, il se leva d'un bond et courut dans sa chambre. Il s'habilla. Il ne lui fallut qu'une demi-heure pour ranger ses nombreux costumes dans deux valises.

Au diable les cinq cent mille dollars ! se répétait-il.

De l'air ! De l'air !

Pendant un bref instant, il hésita, en se demandant s'il devait avertir Kling qu'ils étaient observés par des agents du F.B.I. Non ! Ça ferait des complications. Kling ne le laisserait peut-être pas partir. Qu'il aille au diable !

Lucan sortit sous le soleil brûlant, regarda furtivement à droite et à gauche, puis il amena sa voiture devant son bungalow.

Observé par Howard Jackson et Beryl, il jeta ses valises dans le coffre et roula jusqu'à la

réception du motel. Là, il régla sa note, en prétextant qu'il était obligé de rentrer immédiatement chez lui, et il s'en alla.

— Vous laissez filer ce salaud ? s'étonna Beryl.

— Nous ne pouvons pas l'arrêter, répondit Jackson. Jusqu'à présent, nous n'avons rien contre lui. Je suppose qu'il a dû me reconnaître et prendre peur. Après tout, la grosse prise, c'est le malfrat et le Vietnamien.

Quelques minutes avant 20 heures, Maurice Felder arriva au Baur au Lac. Il fut aussitôt conduit à l'appartement de Sherman Jamison, où il trouva l'homme d'affaires arpentant nerveusement le vaste salon. Le couvert était disposé sur une table, ce qui fit plaisir à Felder qui appréciait la bonne cuisine.

— Ah, vous voilà, Felder, dit Jamison en lui serrant la main. Vous avez certainement des nouvelles pour moi. Le dîner sera servi tout de suite, et puis nous pourrons causer.

Au même instant, on frappa à la porte et deux garçons entrèrent en poussant une table roulante.

— Un repas simple, dit Jamison. Saumon fumé, carré d'agneau et fromage. Ils ont un margaux 61 qui devrait être buvable.

Les deux hommes s'attablèrent. Tout en appréciant les fines tranches de saumon fumé, Felder, qui savait que Jamison ne voudrait pas évoquer leur affaire en présence des serveurs, parla de Zurich, du temps qu'il faisait, de la situation économique et du raffermissement du dollar. Il était expert en conversation à bâtons rompus.

Jamison, qui n'avait rien pris depuis son départ de Paradise City, mangea bien. Il grognait, hochait la tête, mais ne faisait aucun effort pour apporter sa contribution au flot de paroles insignifiantes de Felder.

Enfin le repas fut terminé. Les garçons emportèrent la vaisselle et la table roulante. Ce fut alors que Jamison se ranima. Il regarda fixement Felder.

— Alors... qu'avez-vous à me dire ?

— Je crois, monsieur Jamison, avec votre approbation, que j'ai résolu votre problème, répliqua le Suisse, carré dans son fauteuil et réchauffant entre ses mains le ballon de cognac que le garçon avait servi avant de se retirer. Je n'ai certainement pas besoin de vous dire qu'un citoyen américain, résidant aux Etats-Unis, n'a pas le droit d'avoir un compte non déclaré en Suisse. De plus, si les banques suisses acceptent des paiements, elles n'acceptent pas d'argent s'il est avéré qu'il provint d'opérations délictueuses. Kling est un résident des Etats-Unis et un citoyen américain. Depuis cinq ou six ans, il se sert de la banque Bovay et y dépose des sommes importantes. Henry Bovay semble avoir une dette envers cet homme... un service important rendu, mais inutile d'entrer dans ces détails. Il a permis à Kling de déposer de l'argent sans se soucier de son origine. Je me suis entretenu avec Paul Bovay. Il comprend le problème. Il est plus qu'empressé à coopérer. (Felder s'interrompt, pour goûter l'excellent cognac.) Je suggère, monsieur Jamison, que vous viriez au compte de Kling les cinq millions de dollars exigés par la rançon. Bovay

informera Kling que la somme a été déposée à son crédit.

— Comment fera-t-il ?

— Naturellement, Kling ne voudra pas d'un reçu officiel. Certaines lettres estampillées en Suisse sont souvent examinées par les autorités américaines. Il est donc convenu entre Henri Bovay et Kling que chaque fois qu'une somme d'argent est virée à son compte, il reçoit une carte postale illustrée. Dans ce cas, il en recevra une disant « Cinq de vos meilleurs amis espèrent vous voir bientôt » et signée des initiales de Bovay. Cela lui apprendra que les cinq millions ont été virés à son compte.

Jamison hocha la tête.

— Et ensuite ?

— Bovay avertira alors la police de Zurich qu'il a reçu l'argent d'une rançon et que le ravisseur viendra le chercher. Kling sera obligé de se rendre à la banque pour toucher l'argent et il sera arrêté... Pendant le temps qu'il faudra à Kling pour venir par avion à Zurich, il aura libéré M^{me} Jamison, convaincu qu'il a la rançon, et elle sera sauvée.

Non, pensa Jamison sans que son expression le trahisse. Elle sera morte et je serai libre d'épouser Tarnia.

— Vous êtes sûr que cette carte postale convaincra Kling que la rançon a été bien remise ?

— Bovay me l'assure. Oui, je crois que cela ne fait aucun doute.

— Alors je ne vois pas pourquoi ma femme ne serait pas libérée.

Jamison se carra dans son fauteuil, en réfléchis-

sant. Oui, se dit-il, dès que Kling recevrait la carte, il tuerait Shannon. Maintenant, il voulait se débarrasser le plus vite possible de Felder afin de réfléchir plus longuement à cette situation dangereuse et complexe.

— Vous avez été parfait, Felder, dit-il en se levant. Je vous remercie. Je pense que la Corporation pourra rapidement avancer les cinq millions ?

— Aucun problème, monsieur Jamison. Nous avons bien assez de liquidités.

Felder devina qu'il devait prendre congé. Il avala précipitamment le reste de son cognac et se leva.

— Je suppose que la carte postale mettra plusieurs jours pour arriver à Kling ? demanda Jamison.

— Oh non. Elle sera expédiée en urgent. Pas plus de deux jours, à mon avis.

— Faites-la adresser à Kling au Star Motel, Paradise City, en Floride. C'est là qu'il se trouve. Allez, Felder, et ne perdons pas de temps.

Les deux hommes se serrèrent la main et Jamison raccompagna Felder à la porte.

Puis il s'assit, alluma un cigare et considéra la situation.

Avant de quitter Zurich, il avait trouvé une solution qui lui paraissait sûre, pour éviter de payer Kling.

Le plan de Kling, pour que la police trouve le cadavre de Shannon dans le coffre d'une voiture volée ainsi que deux cent mille dollars, devrait convaincre les policiers que le kidnappeur était vraisemblablement un amateur qui avait cédé à la

panique, tué Shannon et s'était enfui en abandonnant la rançon.

Si la police acceptait cette thèse, alors aucun soupçon ne pourrait retomber sur Kling ou sur lui-même.

Une fois que Kling serait certain que Jamison avait respecté sa part du marché, au reçu de la carte postale de sa banque suisse, en bon professionnel qu'il était, il respecterait son engagement.

Mais, en assassinant Shannon, Kling se livrerait entre les mains de Jamison.

Lorsque Kling s'apercevrait qu'il avait été refait de cinq millions de dollars, il n'oserait pas mettre sa menace à exécution en allant voir le District Attorney pour lui révéler qu'il avait été embauché par Jamison pour enlever Shannon et l'avait fait, sans intention de lui faire de mal. Les enregistrements de ses conversations avec Jamison ne constitueraient plus des charges accablantes, à moins que Kling soit prêt à être poursuivi pour meurtre. Jamison était sûr que Kling, qui n'avait apparemment pas de casier judiciaire, ne prendrait pas ce risque. Un enlèvement oui, un assassinat non ! Même avec l'influence de la Mafia pour le soutenir, Kling aurait à purger une longue peine de prison.

Jamison hocha la tête, satisfait de son raisonnement.

Il lui fallait attendre maintenant l'arrivée de la carte postale. Ensuite, il reverrait Kling. Une fois assuré que Kling avait tué Shannon, il lui dirait de ne pas aller à sa banque suisse pour retirer l'argent car la police suisse attendait cette occasion pour l'arrêter. Kling devrait reconnaître que Jamison

avait été plus malin que lui, et il disparaîtrait dans la nature.

Jamison fronça les sourcils.

Mais Kling se fondrait-il dans la nature ?

Jamison se répéta qu'il avait affaire à un tueur professionnel sans scrupules. Quand il lui annoncerait qu'il n'allait pas toucher son argent, Kling pris de rage, risquait de dégainer et de l'abattre sur-le-champ.

Jamison réfléchit à cela. C'était une désagréable éventualité. Il devait prendre des précautions. Il décida d'écrire tout le récit concernant son entretien avec Lucan, sa rencontre avec Kling, l'organisation du meurtre de Shannon, sans omettre un seul détail. Pas question de faire venir une sténo-dactylo. Il devrait faire ça lui-même.

Ma foi, se dit-il, j'ai toute la nuit. Une fois le document achevé, il l'enverrait à son avocat avec la mention « *A ouvrir en cas de mort subite* ». Il emprunterait un photocopieur à l'hôtel et tirerait un exemplaire pour Felder et certainement un autre pour Kling. Ainsi, il n'aurait pas à revoir le tueur.

Il alla s'asseoir au bureau, trouva du papier et, de sa petite écriture nette, il se mit à écrire.

Ng Vee rentra au Star Motel peu après 13 heures et trouva Kling encore au lit, qui soignait toujours sa gueule de bois ; il était d'une humeur de dogue.

— Où est-ce que t'as été ? gronda-t-il.

— Excusez-moi, monsieur, répondit Ng. J'ai

fait à déjeuner à la dame. Puis-je vous servir quelque chose ?

Kling le foudroya du regard.

— Elle a des provisions là-bas, pas vrai ? Qu'est-ce qui te prend ? Elle sera morte dans quelques jours, alors qu'est-ce que ça fout ?

Ng tressaillit.

— Puis-je vous servir quelque chose, monsieur ? répéta-t-il.

— Non. Fous-moi la paix.

Ng se retira dans la cuisine et ferma la porte.

Elle sera morte dans quelques jours !

Ce soir, se promit-il, il irait à la villa de Jamison et il le tuerait. C'était la solution. C'était l'unique solution !

Assis sur le bord de la table, il songea aux trois heures qu'il venait de passer avec Shannon Jamison.

Trois heures délicieuses, merveilleuses !

Pendant qu'il lui préparait le déjeuner, elle était venue dans la minuscule cuisine et ils avaient causé, pendant qu'elle le regardait cuisiner. Petit à petit, elle l'encouragea à parler de lui-même. Sa voix douce, calme, le ravissait.

Il lui raconta sa vie à Saigon, lui parla de sa mère, du maître qui l'avait sauvé de la famine.

Shannon se garda de poser des questions sur cet homme que le Vietnamiens appellait « maître ». Elle était maintenant certaine que ce curieux garçon était désespérément amoureux d'elle. Elle se sentait soulagée, rassurée, elle était sûre de pouvoir compter sur lui.

Elle insista pour qu'il déjeune avec elle et,

quand ils furent assis à table l'un en face de l'autre, elle lui parla de son amour pour la musique, un peu de sa foi et, à la fin du repas, elle lui confia qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfants et que son mari en était terriblement déçu.

Ng écoutait, aux anges, émerveillé qu'elle lui fasse ces confidences. Il faillit lui dire que son mari voulait la faire assassiner mais se retint. Ce n'était pas le moment. D'abord, il devait se débarrasser de Jamison et ensuite la libérer.

Elle l'avait félicité pour sa cuisine et quand il avait desservi, en lui disant de laisser la vaisselle puisqu'il reviendrait le lendemain, elle lui avait pris la main.

— Merci, Kim. Vous avez été très gentil avec moi.

Ce soir-là, quand Kling partit au casino, une fois remis de sa gueule de bois, Ng fit à pied les trois kilomètres jusqu'à la villa de Jamison.

Ignorant que Jamison se trouvait à Zurich, il passa quatre heures exaspérantes, caché dans le jardin, à attendre et guetter.

Il n'y avait pas de lumière au rez-de-chaussée. Il vit Smyth quitter la villa et se rendre à l'appartement de Conklin au-dessus du garage.

Finalement, Ng se dit que Jamison n'allait pas apparaître. Il ne voulait pas que son maître rentre et découvre son absence.

Demain soir, pensa-t-il en repartant pour la longue marche vers le motel dans la nuit étouffante, il reviendrait.

Cet homme devait être tué !

Le lendemain matin, Kling était de meilleure humeur. Après avoir dévoré des œufs et des gaufres, il dit à Ng :

— Allez, viens, on va nager, petit.

Toutes les pensées de Ng étaient maintenant pour Shannon.

— J'avais pensé, monsieur, que j'irais voir la dame et lui préparer son déjeuner, dit-il sans regarder Kling.

Kling l'examina, soudain soupçonneux.

— Qu'est-ce qui se passe, petit ? Tu n'es pas tombé amoureux de cette femme, j'espère ?

Ng sentit sa gorge se dessécher.

— Oh non, monsieur, protesta-t-il en commençant à desservir. J'ai simplement pensé...

— Tu prépareras *mon* déjeuner, gronda Kling. T'occupe pas d'elle ! Elle n'en a plus pour longtemps et elle a de quoi manger là-bas. Viens. Allons nous baigner.

Elle n'en a plus pour longtemps !

Ng faillit hurler. Il se maîtrisa, porta la vaisselle à la cuisine, puis il alla dans sa chambre et se mit en short de bain.

Les deux hommes, observés par Howard Jackson de la fenêtre de son bungalow, descendirent vers la plage.

Tout en nageant, Ng se disait qu'il devait être très prudent. En aucun cas son maître ne devait se douter de ses sentiments pour Shannon. Donc, quand Kling déclara après le déjeuner qu'il voulait être conduit à Key West, Ng, le cœur serré, resta impassible. En conduisant, il pensait à Shannon ; il se demandait ce qu'elle faisait, et espérait qu'elle ne serait pas déçue qu'il ne vienne pas la voir.

Kling, apparemment très content, fit le tour de Key West, visita les lieux touristiques et Ng l'accompagna.

Ils ne rentrèrent au Star Motel que vers 19 heures.

— Une excursion épatante, petit, dit Kling. Et maintenant, je vais prendre une douche et aller au casino. Et toi ? Tu veux venir ?

— Merci, monsieur, mais je resterai ici.

Ng pensait retourner à la villa de Jamison, en espérant que l'homme qu'il voulait tuer s'y trouverait.

— A ton aise, petit, lui dit Kling et il disparut dans sa chambre.

Une demi-heure plus tard, baigné, rasé et vêtu d'un costume d'été, Kling revint dans le salon où Ng cirait la table.

— Je file, dit-il. Ne m'attends pas. Je rentrerai tard.

— Bien, monsieur.

Kling alla à la porte, puis il se retourna. Avec son mauvais sourire, il demanda, en tendant la main :

— Donne-moi la clef de la salle de flagellation, petit. Je crois qu'il vaut mieux que je la garde.

Ng eut l'impression qu'un coup de marteau l'avait frappé au cœur. Tant bien que mal, il réussit à garder son impassibilité.

— Mais monsieur...

Kling l'interrompit, en grondant :

— Donne-la moi !

Lentement, Ng retira de sa poche la précieuse clef et Kling la lui arracha de la main.

— A tout à l'heure, petit, dit-il avec son

mauvais rire et, la clef dans sa poche, il quitta le bungalow.

Pendant un long moment, Ng resta cloué sur place, désespéré. Il avait eu l'intention de passer voir Shannon avant d'aller à la villa. Maintenant, Kling avait la clef et cette visite devenait impossible. Mais pourquoi avait-il réclamé cette clef ?

Ng gémit tout bas. Son maître avait dû deviner qu'il était amoureux de cette femme ravissante !

La seule solution était de tuer Jamison !

Quittant le bungalow, il refit les trois kilomètres à pied jusqu'à la villa et y arriva à la nuit tombée.

Il ne pouvait pas savoir que Jamison était à New York, après son retour de Zurich, et ne comptait rentrer à Paradise City que le lendemain. Ng passa donc quatre nouvelles heures fatigantes, énervantes, sans le voir.

Le lendemain, alors que Ng qui avait passé une nuit d'insomnie, préparait le petit déjeuner de Kling, on frappa à la porte du bungalow. Il ouvrit. Un des chasseurs du motel lui tendit une carte.

— Pour M. Kling. Un pli urgent.

Le gamin parti, Ng regarda la carte. Il vit un timbre suisse et le cachet de la poste de Zurich.

Un message était griffonné :

Cinq de vos meilleurs amis espèrent vous voir bientôt.

Un frisson glacé parcourut Ng. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Était-ce... ? Il frémit, puis il entendit Kling sortir de sa chambre.

— Monsieur, dit-il, du courrier pour vous.

Kling, qui avait passé une bonne soirée sur la

plage avec une rousse pulpeuse, était de bonne humeur. Il prit la carte, lut le message et poussa un cri de triomphe qui fit sursauter Ng.

— Petit ! Ça y est ! s'exclama-t-il en flanquant un léger coup de poing dans la poitrine du Vietnamien. J'ai le fric ! Tu te rends compte ? Cinq millions de dollars ! *Cinq millions !* Tu m'entends ?

— Oui, monsieur, murmura Ng, malade à vomir. Je vais chercher votre déjeuner.

Il passa dans la cuisine. Ainsi, son projet de sauvetage de Shannon en tuant Jamison se trouvait réduit à néant. Tremblant, il servit les deux œufs et le jambon grillé et plaça l'assiette devant Kling déjà attablé, qui se frottait les mains en fredonnant.

— Maintenant causons, petit. Assieds-toi. Tu ne manges rien ?

— Non, monsieur.

Les jambes molles, Ng s'assit à la table.

— T'es un drôle de pistolet, petit, mais je t'aime bien, dit Kling en commençant à déjeuner. Tu te souviens quand nous nous sommes connus ? T'étais crasseux, tu crevais de faim ? On a passé de bons moments tous les deux, depuis, hein ?

Ng ravala la boule dans sa gorge.

— Oui, monsieur.

— Toi et moi, on ira loin, petit. J'ai cinq millions de superbes dollars ! Je vais louer un yacht et nous ferons le tour du monde tous les deux. Ça te plaira, hein ?

Ng prit la cafetière et remplit la tasse de Kling.

— Petit, tu as du boulot, reprit Kling. Ce soir, je veux que tu me trouves une bagnole avec un

grand coffre. Une Cadillac serait très bien. (Il mangea le jambon.) C'est bon, ça, petit. Tu es un cuisinier épatant.

Ng était incapable de parler. Il restait assis, pétrifié d'horreur.

— Tu sais, petit, j'ai dans l'idée que tu en pinces pour cette gonzesse, dit Kling en entamant le second œuf. Bon, ça arrive. Alors tout ce que tu as à faire, c'est voler une grosse voiture et je me charge du reste.

— Vous n'allez pas la tuer, monsieur ? demanda Ng dans un souffle.

— Ça ne va pas, petit ? Tu n'as pas écouté ce que je t'ai dit alors je vais te le répéter. Je suis un tueur professionnel. J'ai des contrats avec des types pour tuer un mec ou une bonne femme. Quand je suis payé, j'exécute la commande. Bon, Jamison m'a payé cinq millions de dollars. Ils sont dans ma banque suisse en ce moment, alors je dois exécuter le contrat. Tout ce que je te demande, c'est de voler une voiture. Je ferai le reste. Tu piges ?

En regardant Kling étaler de la marmelade sur un toast, Ng frémit.

Non ! Ça ne devait pas se faire ! Une pensée jaillit dans son esprit. En se levant nonchalamment pour commencer à desservir, il pourrait tuer Kling mais c'était impossible, après ce que Kling avait fait pour lui et pour sa mère. Il devait y avoir un autre moyen de sauver cette femme adorable.

La figure impénétrable, il répondit :

— Je comprends, monsieur. Quand voulez-vous la voiture ?

— Ce soir vers dix heures. Je veux que tu la

mettes dans le garage de Loveheart et que tu laisses la clef au tableau de bord. C'est tout. Tu me laisses m'occuper du reste. (Kling mordit dans son toast.) D'accord ?

— Oui, monsieur.

Ng se leva et emporta la vaisselle à la cuisine.

Le téléphone sonna. Les sourcils froncés, Kling décrocha.

— Kling ?

Il reconnut la voix grondante de Jamison.

— C'est moi.

— L'argent est à votre banque. Vous allez maintenant respecter votre engagement ?

— Pas de problème.

— Quand ?

— Ce soir. Et l'argent de la rançon qui doit être laissé dans la voiture ?

— J'ai arrangé ça. Il sera dans une serviette, à l'American Express, au nom de Hugh Pilby. Ils ont l'ordre de vous remettre la serviette sans poser de questions.

— Parfait. Ce soir vers onze heures, je vous téléphonerai pour vous donner le numéro de la voiture. Elle sera garée dans le parking du casino. Ensuite, ce sera à vous de jouer.

— Bien. Je compte sur vous, grogna Jamison, puis il raccrocha.

Kling se leva et alla à la cuisine.

— Tout est arrangé, petit. Quand tu auras volé cette bagnole, tu la gareras près de l'ascenseur, dans le garage de Loveheart et tu laisseras le coffre ouvert pour que je la reconnaisse. Dès que le travail sera fait, nous nous tirerons d'ici en vitesse.

Ng frissonna.

— Bien, monsieur.

— Bon. J'ai une petite affaire à régler en ville. Fais nos bagages et tiens-toi prêt à partir cette nuit. Je te reverrai dans l'après-midi.

— Oui, monsieur.

Soudain, Kling fronça les sourcils.

— Dis donc ! Ça fait deux jours que je n'ai pas vu ce con de Lucan. Et toi ? Tu l'as vu ?

— Non, monsieur.

Kling hésita un moment, en réfléchissant, puis il retourna au téléphone, appela la réception et demanda qu'on lui passe le bungalow de Lucan.

— M. Lucan est parti il y a deux jours, répondit la réceptionniste. Il n'a pas laissé d'adresse.

Kling raccrocha et regarda par la fenêtre d'un air songeur.

Pourquoi ? se demandait-il. Qu'est-ce qui avait flanqué la panique à Lucan ? A moins que ce ne soit pas de la panique, il avait peut-être voulu s'éclipser en attendant que la femme de Jamison soit éliminée. Ce serait typique d'une lavette comme Lucan. Tant pis pour lui ! Quand le travail serait fait, il viendrait mendier son argent. A ce moment, Kling et Ng seraient à Zurich et Lucan n'en verrait jamais la couleur.

Quittant le bungalow, Kling se rendit aux bureaux de l'American Express.

Ng, torturé, passa la journée dans le bungalow. Il ne cessait de penser à Shannon. Il envisagea d'aller à la salle de flagellation et de forcer la porte, afin de libérer M^{me} Jamison, mais il se

rappelait la serrure. C'était une de ces serrures de sûreté équipée d'une barre d'acier qui se mettait en place quand on tournait la clef ; le seul moyen d'entrer serait de défoncer la porte à la hache. Ce qui ferait bien trop de bruit. Non, ce n'était pas la solution. Mais il était résolu à sauver Shannon.

En commençant à ranger les affaires de Kling, il pensa à lui. Il lui devait tant ! Mais la pensée de Kling, entrant dans cette chambre pour assassiner Shannon, c'était plus qu'il ne pouvait supporter. Il lui faudrait le trahir ! Il savait qu'il serait incapable de persuader Kling de ne pas commettre ce crime affreux, alors il devait l'en empêcher !

Il passa le reste de l'après-midi à prier, à implorer d'être guidé par l'inspiration. Il pria encore quand il entendit rentrer Kling.

Comme il était à genoux, il se leva vivement et alla dans le salon.

— Tout est arrangé, petit, annonça Kling en posant une serviette sur la table. Les bagages sont faits ?

— Oui, monsieur.

— Parfait. Voilà le programme. Nous partirons d'ici vers dix heures. J'ai payé la note. J'ai des billets pour le vol d'une heure du matin pour New York. Nous passerons la nuit là-bas avant de prendre l'avion pour Zurich. Nous mangerons dans l'avion. Je vais me baigner une dernière fois. Tu viens ?

— Non, merci, monsieur. Je n'ai pas encore tout à fait fini ma valise.

— D'accord.

Kling alla dans sa chambre, se déshabilla et enfila un slip de bain que Ng n'avait pas emballé.

Ce gosse pense à tout, se dit-il. Puis, prenant une serviette, il descendit vers la mer.

Trois heures plus tard, il faisait nuit.

— Il est temps d'y aller, déclara Kling.

Il avait regardé la télévision, pendant que le Vietnamien restait à la cuisine.

Ng entra dans le salon.

— Nous allons prendre la voiture et aller à un parking en ville. Je t'y l'aisserai, dit Kling en se levant. Tu auras peut-être un peu de difficulté à trouver la bagnole qu'il faut. Il y a un grand parking près de Loveheart. Quand je t'aurai déposé, j'irai là pour t'attendre. Je t'accorderai une demi-heure et puis je laisserai notre voiture dans le parking, je ferai le reste du chemin à pied. Tu sais ce que tu as à faire. N'oublie pas de laisser le coffre entrouvert et de te garer près de l'ascenseur. Ensuite tu retourneras à notre voiture et tu m'attendras.

Ng laissa échapper un soupir frémissant.

— Oui, monsieur.

— Va ranger nos valises dans le coffre maintenant, petit, ensuite nous partirons.

Il attendit que Ng, portant les bagages, soit sorti dans l'obscurité, puis il tira de sa poche un court morceau de câble électrique. A chaque extrémité, il y avait de petites poignées de bois : l'arme favorite de la Mafia. Il tira sur les poignées et, satisfait, il remit le garrot dans sa poche.

Laissant la lumière allumée dans le living-room, il alla rejoindre Ng, déjà assis au volant.

Le hasard voulut que Howard Jackson et Beryl soient tous les deux à table, mangeant des sandwiches. Ils ne virent pas Ng placer les bagages dans

le coffre de la voiture mais ils entendirent l'auto démarrer.

Jackson repoussa sa chaise et se précipita à la fenêtre, à temps pour voir disparaître les feux rouges de la voiture de Kling sur la route sablonneuse. Il sortit dans la nuit lourde et moite et s'avança en se tournant vers le bungalow de Kling. Il vit la fenêtre du salon, les rideaux tirés par lesquels filtrait de la lumière.

Il retourna vers Beryl qui terminait son sandwich.

— Il est sorti pour la soirée, en laissant le Viet, annonça-t-il, puis il se rassit et prit un autre sandwich.

L'inspecteur de 1^{re} Classe Tom Lepski était assis dans sa voiture, devant le casino, dans le faible espoir de voir enfin l'opération se déclencher.

Il était 22 h 15.

Lepski avait mangé un poulet à la broche étonnamment bon que Carroll, plus aidée par la chance que par ses talents culinaires, avait rôti à la perfection. La tarte aux pommes n'était pas parfaite, mais après avoir bien gratté la croûte brûlée, Lepski s'était régalé.

Détendu, repu, il pensait à l'enlèvement de Shannon Jamison. L'événement le plus sensationnel de Paradise City et pourtant le chef Terrell refusait de bouger.

Lepski était certain que Shannon Jamison était cachée dans la boîte à chair fraîche tenue par Lucy Loveheart mais, comme tous les gros pontes de la

ville étaient ses clients, la police n'avait pas le droit d'opérer une rafle !

Dès la remise de la rançon, nous passerons à l'action en vitesse.

Lepski renifla. Quand est-ce que la rançon serait payée ? Jamison avait dit qu'il préviendrait Terrell dès qu'il aurait récupéré sa femme et alors, il serait probablement trop tard pour rattraper les ravisseurs.

Quand il en eut assez de regarder l'entrée du casino, d'observer les rupins qui descendaient de voiture et entraient, pressés de perdre leur argent, Lepski décida de se diriger vers le port où il se passerait peut-être quelque chose.

Il démarra et roula lentement dans la circulation dense, jusqu'à la marina où les milliardaires amarraient leurs yachts luxueux.

Garé dans l'ombre, il alluma une cigarette et observa les allées et venues. A cette heure, il y avait beaucoup d'animation ; des touristes admiraient les yachts et les vedettes à moteur. Des réceptions avaient lieu à bord ; des hommes en smoking et des femmes exhibant leurs diamants mangeaient, buvaient et parlaient à tue-tête.

Il brancha son émetteur-récepteur.

— Charlie ? Tom. Je suis sur le port. Toujours rien ?

— C'est pas dans vos cordes, Tom, répliqua Tanner. On vient de nous signaler qu'une voiture appartenant à M. Van Roberts a été volée il y a vingt minutes.

— Les bagnoles ! grommela Lepski. Encore un foutu môme ! Bon, donnez toujours, je vais ouvrir l'œil.

— Cadillac rouge foncé. Immatriculée P.C. 5544.

— Parfait, dit Lepski en notant le numéro sur un calepin. Je vais ouvrir l'œil.

— Toutes les patrouilles sont alertées. M. Van Roberts est un personnage très important et il est fou de rage.

— Ouais, qui est-ce qui n'est pas un personnage très important à part vous et moi ? gronda Lepski et il coupa la radio.

Il se remit à observer la foule sur le quai.

Depuis vingt minutes, Kling était assis dans sa voiture, dans le parking proche de la maison de Lucy Loveheart, à fumer et attendre. Il regardait constamment sa montre.

Pour passer le temps, il pensait à ce qu'il ferait avec cinq millions de dollars. Il sourit tout seul. Pour la première fois de son existence dangereuse, il vaudrait beaucoup d'argent. Il se demanda comment le gosse se débrouillait. Il trouverait une bagnole et la livrerait suivant les instructions, Kling n'en doutait pas. Pas une seule fois, le gosse n'avait fait un faux-pas. C'était bizarre qu'il paraisse en pincer un peu pour cette bonne femme mais ça n'avait pas d'importance. Le même était jeune. Quand ils seraient à Zurich et qu'il aurait touché l'argent, Kling se promettait de lui trouver une fille. C'était ce qu'il fallait à ce gosse : bien baiser. Ça changerait son point de vue du tout au tout.

Kling consulta encore une fois sa montre. Il était temps ! Il descendit de voiture. Il vérifia qu'il

avait bien la clef de la salle de flagellation, puis il plongeait la main dans l'autre poche et touchait le garrot. Ce serait rapide, propre, pensa-t-il puis il se mit en marche sur le trottoir, en restant dans l'ombre.

S'assurant que personne ne l'observait, il descendit rapidement la rampe du garage souterrain, qui était éclairé par une seule ampoule au plafond.

A quelques mètres de l'ascenseur, se trouvait une étincelante Cadillac rouge foncé au coffre entrouvert.

Kling hocha la tête. Beau boulot, petit, pensa-t-il. Très joli travail.

Il appela l'ascenseur et quand la cabine arriva, il y entra et pressa le bouton du haut.

Une fois au dernier étage, Kling tira le garrot de sa poche. Il s'avança dans le couloir faiblement éclairé, écouta, regarda à droite et à gauche, puis il s'approcha de la porte de la salle de flagellation.

Silencieusement, il inséra la clef et la tourna avec précaution, puis il poussa la porte.

Un concerto de Mozart à la radio l'accueillit. Laisant la porte entrebâillée, il se glissa à l'intérieur, le garrot pendant de ses doigts.

Il la vit, assise, le dos tourné vers lui, absorbée par la musique, et un mauvais sourire apparut sur le visage de Kling.

Trop facile ! se dit-il et, comme un fantôme, il s'avança vers elle. Le garrot formait maintenant une boucle, prête à être passée autour du cou.

Soudain, des doigts d'acier se refermèrent sur sa nuque. Il sentit un flot de sang lui monter à la tête. Il fit un effort pour desserrer l'étau, puis des

ténèbres l'engloutirent et il tomba lourdement sur le tapis, à plat ventre.

Poussant un cri, Shannon se leva d'un bond et se retourna. Elle vit le jeune Vietnamien qui observait l'homme allongé par terre.

Elle se mit à reculer, en réprimant un nouveau cri.

— Vite, madame ! haleta Ng. Je vous fais sortir d'ici ! Je vous en prie, venez avec moi ! Nous n'avons que quelques minutes avant qu'il se réveille. Vite !

Shannon, voyant son expression tragique, comprit immédiatement qu'il venait de la sauver, et courut vers lui.

Il la prit par la main et l'entraîna vivement vers l'ascenseur. Dans le garage, il la fit monter dans la Cadillac volée, se glissa au volant et mit le contact. Il fit demi-tour et remonta rapidement la rampe.

— Ne dites rien, madame. Ecoutez, s'il vous plaît, dit-il une fois dans la rue. C'est une voiture volée. Maintenant, on doit la chercher. Je n'ai pas beaucoup de temps.

— Ah, Kim ! s'exclama Shannon. Je savais que vous m'aideriez !

— Oui, madame. Je devais vous aider.

Ng tourna dans une rue transversale qui descendait vers la mer.

— Est-ce que cet homme était votre maître ? demanda Shannon.

— Oui, madame, répondit Ng d'une voix brisée. Je l'ai trahi. C'est une chose qui m'est insupportable. Je dois vous dire, madame. Ne rentrez pas chez vous. Allez chez de véritables amis, mais ne rentrez pas chez vous.

Ils arrivèrent sur le port. Ng n'avait qu'une vague idée de la topographie de la ville et, voyant le quai animé, il roula au pas.

— Je ne comprends pas ce que vous dites, Kim.

— Nous avons à parler.

Il trouva une place de stationnement, gara la grosse Cadillac entre deux autres voitures et coupa le contact. Il tourna vers elle une figure douloureuse portant des traces de larmes.

— Je vous supplie de me croire, madame. C'est votre mari qui voulait se débarrasser de vous. Il a embauché mon maître pour vous assassiner. Il a payé cinq millions de dollars.

— Oh non ! gémit Shannon.

— Je vous en prie, croyez-moi, insista Ng et il lui prit la main. Vous devez vous éloigner de lui. Il souhaite avoir un enfant ! Allez chez des amis en qui vous pouvez avoir confiance, mais ne rentrez pas chez vous. Vous comprenez ?

Shannon était parcourue de frissons glacés. au souvenir de sa dernière conversation avec son mari, en revoyant son expression impitoyable, elle fut certaine que ce n'était pas de l'imagination.

Des amis sûrs ? Meg Wilbur !

Pendant ce temps, Lepski avait tourné les yeux vers une voiture qui venait de se garer. Il sursauta.

Cadillac rouge foncé. P.C. 5544.

Nom de Dieu ! se dit-il. Voilà la voiture volée ! Il se pencha pour mieux regarder par le pare-brise. Il aperçut un homme et une femme, côte à côte à l'avant.

De l'action enfin !

Il sauta sur sa radio.

— Charlie ! La Cadillac est garée sur le quai

huit. Un homme et une femme dedans. Bloquez toutes les sorties du quai. Je vais aller voir.

— D'accord, dit Tanner et il coupa la communication.

Lepski s'assura que son pistolet glissait bien dans l'étui et, laissant sa veste ouverte, il se glissa hors de sa voiture et se fraya un passage parmi les touristes jusqu'à la Cadillac. En se penchant à la portière du conducteur, il reconnut immédiatement Ng. Son pistolet sauta dans sa main.

— Police, gronda-t-il de sa voix de flic. Descendez de là, tous les deux, et en douceur.

Ng regarda Shannon.

— Madame, je vous supplie de vous rappeler ce que je vous ai dit. Ne rentrez pas chez vous.

Ouvrant sa portière, il descendit.

— Vous aussi ! grogna Lepski.

Shannon sortit de l'auto et la contourna rapidement pour rejoindre le jeune Vietnamien.

On entendit des sirènes de police ; des voitures de patrouille convergeaient sur le quai.

Se glissant entre Ng et Lepski, Shannon déclara calmement :

— Je suis M^{me} Sherman Jamison. J'ai été enlevée. Ce jeune homme m'a sauvée.

Lepski la regarda avec stupeur.

— Vous êtes M^{me} Jamison ?

— Oui.

Il la dévisagea et la reconnut. Il avait souvent vu des photos d'elle dans la presse.

Deux voitures de police, leurs gyrophares bleus clignotant, surgirent de chaque extrémité du quai et des agents en sautèrent.

Lepski s'aperçut tout à coup que le Vietnamien

n'était plus là. Aussi vif qu'un lézard, Ng avait bondi vers le parapet et après un autre saut, alors que Lepski levait son arme, on entendit un grand plouf.

Ng nagea sous l'eau jusqu'à ce qu'il se soit écarté des yachts, et refit surface. Flottant sur place, il regarda une dernière fois Shannon qui se tenait immobile, la tête dans les mains.

« Dieu vous bénisse, madame », pensa-t-il, puis il se laissa couler dans l'eau huileuse. Les détritiques des yachts se refermèrent sur lui.

Kling reprit connaissance et se trouva couché sur l'épais tapis de la salle de flagellation. Son esprit fut immédiatement en alerte. Il se leva en chancelant, regarda autour de lui mais il savait déjà que Shannon Jamison était partie et que le gosse avait filé avec elle. Il attendit un moment d'avoir complètement retrouvé son équilibre puis, en grondant rageusement, il fouilla l'appartement. Il ne s'attendait pas à les trouver tous les deux, mais il chercha quand même.

Puis il prit le temps de réfléchir. Ainsi le petit salaud, après l'avoir servi comme un esclave avec ses « Pas de problème, monsieur », l'avait trahi parce qu'il en pinçait pour une femme !

Ramassant le garrot, Kling quitta l'appartement, ferma la porte mais laissa la clef dans la serrure.

Prenant l'ascenseur il descendit au garage, où il constata la disparition de la Cadillac. Ng n'irait pas loin, pensa-t-il. Les flics repèreraient bientôt la voiture et le petit salaud s'en irait au trou pour au moins dix ans. Bien fait pour lui !

L'unique pensée de Kling était de se tirer. Au diable Jamison ! Il se dit qu'il devait aller à Zurich. Il avait ses billets d'avion, ses bagages et les deux cent mille dollars de Jamison dans sa voiture.

Il gravit en courant la rampe du garage et, quelques minutes plus tard, il fonçait vers l'aéroport de Miami.

Ce fut seulement quand il eut embarqué dans le vol de New York, bien installé en première classe, qu'il se détendit.

Zurich, me voilà ! se dit-il en riant. Il raflerait ses cinq millions de dollars et disparaîtrait. Dès que l'appareil décolla, il se mit à fredonner tout bas. Cinq millions de dollars ! pensait-il. Il ne pouvait pas se douter que trois inspecteurs de la police suisse étaient installés dans la banque Bovay et attendaient patiemment pour l'arrêter.

Jamison, assis à son bureau, regardait sa montre à tout instant. Il était 23 h 15. Pourquoi n'avait-il pas de nouvelles de Kling ? S'était-il passé quelque chose ? Il était certain que Kling, ayant maintenant reçu la preuve du virement à sa banque, assassinerait Shannon. Pourquoi cette attente exaspérante ? Son cœur battait de façon désordonnée et il devait se forcer pour garder son calme.

On frappa à la porte.

— Entrez ! aboya-t-il.

Smyth apparut et vint poser une lettre devant lui.

— Un pli urgent, monsieur. Il vient d'arriver.

Jamison regarda l'enveloppe et vit le timbre italien. Enfin ! Une lettre de Tarnia !

— Merci, Smyth. Apportez-moi des sandwiches. Je me coucherai tard.

— Certainement, monsieur.

Smyth s'inclina, puis s'éclipsa.

A l'office, il prépara deux sandwiches poulet et jambon et deux autres au saumon fumé. Il ajouta quelques feuilles de laitue et porta l'assiette au bureau de Jamison.

Sur le seuil il s'arrêta, les yeux ronds.

Jamison, toujours dans son fauteuil, était affalé sur son bureau.

— Monsieur ! s'exclama Smyth. Vous ne vous sentez pas bien ?

Jamison ne bougea pas.

Posant le plateau d'argent, Smyth s'approcha de lui. Il constata rapidement que Jamison était mort et il vit aussi une lettre, dans sa main crispée. Interloqué, Smyth prit la lettre des doigts du mort. Il hésita un long moment, puis il la lut.

Rome

Sherry, mon ami,

J'espère que vous serez compréhensif. J'ai pris la décision de ne pas me marier, ni avec vous ni avec un autre. Guiseppi m'a proposé une association, dans sa merveilleuse maison de couture en pleine expansion. Elle s'appellera désormais Guiseppi et Lawrence. Je suis certaine que vous comprendrez ce que cela représente pour moi.

Sherry, je suis désolé, mais j'espère de tout mon cœur que vous trouverez quelqu'un d'autre qui sera la mère de vos enfants.

Vous me pardonnez ?

Tarnia

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection James Hadley Chase

- PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1
EVA, n° 2
LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3
VIPÈRE AU SEIN, n° 4
LA PETITE VERTU, n° 5
ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6
AU SON DES FIFRELINS, n° 7
LE CORBILLARD DE MADAME..., n° 8
IL FAIT CE QU'IL PEUT (NE TIREZ PAS SUR LE PIANISTE), n° 9
UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10
POCHETTE SURPRISE, n° 11
OFFICIEL !, n° 12
LE DÉMONIAQUE (À TENIR AU FRAIS), n° 13
DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14
MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15
DANS LE CIRAGE !, n° 16
MÉFIEZ-VOUS, FILLETTES !, n° 17
GARCES DE FEMMES !, n° 18
LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19
ET TOC !..., n° 20
EN GALÈRE !, n° 21
PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22
LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET, n° 23
À PIEDS JOINTS, n° 24

LE ZINC EN OR, n° 25
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE !, n° 26
LE JOKER EN MAIN, n° 27
UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28
LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29
ON REPIQUE AU JEU, n° 30
C'EST LE BOUQUET !, n° 31
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32
PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33
UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34
QUI VIVRA, RIRA, n° 35
ÇA N'ARRIVE QU'ÀUX VIVANTS, n° 36
C'EST MA TOURNÉE, n° 37
FAIS-MOI CONFIANCE, n° 38
DÉLIT DE FUITE, n° 39
LE DENIER DU COLT, n° 40
DU GÂTEAU !, n° 41
L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 42
VOIR VENISE... ET CREVER, n° 43
COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 44
UN TUEUR PASSE, n° 45
PARTIE FINE, n° 46
UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 47
LA BLONDE DE PÉKIN, n° 48
C'EST PAS DANS MES CORDES, n° 49